This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

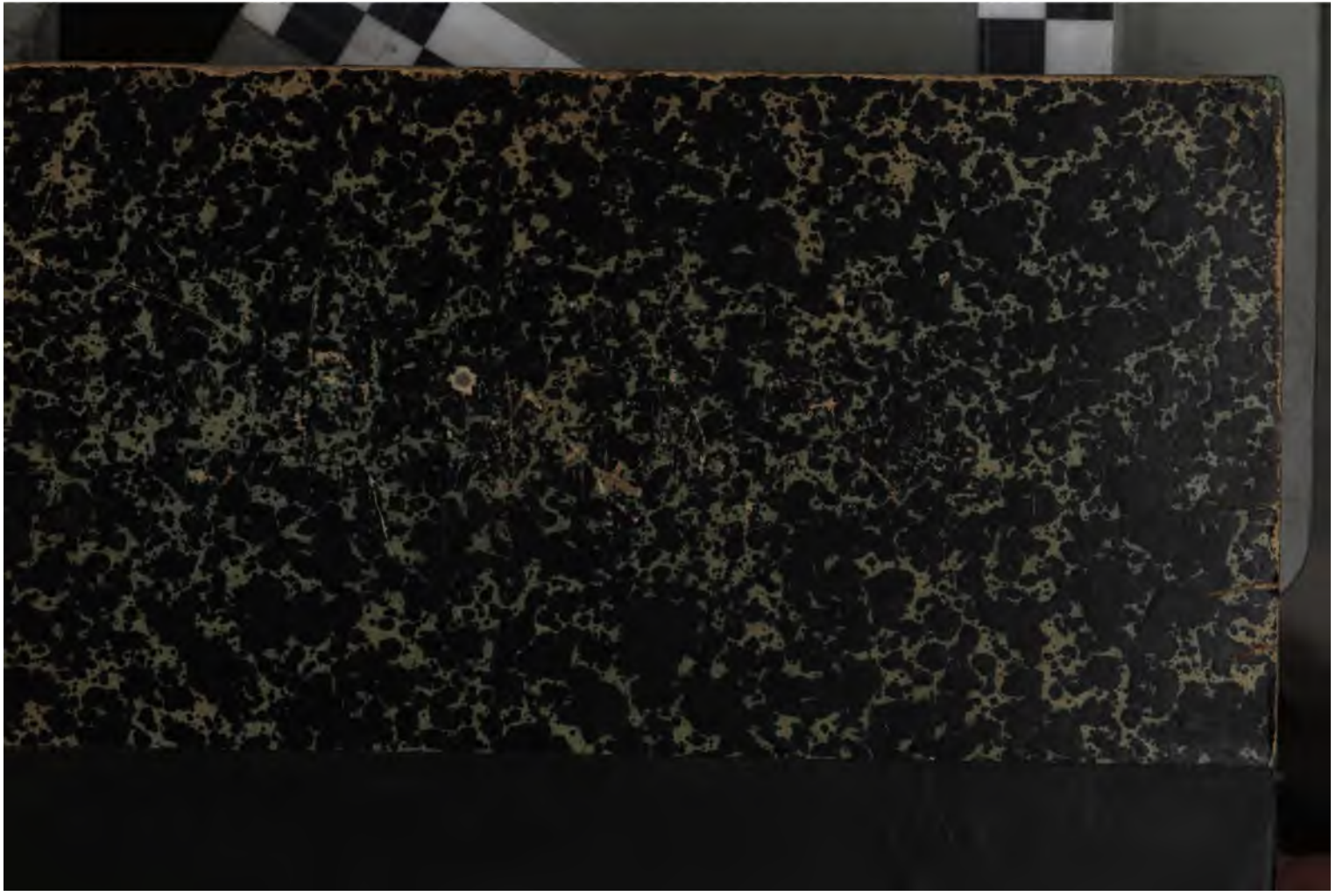
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES

LÁU
ALA

BIBLIOTHÈQUE
SÈVRES
PAROISSIALE

À LA CÔTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE

par

E.-M. LAUMANN

chargé d'une mission
du Ministère de l'Agriculture
et du Sous-Secrétariat d'État des Colonies

PRÉFACE DE

JEAN BAYOL

Ancien gouverneur des Rivières du Sud

Illustrations
de LOËVY, MONTADER
et JAMAS

PARIS

FIRMIN-DIDOT & Cie

à M. Emile Gist, au journaliste
au plus aimable des Directeurs
son secrétaire général bien dévoué
E. Y. Laumann
fer. 9bre.

offert à Monsieur
le Curé Doyen
de
Sierre
le 9 Mars 1918
pour
la bibliothèque de
la paroisse
L. Gist

A la Côte occidentale d'Afrique

Journal de Bord

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET C^ie^. — MESNIL (EURE).

A la Côte occidentale d'Afrique

PAR

E.-M. LAUMANN

Chargé d'une mission du Ministère de l'Agriculture et du Commerce.
Sous-Secrétariat d'État aux Colonies

DESSINS ET CARTES, D'APRÈS DES CROQUIS ET DES PHOTOGRAPHIES DE L'AUTEUR

PRÉFACE DE JEAN BAYOL

Ancien lieutenant-gouverneur des Rivières du Sud

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET Cie

56, RUE JACOB, 56

—

1894

DT527
L37

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

A. LAUMANN

ET DE MON FRÈRE

SUTTER LAUMANN

E.-M. L.

1893

Paris, 3 janvier 1894.

Cher monsieur Laumann,

Vous m'avez fait l'honneur de me demander quelques lignes de préface pour l'ouvrage que vous publiez aujourd'hui sur votre mission à la Côte occidentale d'Afrique, mission qui vous fut confiée au mois d'août 1890 par le Ministère de l'Agriculture et le Sous-Secrétariat d'État des Colonies.

La sincère affection que j'avais pour votre regretté frère, que j'aimais pour son talent de poète et ses idées humanitaires, me fait un devoir de ne pas me dérober devant votre appel, malgré les soucis nombreux que me donne l'heure présente, et la tristesse que

j'éprouve à parler de cette Côte occidentale d'Afrique où j'ai passé la plus grande partie de mon existence et que je crains de ne plus revoir jamais.

Vous voulez cependant que j'y retourne en votre compagnie, et que j'observe quelles furent vos sensations, à vous un Parisien de Montmartre, au milieu de cette région si troublante, qui a dû parfois vous paraître bien étrange.

Les épreuves de votre livre sont là sur ma table, et pendant que le vent fait rage au dehors, et que mes vitres se couvrent de fleurs sculptées par le givre, je monte avec vous à bord de la *Ville de Maceio* où j'ai déjà navigué en 1889 pour me rendre au Dahomey.

La lecture attentive de votre œuvre me prouve, une fois de plus, combien ce scepticisme que l'on reproche au Parisien n'est qu'une apparence, un véritable charme donnant de l'originalité à ce qu'il écrit, et destiné

à faire croire qu'il n'est pas toujours *l'homme de son cœur*.

Je cueille au passage la description touchante que vous faites, vous un esprit libre, de la cathédrale de Ténériffe, où vous ne craignez pas de laisser voir votre émotion d'artiste et d'être humain devant la statue si curieuse de la « Vierge aux sept douleurs » qui orne le maître-autel de l'église de la Conception.

Il est vrai qu'un instant plus tard, le rire reprend ses droits, et que vous goûtez un plaisir tout différent en regardant les « *manolos* » de Santa-Cruz danser la « *sequedilla* et la *habanera* » devant les soldats espagnols graves et silencieux.

Je vous ai suivi ensuite à Konakry, que le Gouvernement a choisi d'après mes rapports comme capitale de la Guinée Française; au Rio-Nûnez et dans votre voyage par terre au Rio-Pongo.

Les amusants tableaux que vous faites

des pays que vous avez traversés, le récit que vous donnez de ces luttes intestines qui divisent les chefs noirs, et dans lesquelles ce malheureux Dinah a vu sombrer sa puissance, présentent le plus vif intérêt.

J'ai vu avec quel souci vous avez étudié les ressources du sol, et suis heureux de constater que vous croyez à l'avenir commercial et agricole de cette importante possession coloniale de la France.

Les résumés qui terminent votre livre sur la géologie, la flore et la faune de ces pays, sur les races indigènes, les mœurs et les coutumes, forment un tout très instructif dont le lecteur fera son profit.

Votre visite aux îles de Loos, guidé par le pasteur anglican qui habite l'île Factory, vous a donné l'occasion d'écrire des pages très curieuses sur le capitaine négrier Thomas Wood, dont l'aventure rappelle, comme vous le dites si justement, le merveilleux récit d'Edgard Allan Poë. Je suis sûr que vos

renseignements troubleront bien des jeunes cervelles, et qu'elles rêveront « du scarabée d'or » placé sur la plus haute branche d'un bentenier gigantesque, d'où la vue s'étend sur la presqu'île Tumbo, où flotte sous le ciel clair le pavillon tricolore, non loin de ce mont Kakalimah dont la cîme dénudée prend une teinte violette sous les lueurs aveuglantes du soleil tropical.

Votre ouvrage, écrit avec une grande franchise, sera utile à la « jeune colonie, fille du Sénégal ». Comme vous je crois fermement à son avenir et à sa prospérité, mais à une condition : c'est que l'on s'en occupera avec esprit de suite.

Il y a là-bas, à Konakry, et sur les bord des rivières voisines du Dubreka, de nombreuses factoreries françaises, des pionniers courageux comme ce vaillant, l'humble Père Raimbaud, auquel vous avez su rendre justice et que le gouvernement de la République aurait dû récompenser de ses opiniâtres labeurs et de

son dévouement à la patrie française ; vous y avez rencontré des fonctionnaires travailleurs ; en un mot, tous les éléments nécessaires à la prospérité de cette région si importante au point de vue des échanges.

Il faut, pendant que les îles de Loos, terres désertes, dorment sur l'Océan Atlantique, montrant au gouvernement de Konakry les « couleurs anglaises » qui rougeoient dans le soleil couchant, songer que Sierra-Leone reste pays britannique et un centre commercial, qui, bien que très déchu comme importance, existe encore, comme une menace pour l'expansion française dans cette partie de la Côte d'Afrique.

L'appel que vous faites en faveur de Konakry et de ses dépendances arrive à l'heure propice, et en publiant votre travail, vous avez à la fois produit une œuvre qui intéressera vivement les lecteurs par le pittoresque de vos descriptions et profitera aux hommes pratiques et courageux qui désirent aug-

menter leur bien-être en allant dans les « terres vierges » chercher des matières utiles à notre industrie nationale, et qui donneront, par surcroît, du travail, c'est-à-dire du pain, aux ouvriers de notre chère Patrie.

Jean BAYOL,

Ancien gouverneur des Rivières du Sud du Sénégal.

BIBLIOTHÈQUE
SÈVRES
PAROISSIALE

A

LA CÔTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE

CHAPITRE PREMIER

LE VOYAGE

Chargé d'une mission à la Côte occidentale d'Afrique, dans le département dit des Rivières du Sud, par le Ministre de l'Agriculture et le Sous-Scrétariat des Colonies, je quittai Paris le 8 août 1890, et débarquai à Bordeaux le lendemain.

Dès mon arrivée, je m'inquiétai de mes lettres de recommandations, de ma réquisition à bord du paquebot; j'allai immédiatement passer une contre-visite sanitaire qui fut satisfaisante, puis je me rendis à bord la *Ville de Macéio*, grand steamer chargé du service postal de la Côte d'Afrique, qui était mouillé à Pauillac.

Nous touchâmes bord vers deux heures trente et l'on devait éviter avec le flot, c'est-à-dire vers onze heures, pour prendre la haute mer à trois heures du matin, mais si l'homme propose, les événements commandent le plus souvent, et nous avions tant de vivres à embarquer, tant de retard dans l'arrimage et l'installation, qu'à onze heures le navire évita, mais ne put partir qu'à trois heures seulement, et comme j'étais accoudé sur le bastingage, regardant filer les côtes Girondines dans la nuit, le capitaine qui passait près de moi grommela :

« Si c'est comme ça qu'on commence!... »

Puis il s'éloigna, tout embossé dans des cache-nez volumineux, la tête coiffée d'une casquette, et je le vis monter sur la passerelle, surveiller la mise en train.

Dans le tohu-bohu du départ, de l'émotion inséparable d'un premier début, je n'avais prêté qu'une attention médiocre aux manœuvres du départ, tout entier à des lettres que j'écrivais et que devrait emporter un ami venu m'accompagner jusqu'à bord; mais maintenant je regrettais cette indifférence et me promis de veiller à notre prochaine escale et de voir par le menu tout ce qui se passerait.

Les passagers étaient nombreux et fort mêlés; en première, dans une cabine touchant à la mienne, habitait le lieutenant de vaisseau Mizon, qui commandait une mission forte de huit blancs et qui de-

vait se monter, y compris les porteurs noirs, à 150 hommes environ. Son but était de remonter le Niger et de reconnaître en aval et en amont les différents villages où nous pourrions étendre notre influence

Fig. 1. — Itinéraire de la mission Laumann.

et notre commerce. Sa flottille très complète se composait d'une baleinière à vapeur en tôle, actionnée par une machine de 25 chevaux-vapeur, de trois canots démontables système Berton et de pirogues qu'il devait acheter en route. Le Ministère lui avait adjoint le capitaine de génie Sylvestre, chargé spé-

cialement de relever la topographie et l'hydrographie des pays parcourus. Les autres passagers, officiers, administrateurs coloniaux et négociants, regagnaient leurs postes ou leurs comptoirs, après les congés de convalescence.

Las de voir défiler des rives, à peine entrevues, je descendis et me couchai fort à l'étroit, fort gêné, ne me doutant guère à cette époque que je serais un jour plus étroitement emprisonné, entre la terre et l'eau, souffrant de faim et de soif pendant deux jours.

Bientôt le battement de l'hélice m'endormit et la nuit s'acheva paisiblement. Au jour, j'entendis qu'on faisait la toilette du pont. Mais, comme je savais déjà qu'il ne fait pas toujours bon se trouver devant les matelots de corvée, je restai couché, attendant qu'on m'apportât le premier déjeuner. Quand je montai sur le pont, nous étions en haute mer, les terres de France n'existaient plus derrière nous, et je vis autour de moi bien de mes voisins qui, accoudés à l'arrière, regardaient obstinément les petits nuages gris, là-bas, à l'horizon, éveillant par la magie de la pensée les souvenirs de la dernière journée heureuse passée auprès de ceux qu'on aime et que, peut-être, on ne reverra jamais plus. Ce jour-là les tables furent tristes : on ne parlait qu'à peine, on mangeait mal et les places furent vite désertes : on montait sur le pont, faire les cent pas pour attendre

l'heure de dîner, puis on recommençait impatiemment, cette fois pour attendre l'heure de dormir.

La vie du bord est monotone; on s'observe, les conversations sont brèves, chacun se case pour passer au mieux possible les longues heures de la traversée, et je ne puis mieux donner ici un aperçu de cette monotonie désespérante qu'en citant quelques courts extraits de mon livre de route.

« 11 *septembre*. — La journée est froide et toute grise. Il fait du brouillard et le navire, qui maintenant ne file plus que sept nœuds (1), signale sa présence par des appels de la sirène qui beugle sinistrement. La mer prend une teinte bleu foncé et parfois pâlit tout à coup. Nous roulons beaucoup. Le capitaine paraît être inquiet. Quelques marsouins qui tournent autour du bateau nous intéressent un peu, mais combien longue est la journée... et triste!

« 13 *septembre*. Midi. — Distance parcourue : 240 milles (2) en vingt-quatre heures.

« Il nous reste à faire 1.005 milles pour toucher Ténériffe, notre première escale. Nous croisons plusieurs voiliers et vapeurs; on les salue du pavillon. La vie se fait plus intime, mais d'une intimité spéciale. On ne se livre que pour le moment présent

(1) Le nœud équivaut à 15 mètres environ, ce qui donne 3.150 mètres à l'heure pour une vitesse de 7 nœuds.

(2) Le mille équivaut à 1852 mètres, ce qui donne pour les 24 heures 444.480 mètres parcourus.

et il semble qu'on se réserve, une fois à terre, de reprendre une certaine attitude plus sèche et plus hautaine. A bord, cela n'a point de conséquence, mais à terre, chacun tirera de son côté, et la camaraderie n'existera plus.

« Il y a dans le grand salon un piano, qui se fausse horriblement, plus nous avançons vers le sud : ça ne fait rien. On en joue, cela fait plaisir et peine, ces airs tapotés sans talent rappellent tant de choses!...

La machine bat son sempiternel refrain monotone, dont chaque note, chaque coup de piston est un pas en avant vers cet inconnu troublant, ces pays mystérieux qui sont au delà du rayon de notre vue.

16 *septembre*. — La vie est devenue insipide, pleine d'inaction; on joue pour se distraire, on écrit, on lit; sur tous les divans traînent des volumes de Dumas et des bouteilles soigneusement bouchées. Étendu, on se laisse bercer par le roulis, et la voix de la vigie, qui signale un bateau par bâbord avant, ne nous tire même pas de notre torpeur.

« La contemplation de la mer met dans l'existence une uniformité calme et berçante, et même dans le sommeil, le rythme de la machine est perceptible à l'esprit pourtant endormi. Nous sommes ce matin à la hauteur du Maroc. »

Ces quelques pages détachées m'étonnent aujourd'hui; pourtant ces sensations d'alors se représentent à mon esprit, pâlies, atténuées, mais existantes en-

core, et c'est quelque chose de pareil aux souvenirs d'un rêve troublant dont chaque détail surgit tour à tour, d'abord indistinct, puis plus net, puis indéniable.

Le 17 septembre, à midi, tout le monde était sur le pont, guettant l'horizon; nous apercevons enfin, bâbord avant, le pic de Ténériffe, à l'ouest, à trois milles à peu près; c'est une masse violette qui semble un nuage à fleur d'eau; son sommet se tronque brusquement, et l'on sent bien que les nuages nous dérobent sa fine arête. Peu à peu la silhouette imposante du mont se détache vigoureusement sur le ciel d'un bleu limpide; à 3 heures 30, on voit distinctement toutes les sinuosités du pays; les villages surgissent à nos yeux, accrochés aux flancs de la montagne; les maisons blanches ou roses, couvertes de tuiles, s'égaient sous la sombre verdure ou le terrain pelé. Nous doublons la pointe extrême de l'île et nous entrons dans le golfe. Là, c'est une féerie, un enchantement des yeux impossible à décrire; la ville s'étage, toute faite de petites ruelles qui tournent, grimpent, courent en tous sens. Le palais du gouverneur, la cathédrale, le petit fortin peint en couleur saumon, qui défend la jetée, tout cela est petit, tout petit.

De petits hommes, de petites femmes à l'ombre de petits arbres sont là-bas sur le rivage et il n'y a qu'un peu d'illusion à se faire pour se croire en

face d'une de ces boîtes de jouets faites à Nuremberg et qui, disposée avec art, ravit nos yeux comme aux jours de notre enfance.

Mais non, le charme est détruit ; tout ce charmant tableau grandit de plus en plus ; le bateau maintenant file sur son aire et passe à 50 brasses d'un joli stationnaire espagnol ; une barque nous accoste : c'est le pilote qui vient chercher le mouillage ; encore quelques tours d'hélice et le capitaine commande : « Aux couleurs, pièce, feu ! » Le petit canon de l'avant éclate, les trois couleurs de France montent lentement jusqu'à la pomme du grand mât et l'ancre tombe à l'eau avec un bruit formidable. La *Ville de Macéio* tremble sur elle-même, puis s'immobilise ; les barques qui viennent de terre l'entourent, la pressent, en attendant que la visite sanitaire ait permis les transactions et les rapports. Bientôt après, examen de nos papiers ; nous sommes admis en libre pratique et les barques se disputent entre elles la faveur de nous conduire à terre.

Un franco senor ! un franco la terre ! Nous embarquons tous pêle-mêle, malgré un très gros temps pas commode, et nous arrivons enfin à prendre pied, après avoir été ballottés, mouillés et quelque peu meurtris ; nous prenons enfin terre, au milieu des : *Amusez-vous bien, A ce soir, Pas de plaisanterie surtout !* etc., etc.

CHAPITRE II

SANTA-CRUZ DE TÉNÉRIFFE

Nous voilà quelques-uns partis dans la ville; les gamins s'emparent de nous, nous proposant toutes les délices de Capoue, ayant toutes les complaisances. Quelques camarades disparaissent discrètement; nous les laissons faire, et nous voilà dévalant dans la ville, aux rues tortueuses, pavées de galets aux notes violettes et bleues; les maisons, vertes, blanches ou de couleur saumon, ont toutes un air de mystère étrange; des volets verts, grillagés comme ceux de l'Alcazar de Grenade, aveuglent toutes les fenêtres; derrière eux, on aperçoit la silhouette gracieuse d'une femme dont les grands yeux curieux nous regardent passer. Partout le soleil éclate, jetant à profusion ses rayons ardents sur toute cette féerie. On a la sensation de se promener dans un conte de Mérimée! Sous les voûtes des maisons obscures et fraîches, sont installées des boutiques, et le marchand, assis, rêveur sur un escabeau, fume, atten-

dant la pratique souvent paresseuse, à ce qu'il m'a semblé. Nous marchons ainsi jusqu'au Gouvernement, palais simple, aux lignes sèches et sans grâce, bordant une esplanade toute plantée d'arbres et de plantes resplendissantes; à la porte, pleine d'ombre et de fraîcheur, des soldats espagnols, graves et coquets, fument, silencieux, d'éternelles cigarettes en nous regardant. Dans les rues, sur les places, devant des portes, des voitures, tenant le milieu entre le fiacre et le landau, sont affalées, minables et désespérantes; des rideaux de calicot rouge remplacent des vitres qui ne résisteraient pas au pavé ténériffin; dans l'intérieur, tapissé de calicot, blanc, cette fois, on voit des traces d'épaules et de têtes, jaunâtres et graisseuses, et lorsque ce char apocalyptique se met en marche sous les efforts combinés des mules toutes empanachées, il en résulte un bruit de grincements, de craquements, de plaintes, qui mettraient en fuite le plus courageux des hommes.

Nous demandons en mauvais espagnol, — nous le croyions mauvais, mais à la vérité il était pitoyable, comme on le verra par la suite, — nous demandons un marchand de tabac, et tout aussitôt un gamin nous conduit devant une sorte de magasin très clos où ces mots se lisent sur la devanture :

PELUQUERO BARBERINO.

J'émettais bien quelques doutes à l'égard de la mar-

chandise débitée dans l'intérieur, mais on ne m'écouta pas : toute la bande pénétra dans la boutique.

L'un des nôtres exposa sa demande; joliment le senor propriétaire le fit asseoir et nous fit asseoir tous; nous pensions qu'il allait nous offrir différentes variétés de cigares, mais il n'en fit rien et le qui-

Fig. 2. — Une fontaine publique à Ténériffe.

dam, revenant avec une serviette toute blanche, voulut en entourer le col de notre ami qui se défendait comme un possédé.

On s'expliqua à coups de dictionnaires, et nous apprîmes ce que vous comprenez déjà : nous étions chez un barbier! Pareille bévue nous arriva quatre ou cinq fois dans la journée, mais nous parvînmes pourtant à faire porter à bord : cigares, cigarettes,

fruits, vin, enfin tout ce qui nous avait tiré l'œil, et il y en avait!

Nous montons ainsi jusqu'aux confins de la ville, arrêtés à chaque pas par mille et mille choses qui provoquent la plupart du temps une admiration générale ; là, c'est une enseigne en fer forgé, à la peinture naïve et touchante : « PAN y GALETTA », plus « loin : SOMBRERI » ; tous les commerçants ont aussi une enseigne qui barre la rue étroite; en perspective, cela fait une toile d'araignée délicate et fine au possible. Un coin de mur, une échappée de rue grimpante, jusqu'à des prairies d'un vert chaud et brillant, une maison dont le mur est orné d'une vierge toute couverte d'ornements dorés, etc... Tout cela nous émerveille et provoque des joies bruyantes.

Un médecin de la marine, très au courant des voyages, nous assurait qu'il ne fallait s'étonner de rien et que pour bien pénétrer la civilisation espagnole, il était nécessaire, même urgent, de pénétrer chez les indigènes. Comme aucun de nous n'émit de raisons vraiment sérieuses, et celui-là aurait eu tort qui en aurait trouvé, nous entreprîmes donc ce que le médecin appelait des visites de politesse.

Dans la première maison où nous entrâmes, il y avait trois dames réunies dans une grande pièce blanche; deux de ces dames écoutaient la troisième, qui tout en causant épouillait un petit garçon entièrement nu. Nous n'en vîmes pas davantage et le doc-

teur referma la porte en disant : « Ce n'est point aujourd'hui le jour de ces dames. » Plus loin, nous fûmes beaucoup mieux reçus, trop bien même pour quelques-uns qui en gardèrent de douloureux souvenirs, tant il est vrai qu'il ne faut pas jouer avec le cœur!

Dans cette maison, qui, à ce qu'il me parut par la suite, était le type de la classe pauvre, il y avait une grande pièce blanchie à la chaux : aux murs quelques mauvaises chromos allemandes, aux sujets fades, une commode et une glace tout entière cachée par une mousseline pour la mettre à l'abri des piqûres de mouches, des sièges en bois tourné, dit *butacca,* si favorables aux paresses espagnoles, complétaient l'ensemble de l'ameublement où ne se découvrait aucune de ces coquetteries charmantes si chères à nos Parisiennes, même les plus pauvres. Comme ces visites, pour drôles qu'elles fussent, commençaient à nous fatiguer, l'un de nous proposa une visite dernière, mais à la cathédrale. C'est d'enthousiasme que cette motion fut acceptée et nous nous dirigeâmes vers l'église métropolitaine, petite et trapue, soutenue par des contreforts massifs et flanquée d'une tour carrée au clocher ouvert; elle s'offrit bientôt à nous, se détachant nette et précise sur le bleu sombre de la mer.

Le porche a trois portes, formant une sorte d'avant-corps sur lequel s'élève la tour des cloches. Sur la porte de l'église où s'enlève en relief une croix à

doubles poutres transversales, ces mots se détachent : *Santa Maria Concepcione;* c'est donc Sainte Marie de Conception qui est la patronne de la ville.

Extérieurement, rien de curieux ni de joli n'éveille l'attention. C'est un vaisseau assez grand, sans caractère précis, flanqué à sa façade d'un avant-corps carré que surmonte le clocher ajouré rappelant en partie l'aspect de Saint-Germain des Prés à Paris. Le porche a quatre portes ogivales et la voûte est rayée de nervures aboutissant à une clé en forme de cabochon. En entrant, la première chose qui frappe et indispose le regard, c'est l'amas d'or et d'argent qui surcharge toutes choses : les chapelles latérales, le chœur, tout étincelle, brille et hurle en notes criardes, l'autel et le tabernacle sont en argent repoussé, les images des saints sont enfermées dans des sortes d'armoires de verre, aveuglées par des rideaux de calicot rouge sur lesquels se détachent des initiales et des symboles en or; le gamin qui nous accompagne tire une cordelette, et le rideau, s'enroulant à son sommet avec un bruit sec de store automatique, nous dévoile le saint personnage qu'il masquait. La figurine est mi-grandeur nature, vêtue d'habits de drap ou de toile chamarrés d'ornements, la tête est en bois peint; il y a là quelques beaux morceaux de sculpture, entre autres, un calvaire où le Christ cloué sur le gibet souffre comme un vrai supplicié; toute l'horreur de l'agonie est sur ses

traits : le sang ruisselle, les plaies sont hideuses; à ses pieds, Sainte Marie, vêtue de drap noir, montre sa poitrine d'où sortent sept épées longues et larges : les poignées sont aussi couvertes de sang. Le visage de la sainte Vierge révèle une souffrance si profonde et si vraie, le regard est si plein d'une tristesse désespérée que nous sommes restés là muets d'admiration devant cet exemplaire, l'un des plus beaux de la statuaire. Devant le chœur, la grille qui sépare habituellement les fidèles de l'autel est remplacée par une large bande de dentelle blanche que tiennent à chaque extrémité des anges de bois peint et vêtus d'habits étranges; un corselet de drap d'où émergent des ailes de bois descend sur une jupe de mousseline de soie qui laisse voir les jambes, et les pieds sont chaussés de bottines de drap noir lacées avec un soin extrême. On a, malgré le lieu où l'on se trouve, la sensation d'être chez Thomas Holden, et l'on cherche machinalement les fils qui font mouvoir toutes ces figures immobiles. Cette sensation est générale parmi nous et sans qu'il s'y mêle rien d'irrespectueux pour le culte.

En sortant, on nous montre encore la chapelle des mariages, tout entière en bois sculpté, et racontant par tableaux l'Ancien et le Nouveau Testament; c'est une vraie dentelle, d'un art exquis et d'une délicatesse charmante. L'artisan qui l'avait conçue n'a pu la terminer et il y gît maintenant, au milieu de cette

église, sous une dalle de marbre, côte à côte avec un consul français mort à Ténériffe.

Nous retournons au port; çà et là, dans les rues brûlées par le soleil et silencieuses, un Ténériffin, coiffé d'un sombrero, passe avec sa mule, tantôt à califourchon sur elle, tantôt à pied, toujours portant des bijoux douteux; il va, fier et indifférent, la cigarette aux lèères, échangeant avec nous un salut correct, et dans ses yeux ne brille aucune curiosité : nous visitons son pays, mais, au fond, ça lui est égal.

Nous longeons un petit fortin aux murs crénelés et peints en rose, qui commande et défend la rade; c'est de là qu'est parti le boulet qui emporta un bras à l'amiral Nelson, dont l'orgueilleuse ténacité fut vaine devant le courage de la petite ville. Dans un carrefour, à l'ombre d'une porte, une belle fille brune et forte danse la *habanera* entourée d'un groupe d'hommes et de femmes chantant, et qu'en sourdine accompagnent deux guitares. La belle, à notre venue, ne se dérange pas, mais un large sourire entr'ouvrant ses lèvres charnues nous montre ses dents brillantes, pendant que son grand œil nous fixe. Sans interrompre les mouvements de ses hanches, elle nous jette une rose qui était piquée dans ses cheveux.

Mais un coup de canon nous appelle à bord, et si jolie, si attirante que soit cette femme qui danse

dans un rayon violet d'ombres montées de ton, il faut partir... et nous partons.

Sur la jetée, les soldats espagnols, coquets, tirés à quatre épingles, vont et viennent, affables et polis, pour nous du moins : nul n'est prophète en son pays.

Nous reprenons notre barque, qui nous conduit à bord, et nous emportons avec nous le regret de n'avoir pu passer que peu d'heures sur cette île heureuse et jolie comme un joyau.

Sur les flancs du mont, les Espagnols ont, paraît-il, construit de formidables travaux de défense, mais c'est avec mystère qu'on en parle, car il est presque impossible d'approcher et surtout d'avoir des renseignements sur ces travaux.

La nuit vient rapidement après dîner, tout le monde est sur le pont. Au loin, dans le ciel qui s'assombrit, Ténériffe s'allume. Çà et là de petits points lumineux se mettent à briller. Dans la rade, les feux de position, des bateaux au mouillage s'irisent, rouges et verts, sur la mer d'un bleu sombre, et le phare de la jetée semble, avec son feu tournant, un œil qui s'ouvrirait et se fermerait, clignotant dans la nuit!

A onze heures la machine balance et le navire évite, et à onze heures dix, nous gagnons la haute mer, criant adieu à ce paradis du monde que peut-être nous ne reverrons jamais.

CHAPITRE III

DAKAR-KONAKRY

Le voyage reprend. Au matin, Ténériffe a disparu de l'horizon et les conversations sur ce qui s'y est passé la veille font encore les délices de la matinée.

Nous avons pu nous procurer quelques journaux et nous apprenons ainsi la révolution du Tessin et la mort de l'actrice Dubazon.

Notre descente à terre a énervé la plupart d'entre nous; les lettres qu'on y a trouvées et qui parlent du pays, des absents, ont jeté sur chacun un voile de tristesse, mais qui, heureusement, ne dure pas, et le soir, au dîner, la belle humeur a repris parmi nous; l'on ne cause plus que de l'escale prochaine, sans revenir à l'escale passée, qui, on le sent, réveillerait des regrets mal éteints.

Les jours se passent pareils aux jours qui précédaient. Enfin, le 9 août au matin, on signale *les Mamelles*. Nous sommes par latitude 18° Nord, longi-

tude 20°,20 Ouest. Dakar dès le matin se profile à l'horizon ; à onze heures nous mouillons sur un corps mort entre Dakar et Gorée, que nous avons à deux milles bâbord arrière. La visite sanitaire a lieu : nous sommes en observation pour vingt-quatre heures, parce que nous avons touché Ténériffe où règne une épidémie cholériforme. La journée est d'autant plus longue qu'elle se complique de l'attente et de la vue de la terre. Nous observons la côte à l'aide de nos lunettes, comptant les maisons, les magasins; la colonie paraît très florissante, les casernes sont bien bâties et très vastes. A la crête d'un petit mamelon les canons d'un ouvrage fortifié commandant la rade allongent leur col noir entre deux embrasures toutes verdoyantes. Nous passons notre temps à jeter aux noirs qui fourmillent en pirogue autour de nous, des sous qu'ils vont chercher jusqu'au fond de l'eau; pour un franc ils passent sous le steamer, font mille et mille tours d'adresse, en dépit du danger que présente la mer en cet endroit, car elle est peuplée de requins toujours guettants.

La nuit tombe bientôt, les silhouettes se noient rapidement dans la pénombre; à bord du stationnaire français près duquel nous sommes mouillés, un coup de feu éclate, un clairon sonne au drapeau et les couleurs sont amenées lentement.

Cela nous émeut; on cache ses impressions, mais sur la figure de ceux qui voyagent pour la pre-

mière fois, on voit bien l'émotion violente qui les agite. Ces couleurs qui disparaissent dans l'apothéose du couchant, c'est Paris évoqué et qui disparaît aussi, c'est un morceau du pays tout à coup dévoilé, puis qui se perd dans les brumes du souvenir.

Comme je dois toucher des armes et des munitions à la direction de l'artillerie, je fais passer un mot à M. de Lamothe, gouverneur du Sénégal, débarqué depuis vingt jours et qui sortait la veille seulement du Lazaret.

Mon messager s'en va, emportant ma lettre, et nous retournons nous distraire des noirs, qui, plus que jamais, fourmillent autour de notre cogne.

Nous nous amusons à leur signaler d'imaginaires requins pour les effrayer, et il faut les voir remonter en hâte dans leur pirogue, sonder l'océan de l'œil et nous « attraper » comme de vrais poissardes, lorsqu'ils sont convaincus que nous nous sommes moqués d'eux.

Bientôt la nuit tombe et le commandant, qui ne veut pas perdre de temps, hâte le débarquement de sa cargaison. On attend impatiemment le lendemain à quatre heures, heure où nous débarquerons; pour moi, j'ai retenu un bateau gréé d'une latine et de deux focs; la figure du patron m'inspire confiance, il doit venir me chercher à l'heure convenue et même me guider dans Dakar. Il sait un peu de français, moi un peu de ouoloff et nous nous compre-

nons, avec bien du mal, mais nous nous comprenons, et c'est le principal.

Au matin, tous les noirs nous ont abandonnés pour rallier un steamer allemand bondé de monde, et nous les voyons de loin se livrer aux mêmes évolutions que la veille.

Enfin, quatre heures arrivent, nous sommes admis en libre pratique. Je n'ai point reçu de réponse du gouverneur et je suis inquiet. En vingt minutes, nous sommes à terre, sans avarie, malgré que le noir patron de la barque, pour nous donner une haute opinion de sa valeur, s'amuse à frôler les môles, les jetées ou bateaux en rade avec une rare insouciance.

Enfin, je puis rencontrer M. de Lamothe, qui me reçoit fort aimablement et me donne un mot pour le lieutenant directeur de l'artillerie. Autre course.

Le lieutenant, un mulâtre, se refuse à me délivrer mes armes, malgré les ordres dont je suis porteur, parce que, dans pareil cas, il a été blâmé. J'insiste, mais inutilement, et comme j'allais prendre congé, une dépêche arrive de Paris, confirmant les ordres dont j'étais porteur, et le lieutenant me fait délivrer ce que je lui demande.

En sortant de l'artillerie, je rencontre sur la route un Spahi sénégalais, bien connu des Parisiens, car, pendant six mois, il a fait l'admiration de tous les visiteurs de l'Exposition, tant par sa belle prestance

que par sa bonne humeur. Ce Spahi, qui se nomme Samba-Ka, me reconnaît; je lui offre de prendre une bouteille de limonade, qu'il accepte d'entrain. Puis il me questionne :

— C'est beau, Sénégal, hein? me dit-il.

— Oui, mais Paris?

— Pas même chose, me répond Samba sans s'émouvoir aux souvenirs des splendeurs qu'il a vues. Paris, manières blancs; Sénégal, manières noirs. Voilà!

Je n'avais plus rien à dire, je payai la limonade consommée et aidé, par Samba qui raccola quelques noirs, je fis porter mes armes jusqu'à la jetée et je réembarquai sans plus tarder, car il se faisait 6 heures et nous devions partir à la demie.

Bientôt tout le monde rentra, nous embarquâmes des vivres, des bestiaux vivants, et à sept heures nous levâmes l'amarre, en route pour Konakry.

Quatre jours après, nous doublâmes les îles de Loos (1), qui sont à l'Angleterre, et nous jetâmes l'ancre dans un petit chenal, en face de bâtiments en pierres et en face du Gouvernement des Rivières du Sud.

Nous étions à Konakry.

L'agent de la Compagnie Française de la côte occidentale d'Afrique vint à notre bord. C'était un ancien capitaine de marine marchande, très vert, très rond d'abords et auquel je fus présenté de suite.

(1) *Les idolos* (des idoles).

Sur la vue de mes lettres, il m'offrit l'hospitalité la plus grande, m'assura que je n'aurais à m'occuper de rien et veilla lui-même à l'embarquement de mes bagages.

A trois heures nous embarquâmes dans la baleinière de M. Mouton, l'agent de la Compagnie, en compagnie du commandant de la *Ville de Macéio* et du commissaire. Nous prîmes terre à quatre heures vingt et l'on m'installa de suite.

CHAPITRE IV

A KONAKRY

I

LA COMPAGNIE FRANÇAISE

Sitôt cette installation terminée, le commissaire du bord, un charmant compagnon, m'accompagna jusqu'au Gouvernement, où je présentai au docteur Ballay, lieutenant-gouverneur des Rivières du Sud, mes lettres de créance.

J'avais connu le docteur Ballay à Paris; la reconnaissance fut vite refaite, et comme je devais rester à Konakry pendant un assez long temps, nous remîmes d'un commun accord une entrevue qui pour le moment devait être trop courte.

En sortant du palais, nous allâmes jusqu'au village Boulbiné, bâti au pied de la factorerie allemande, au Sud de la presqu'île et face à face le finistère des îles Loos. Nous revînmes jusqu'au village de Konakry et là nous fûmes rejoints par un *boy* de la Compagnie française, qui venait prévenir le commissaire qu'on l'attendrait pour dîner.

J'étais quelque peu oppressé en songeant qu'il me fallait quitter les amis de la veille et que je ne les reverrais probablement plus, mais les visites que nous fîmes au trésorier-payeur et à quelques autres blancs établis dans l'île me procurèrent bientôt de charmantes distractions, et le commissaire désirant essayer mes fusils, nous retournâmes à la factorerie, où nous tirâmes sur des oiseaux jusqu'à l'heure de l'apéritif.

L'apéritif, à la Côte d'Afrique, entre dans la vie et s'y place comme hygiène; en effet, sans un stimulant quelconque, l'estomac se refuserait presque toujours à absorber les aliments. Je n'y voulais pas croire, voyant en cela les bonnes raisons d'une excuse pour une faiblesse; mais plus tard, je me rendis compte que c'était la vérité, et je dus faire comme les autres.

A six heures, la cloche du dîner nous appela à table, et je pénétrai pour la première fois dans la salle à manger

C'était une pièce plus longue que large, avec quatre fenêtres ouvrant d'un seul côté sur l'océan qui battait la grève à cinq ou six pas de cette salle.

Aux quatre coins de la pièce, de puissantes lampes à pétrole, munies de réflecteurs, éclairaient bien la table, et au plafond, pendu par des chaînes, un immense *panka*, en guinée bleue, actionné de la cour par un système de poulies, entretenait dans la pièce une fraîcheur relative.

Fig. 3. — Le *wharf* de Konakry.

Ma chambre s'ouvrait directement sur cette pièce qui, en plus de son entrée principale dans le salon, avait encore un petit escalier de dégagement par derrière.

Aux murs, des plans des navires de la Compagnie; au fond, un buffet, une chaise longue et des sièges constituaient tout l'ameublement.

Le dîner fut très gai et je fis connaissance avec le personnel de la factorerie, composé de quatre blancs, plus M. Mouton. Chacun de ces messieurs s'ingénia pour m'être agréable et chacun d'eux réussit; je vis que j'étais chez des gens charmants et que mon séjour à Konakry ne m'offrirait aucun désagrément.

Vers dix heures, nous allâmes tous accompagner jusqu'au wharf le commissaire et le commandant. Nous restâmes debout sur le *wharf* jusqu'au moment où nous les vîmes disparaître dans la nuit, puis nous rentrâmes.

Ma chambre, meublée d'un lit sans moustiquaire, d'une table de toilette et de deux chaises, était le rendez-vous de cancrelats longs d'un pouce et d'araignées grosses comme des noix et velues comme des ours. Je fus assez long à m'y faire, d'autant que je ne vis rien de prime abord et que ce ne fut qu'à mon réveil que j'entrevis sur mon oreiller et sur mes draps une fuite précipitée de ces charmants animaux. Il était environ six heures; je me levai précipitamment, et une fois vêtu j'entrepris mon

premier voyage d'investigation à travers la presqu'île.

Après m'être orienté, je partis sans armes, ne devant faire qu'une très courte promenade, et je m'enfonçai vers l'est, c'est-à-dire à la pointe extrême de l'île.

Après avoir suivi une large voie, longue de deux kilomètres au plus et qu'on appelait l'Avenue du Gouvernement, je passai devant le Gouvernement, grand cube de pierres, percé de deux étages, de hautes fenêtres et flanqué devant et derrière de deux escaliers de pierre; sur une galerie couverte, s'ouvraient, au premier, le cabinet du gouverneur et les bureaux. Au fronton du palais, flottait le pavillon tricolore et devant l'esplanade, un petit jardin où des avocatiers et des bananiers, plantés au centre de pelouses de sable serties de cailloux roulés par la mer, se grillaient au soleil.

J'arrivai bientôt à la factorerie allemande, grand bâtiment où ne flottait aucun pavillon, situé juste en face le finistère des îles de Loos et margeant la baie du Dragonnier; l'aspect général du paysage était désespérément triste. Des rocs noirs déchiraient le sol, s'enfonçant fort avant au large; la baie en demi-lune, ensablée et rocheuse, était bordée de brousse, et sur le sable, çà et là, côtres et goélettes étaient couchés sur le flanc, comme abandonnés.

Je tournai rapidement autour des bâtiments de la

maison allemande et traversai le village de Boulbiné, ancien point fortifié, démantelé en 1878 par un navire français à la suite d'une rébellion.

Le *tata* tombait en ruines, tout envahi par des parasites et des herbes folles; le village s'abritait

Fig. 4. — Le village de Boulbiné.

encore derrière un pan de mur en partie détruit et les artisans assis au seuil des cases me regardaient passer curieusement.

Je laissai derrière moi les dernières cases de Boulbiné et je pris une petite sente serpentant dans la brousse et devant, selon mon estime, s'enfoncer au nord.

L'endroit où je me trouvais était charmant et dé-

chambre où se trouve une table, un harmonium et un lit de fer; le seul luxe consiste en une pendule de cuivre, sonnant joyeusement quarts, demies et heures; aux murs, des photographies faites par le Père. Tout cet intérieur décèle le calme et la tranquillité : c'est bien là la demeure d'un philosophe et d'un prêtre.

A gauche de cette chambre, se trouve la chapelle, autre grande pièce carrée, toute lumineuse; au fond, l'autel fleuri; le tout est entretenu avec un soin et une propreté extrêmes. Le Père nous invite à prendre un rafraîchissement et, assis sous la vérandah, nous causons de tout, de l'Afrique, de la France. En bas, les jeunes négrillons travaillent au jardin que le Père entretient avec un soin jaloux. Là, il fait tous les essais possibles, plantant, replantant, et tous les légumes frais qu'il peut obtenir sont généralement destinés aux malades, en vertu de cette admirable charité chrétienne si souvent oubliée, hélas!

Nous ne sommes pas suspect d'ultramontanisme, et nous le disons bien haut; mais devant les exemples donnés par ces missionnaires, hardis pionniers de la foi chrétienne, qui s'en vont sans salaire, sans espoir, trembler les fièvres et mourir à la tâche ingrate, loin de leur patrie et de ceux qui les aiment, il ne faut que s'incliner, plein de respect et de reconnaissance. C'est un devoir que j'ac-

complis ici, en envoyant à la mémoire du R. P. Raimbaud, après trois ans de distance, le témoignage de mon reconnaissant souvenir pour toutes ses délicates attentions et pour tous ses dévouements.

Avec une bonne grâce à nulle autre seconde, le Père se mit à ma discrétion pour entreprendre des recherches et des excursions sur la côte. Je me promis bien de mettre sa complaisance à l'épreuve et je pris congé de lui, enchanté de son urbanité. J'allai, en le quittant, droit au Gouvernement, où j'eus la joie de trouver un appareil photographique de 13/18 qui appartenait au gouverneur, lequel me l'offrit pour mes travaux, et immédiatement je le fis transporter à la factorerie où je rentrai pour dîner.

Konakry, chef-lieu de notre colonie des Rivières du Sud (1), appelée à se développer encore dans un avenir très prochain, jouit par exception sur la côte d'un climat possible. Les chaleurs y atteignent aisément 32° et même 34° à l'ombre; mais tous les soirs la brise de mer, qui se lève à 3 heures, rafraîchit suffisamment la température et l'assainit. Ce point est considéré comme un sanatorium sur la côte, et de la Guinée comme des possessions anglaises de Sierra-Leone et de plus loin, les fiévreux y viennent se refaire, ou du moins tenter d'améliorer un peu leur état.

(1) Actuellement Guinée française.

Au cours de mes excursions sur la côte et même dans l'intérieur, j'acquis la certitude que là, plus qu'ailleurs, une exploitation agricole aurait chance de réussite. Comme mes travaux me portaient plus spécialement à étudier le kolatier, je fis à cet égard des recherches. On va en juger.

De l'échantillon des terres rapporté par moi et soumis à M. Müntz, du Laboratoire agronomique de Paris, il résulte que le terrain de Konakry, moins riche en acide phosphorique de 9 pour 1.000 et en carbonate de chaux de 18 pour la même proportion, présente au contraire une augmentation notable en azote et en potasse. En effet, l'analyse est exactement celle-ci :

Pour 1.000.	A Konakry.	A Boké.
Acide phosphorique.....	2,50	2,59
Potasse.....	0,81	0,76
Azote.....	3,04	2,60
Carbonate de chaux.....	1,42	1,24

Mais, avant d'entreprendre une étude sur ce si curieux fruit et d'en donner un court historique, qu'on me permette d'ouvrir ici une large parenthèse et de noter en quelques pages les changements apportés dans Konakry, depuis les trois ans qui me séparent du séjour que j'y fis en 1891.

II

DÉVELOPPEMENT DE KONAKRY

En ces trois années, cette colonie, dont nous prédisions l'avenir, a pris un développement tel que dès maintenant, on peut la considérer comme devant être l'un des plus riches joyaux que la France possédera un jour outre les mers.

En effet, par sa situation, la salubrité de son climat et la richesse de son sol, elle devait attirer tous les efforts qui se sont portés vers elle, et progresser rapidement.

Il faut dire que depuis ces deux années, d'immenses travaux ont été entrepris et poussés avec une fiévreuse activité, et nous allons prendre la liberté d'en instruire nos lecteurs, en leur faisant connaître les résultats de l'impulsion donnée à cette colonie par l'initiative et l'énergie de son gouverneur, M. le Dr Ballay.

Les Routes.

On sait, et depuis bien longtemps, que tout le commerce de l'intérieur du Foutah était sinon paralysé, du moins détourné de nos voies commerciales par ce fait, que les nombreux petits États, Soussous, Landoumans et autres, disséminés dans le pays, et dont la turbulence, l'esprit belliqueux et pillard

sont proverbiaux, attaquaient et dévalisaient les caravanes venues de l'intérieur dans le but d'apporter leurs produits à la côte.

Ces caravanes, instruites par l'expérience, descendaient directement vers le sud et portaient leurs produits à Sierra-Léone, faisant ainsi tort aux comptoirs français pour plus de trois millions d'affaires par an.

C'était la ruine de notre colonie; c'était tout au moins son existence réduite à un état de stagnation improductive, et le gouvernement local le comprit si bien, que tous ses efforts tendirent à créer des débouchés, à ramener la confiance des traitants de l'intérieur, en assurant la sécurité des caravanes et en les détournant de Sierra-Leone, au profit du commerce français.

J'ai parlé, dans le chapitre précédent, d'une route entreprise, et dont la raison était de relier Tumbo, la capitale du Fouta-Djallon, à Konakry, la capitale de nos possessions des Rivières du Sud. Cette voie est aujourd'hui en partie terminée.

Partant du gouvernement de Konakry, elle s'avance en ligne droite, sur une longueur de 2.900 mètres, en ne faisant qu'un seul coude, jusqu'au nord de l'île; elle s'en va, après une course de 16 kilomètres, se terminer à Caporo, résidence du roi Balé-Siakha. Reprenant ensuite à partir de Dubréka, elle s'avance jusqu'au Badi, à 35 kilomètres à l'intérieur.

BIBLIOTHÈQUE SÈVRES P. PAROISSE

Par ces routes, on assure la tranquillité de toute cette région, naguère si turbulente. Quelques postes, échelonnés bien au delà du Badi, maintiennent la libre circulation, et déjà les caravanes, rassurées, passent sans avoir à payer aux roitelets la dîme toujours exorbitante de leur chargement.

La première route part donc du Gouvernement et se continue par-delà le chenal de Tumbo qui sépare la presqu'île de la terre ferme; là, un pont de fer, jeté sur le chenal, reliera dans l'avenir Konakry à la terre ferme. La seconde route part de Dubréka où nous avons un poste d'administrateur, s'en va jusqu'au Badi, affluent du Konkouré, que beaucoup de géographes ont confondu avec la rivière Dubréka.

Le Konkouré, dont le cours vient d'être reconnu par M. G. Paroisse, s'enfonce vers l'ouest de Tumbo, mais il n'est pas navigable, et ne saurait, dans l'état actuel des choses, être utilisé comme voie de communication. La route de terre suffit; elle traverse un pays désormais soumis, et dont la richesse est la sûre garantie de l'extension toujours croissante de notre chef-lieu colonial.

Tels sont les principaux travaux de routes accomplis, et lorsqu'on connaît les difficultés presque insurmontables qu'on rencontre en Afrique, aussitôt que l'on entreprend de pareils travaux, on ne saurait ménager ni les éloges ni les encouragements

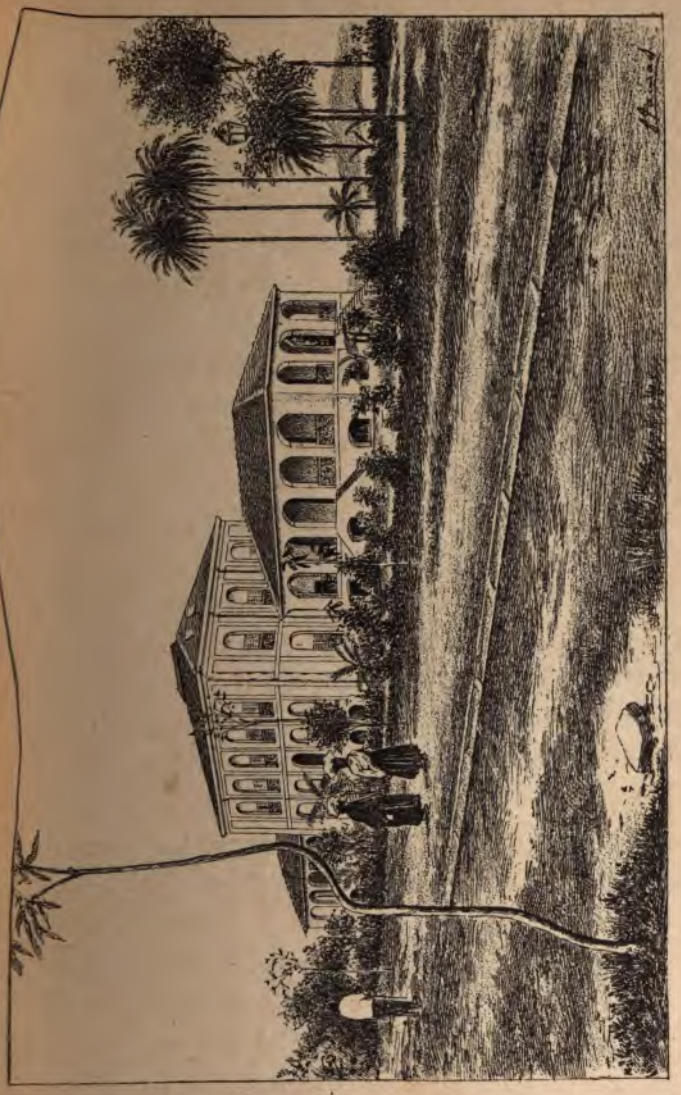


Fig. 7. — Konakry. — Le Gouvernement en 1893.

à ceux qui les ont entrepris et menés à bonne fin.

D'autres projets sont à l'étude, et parmi ceux-ci, le plus pressé serait de relier ces deux routes par une autre route longue de 24 kilomètres environ, distance qui sépare Caporo d'un point situé un peu à l'est de Dubréka, de façon à ne plus en former qu'une seule d'une longueur totale de 75 kilomètres, distance de Konakry au Badi. A ce point viennent aboutir les sentiers suivant la direction desquels la route pourra être continuée dans l'avenir.

Toutefois, étant donné que le libre passage est assuré aux caravanes par nos postes de miliciens établis au Badi, point terminus de la route actuelle, et aux points où elles traversent le Konkouré et le Mayonkouré, il semble qu'il n'y aurait aucun inconvénient à laisser en l'état cette voie de communication, pour tourner nos regards sur une autre voie ayant comme direction générale la route sud suivie actuellement par les caravanes qui nous arrivent par le Caniah.

En effet, cette voie nouvelle partant d'un point à déterminer sur la route Konakry-Dubréka-Badi, présenterait l'immense avantage d'être en même temps une voie stratégique, se dirigeant presque en ligne directe sur Ouassou qu'elle laisserait un peu sur la droite afin d'en esquiver les rampes, coupant les rivières à leur tête dans le but d'éviter les travaux d'art d'importance trop considérable, et reliant

Konakry aux postes du Soudan méridional et au bassin du haut Niger.

En dehors de l'intérêt commercial afférent à la création de ces routes, il ne faut pas oublier qu'elles ont un intérêt politique et militaire de premier ordre.

En effet, on pourrait alors débarquer une colonne à Konakry, et la transporter en plein cœur des territoires du Soudan, récemment conquis, par une voie beaucoup plus courte que la voie du Sénégal, qui est actuellement suivie.

Konakry Ville.

Les quelques constructions très rudimentaires qui composaient la ville de Konakry, lors de mon arrivée, à part le Gouvernement, sont à l'heure présente presque détruites ou désaffectées, et ont fait place à des constructions de pierres, fort bien aménagées, où les services publics sont à l'aise et installés pour faire de la bonne besogne.

Le palais du Gouvernement, qui tient le milieu de la grand'rue, a été augmenté de deux annexes, sous forme d'ailes. Dans l'aile de gauche ont été installés les bureaux du Gouvernement, et dans l'autre la salle des réceptions.

Faisant suite au Gouvernement, du même côté de la grand'rue, une maison d'habitation construite par le superintendant du télégraphe est occupée

actuellement par la Trésorerie. Presque en face du Gouvernement, de l'autre côté de la rue, s'est ouvert un grand magasin de détail, le *Louvre* de l'endroit, où le tout-Konakry se presse. Ce magasin a été installé et ouvert par la maison Flers, et il s'y fait pour plus de 100.000 francs d'affaires par an.

A côté de la Mission, le Gouvernement a ouvert une école catholique. Cette école est construite à double fin; en déplaçant une cloison établie au tiers de l'école, on découvre un autel, sur lequel se dit la messe, le dimanche.

Deux pavillons d'hôpital ont été élevés au bord de la mer, où ils sont directement balayés par la brise. Chacun de ces pavillons contient seize lits, et le service se trouve placé sous la direction du médecin de la Colonie. En arrière, se trouve la construction élevée pour le logement du Secrétaire général.

A côté du télégraphe, en face du camp des tirailleurs, les officiers ont une maison de pierre; les sous-officiers ont de même une maison en bois où se trouve le confort et la bonne vie désirables. Non loin de là, une autre maison de pierre a été édifiée pour divers fonctionnaires.

De chaque côté du Gouvernement, et bordant la grand'route dont nous parlions plus haut, on a planté, à droite, un bois d'orangers en pleine venue; à gauche, un bois de citronniers, qui feront de cette place

un véritable éden. Ajoutons à cela que la grand'rue est éclairée au pétrole par vingt-quatre candélabres, et lorsque le soir arrive, que les lumières s'allument dans Konakry, un paquebot mouillé en rade peut se croire en face d'une grande ville, aussi importante que Saint-Louis ou Dakar.

Dans la partie comprise entre le Gouvernement et Boulbiné, un gros village s'est établi. Plus de cent concessions ont été accordées à des indigènes de toutes races, qui y ont établi des boutiques et s'y livrent à des commerces ou des industries de toute espèce. On y trouve des tailleurs, des cordonniers, des bijoutiers, des fabricants de meubles, etc., etc.; en somme, une foule de petites industries qui forment, toute proportion gardée, les éléments d'une véritable ville.

Comme ce village grandit de jour en jour, et que la réputation de Konakry se répand dans l'intérieur, amenant chaque jour de nouveaux éléments, on peut dire, sans exagération, qu'avant deux années Konakry sera une ville faite, pouvant rivaliser avec Gorée ou Dakar, à plusieurs points de vue.

La Direction générale des Postes et Télégraphes vient de décider la création d'une plantation de gutta-percha. Cette plantation, faite sous forme de jardin botanique, embellira encore Konakry en y apportant une précieuse ressource de plus.

Toutes les rues tracées sur le plan cadastral ont

été ouvertes; on s'occupe à l'heure actuelle de les border d'arbres, et l'on a achevé récemment, preuve que la civilisation fait de grands pas sur ce point de l'Afrique, la construction d'une prison pour les condamnés; car il faut dire que la colonie possède un service judiciaire complet.

Une écurie pour chevaux et mules, et divers magasins et hangars forment l'ensemble des constructions élevées par le service des Ponts et Chaussées.

Voilà en quelques lignes, hélas trop rapides, le résumé succinct des progrès accomplis dans cette période de trois années; et si l'on y songe, on ne s'étonne plus de voir en Amérique des villes se fonder, de fond en comble, en ce même espace de temps.

Le but poursuivi avec tant d'âpreté et de courage est presque atteint, et tout l'honneur en revient à M. le gouverneur Ballay, ainsi qu'à ses collaborateurs, et nous savons que loin de se déclarer satisfait et de se reposer, le docteur Ballay poursuit encore actuellement son œuvre.

A différentes reprises, le *Sané*, le *Héron* et la *Mésange* sont venus faire l'hydrographie de la rade et de la passe de Konakry, et à l'heure présente, cette hydrographie est décrite d'une façon certaine.

Des bouées et des balises ont été placées selon les indications de la marine, et ce travail, continué partout où il sera nécessaire, assurera complètement la sécurité de la navigation pour les bateaux de fort

tonnage et pour les petits bâtiments qui remontent les rivières.

Un aviso local a été acheté par la Colonie, et baptisé le *Crozat,* en mémoire du docteur Crozat mort l'an dernier au Mossi. Ce navire faisait autrefois le service entre la Rochelle et l'île de Ré. Il est, actuellement, au point de vue douanier, comme au point de vue politique, chargé de la surveillance des rivières et des côtes de la Colonie.

Parmi les projets qui nous semblent les plus urgents, est celui de la création d'un port outillé de toutes pièces, offrant toutes les sécurités et toutes les ressources d'un port de premier ordre. Le jour où le Gouverneur aura mené à bien ce projet, la colonie de Sierra-Leone recevra un coup dont il lui sera difficile de se relever, et Konakry sera devenue, par sa situation, la reine des cités de la Côte occidentale d'Afrique.

En terminant ce rapide exposé, je tiens à remercier publiquement M. Paul Cousturier, secrétaire général du gouvernement de la Guinée française, à la bonne grâce et à l'amabilité de qui je dois ces renseignements si précieux, et si bien faits pour montrer que loin des luttes énervantes des partis, les Français savent tenir haut et ferme le drapeau du pays.

CHAPITRE V

LE KOLATIER

Le kolatier, *Sterculia acuminata*, ne croît, surtout, qu'à partir du Rio-Pongo, quelque peu dans le Rio-Nunez et jusqu'à la pointe extrême sud, Sierra-Leone, Gabon, Congo, Dahomey, etc. Toute la partie nord de l'Afrique, c'est-à-dire le Sénégal, en manque totalement, et c'est à grand prix que Saint-Louis, Dakar et tous les marchés de cette zone en font venir du Sud.

Sous les noms de *kola* (Sénégal), *gourou* (Côte africaine), *ombéné nangoné* (intérieur), on désigne ce fruit connu et apprécié de tous les peuples noirs. Cet arbre se rencontre sur la côte occidentale d'Afrique comprise entre 10° de latitude nord et 5° de latitude sud, *sur la partie comprise entre Sierra-Leone et le Congo,* et ne s'avance guère que jusqu'à 800 kilomètres dans l'intérieur. Un seul arbre peut fournir jusqu'à 50 kilos de fruits par annuité.

Les graines sont enfermées au nombre de 2, 5 et 16 dans un follicule, ou cosse, d'aspect bossué et d'un vert absolu jusqu'au moment où, de plus en plus jaunissante, elle s'entr'ouvre pour laisser échapper les graines mûries. Leur saveur, d'abord sucrée, ensuite amère, est très astringente et a la propriété particulière de faire trouver douce et fraîche l'eau la plus chaude et la plus saumâtre.

Voici, d'après Heckel et Schlagdenhauffen, une analyse du fruit (1) :

Caféine	2.023
Théobromine	0.348
Tanin	1.618
Matières protéïques	6.761
Corps gras et matières colorantes	

La noix du kolatier est un mets aussi nécessaire au Noir, de quelque nation qu'il soit, qu'à nous le pain, et à cette époque, M. de Freycinet, ministre de la guerre, a mis à l'étude un projet de panification pour l'armée ayant comme base principale cette noix pulvérisée. Les résultats de ces essais n'ont pas donné tout ce qu'ils promettaient, mais nous croyons qu'on s'est trop vite prononcé à cet égard et qu'une tentative faite vers un autre ordre d'idées, en boisson par exemple, aurait rendu d'appréciables services.

En Angleterre, la mode est tout entière au kola;

(1) G. Bardet et Egasse; Oct. Doin, éditeur, Paris.

la fashion anglaise se l'est approprié sous toutes ses formes : frais, confit, cuit, cru, etc., et c'est par centaines de livres sterling que Sierra-Leone en expédie à sa métropole.

Eh bien, ainsi que nous le disions plus haut,

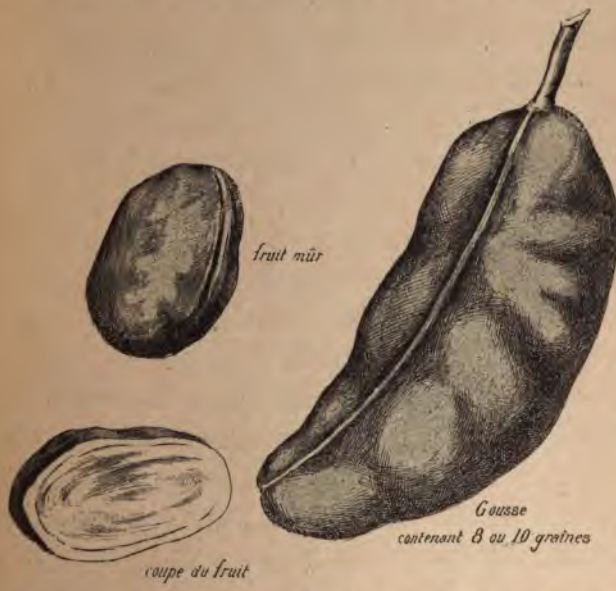


Fig. 8. — Fruit du kolatier. — D'après une aquarelle de l'auteur.

tout le nord de l'Afrique en manque totalement et en fait une consommation extraordinaire ; tout le Sénégal en mange journellement et ce n'est que l'Angleterre qui le fournit. Les kolatiers de nos possessions françaises sont abandonnés soit au hasard, soit aux chefs des villages qui, pour le ré-

colter, pillent et meurtrissent les arbres qu'on leur abandonne.

A Saint-Louis, comme à Dakar, le kola a été frappé d'un droit d'entrée de 70 francs pour 100 kilos, et cela produit une recette qui a de beaucoup grossi le budget de ces deux villes.

A Londres, sur les marchés, les kolas se traitent à 20 livres sterling les 100 kilos, ce qui fait le joli chiffre de 650 francs. Rien que par ces approximations on peut juger de l'importance et de la valeur de ce végétal, sur lequel nous attirons l'attention.

A Konakry, au cours de mes pérégrinations, j'ai découvert des groupes nombreux de quinze ou vingt kolatiers abandonnés, improductifs faute de culture tandis, que rien ne serait plus facile, après avoir obtenu une concession de terrain, de les grouper, de les soigner et de commencer ainsi une plantation qui, tous frais premiers payés, rapporterait au bout de dix années la somme de 1.748.800 francs. J'ai même pris dans cet espoir une vue de la ville de Konakry, qui justement deviendrait le centre d'une exploitation future; sa surface plane, la présence d'un puits et sa proximité de la mer en feraient à tous égards le lieu à choisir; en partie débroussé, l'édification d'une maison sur cet emplacement ne présenterait pas de grandes difficultés.

En lisant les chiffres ci-dessus, on peut sentir le

soupçon s'emparer de l'esprit; je demande donc à mes lecteurs la permission, pour les convaincre, de leur citer quelques chiffres, extraits d'un rapport que j'ai présenté à M. Develle, ministre de l'Agriculture, et à M. Étienne, sous-secrétaire d'État aux Colonies, à la date du 20 mars 1891.

Quelques mots d'historique sont ici nécessaires pour faire comprendre à nos lecteurs toute l'importance des faits qui suivent :

Dans aucune colonie française le kolatier n'est l'objet d'une culture entendue. La plupart du temps, les blancs en abandonnent la récolte aux noirs, cependant que dans les colonies anglaises, il est, au contraire, l'objet de beaucoup de soins et l'une des ressources commerciales du pays. A Sierra-Leone, par exemple, les expéditions de noix de kola pour l'Angleterre atteignent déjà un chiffre fort élevé et on les paie 20 francs les 100 kilos. Or, ce végétal adulte, c'est-à-dire parvenu de dix à onze ans, peut fournir, dans de bonnes conditions, une récolte variant de 35 à 48 kilos; et, lorsque la saison d'hivernage n'a pas été trop rude, il fournit même de 48 à 50 kilos au maximum.

C'est là, et rien que par ces quelques chiffres, on en peut juger, une source féconde de richesses qui se perd chaque jour, car le kolatier pousse au hasard, et les noirs, pour s'en procurer le fruit, le mutilent et par cela même le détruisent.

A Konakry, il y a plusieurs groupes importants de kolatiers. Certains de ces arbres atteignent jusqu'à 80 centimètres de circonférence et une hauteur de 10 à 12 mètres. Ils ne sont, comme je le dis plus haut, l'objet d'aucune culture, et fournissent pourtant, malgré les meurtrissures, des récoltes de huit à dix paniers par pied.

De plus, la plupart des kolatiers situés à Konakry sont enclavés dans les propriétés territoriales de la Compagnie française : les noirs, qui savent que la récolte leur en est abandonnée, ne s'en occupent pas; les blancs, de leur côté, l'abandonnent aussi. Il faudrait remédier immédiatement à cet état de choses, sans cela le kola disparaîtra de l'île.

Le moyen le plus propre serait, je crois, d'en remettre la culture ou la surveillance au gouverneur, qui nommerait un conservateur dont le seul soin serait de faire respecter cet arbre jusqu'au moment où les nécessités devenant plus impérieuses, il deviendrait urgent de cultiver et d'améliorer le kolatier, dont le rendement pourrait ainsi doubler, avec des soins et des précautions.

J'ai, au cours de mes observations, remarqué que certains kolatiers ne donnent aucun fruit, quoique fort beaux et fort sains. Une greffe pratiquée sur ces arbres donnerait les meilleurs résultats. De même que l'émondement et la taille de certains

individus doubleraient pour le moins la récolte qu'ils fournissent.

Le kolatier se prête bien au bouturage par marcottes. C'est un mode de propagation facile et assuré, tout autant et mieux même que celui qui est donné par les graines fraîches, dont la venue est d'une extrême délicatesse et nécessite des soins de tous les instants. Il croît dans le voisinage de la mer, mais toutefois à une distance de 500 à 1.000 mètres du rivage. Il recherche les terrains suffisamment humides, de préférence les vallées et non les sommets des collines. Il croît assez rapidement, sans autres soins que ceux qui lui sont nécessaires pendant le jeune âge, pour éviter qu'il ne devienne la proie des insectes nuisibles : les *bocs-bocs*, les *sauterelles*, les *chenilles*, etc., etc., dont il est du reste assez facile de le préserver.

Entre six et huit ans, il donne des fleurs assez abondantes et une production première qui, d'abord restreinte, augmente chaque année et devient bientôt, annuellement, très fructueuse.

Chaque gousse renferme des graines rouges et des graines jaunes, même à maturité. C'est donc une erreur que de croire à l'existence de deux variétés (rouge et jaune). Le kola du Gabon et du Bas de côte est d'un rouge violet et d'un goût plus âpre, mais je n'ai pu me rendre compte de la propriété dominante donnant au fruit ce goût et cette couleur.

Comme il est facile de le voir par notre tableau synoptique dressé page 36, nous n'avons en France aucun terrain offrant des proportions suffisantes d'acide phosphorique; en Auvergne, où cet acide se trouve en plus grande quantité que partout ailleurs, la proportion n'est que de 1 pour 1.000. Les terres de Konakry sont surtout riches en acide phosphorique et en azote humifère, mais très pauvres en chaux. En chaulant ces terres on obtiendrait un terrain merveilleusement propre à la culture du kolatier, qui ne tarderait pas à reprendre vie et à se développer.

Le kolatier nécessite la chaleur humide et les pluies torrentielles de l'hivernage, la chaleur sèche de l'été. Il est évident que toutes les tentatives d'acclimatation en France seraient sans succès. Outre que les chaleurs de notre climat sont insuffisantes, elles sont aussi de trop courte durée.

Mais ces tentatives ne seraient point sans résultats heureux en Algérie, dans les environs d'Oran, où le terrain paraît en partie composé à peu près pareillement et dont la chaleur, toujours égale, serait suffisante à la bonne venue de ce végétal.

Maintenant, j'entre dans la partie purement commerciale et je demande d'avance pardon à mes lecteurs de les entraîner vers des chiffres; mais cela est nécessaire, parce qu'à l'aide de ces mêmes chiffres ils pourront juger de l'importance du projet soumis, et se rendre un compte parfait de l'entre-

prise sur laquelle j'ai vainement appelé l'attention du Ministère.

Considérant l'essor que vient de prendre le kola, tant au point de vue purement médical que comme aliment, je suis convaincu que bientôt la production française deviendrait insuffisante, si aux besoins des colonies africaines, où l'usage du kola est si répandu, venaient encore se joindre les nouveaux besoins de la mère patrie, et que bientôt il nous faudrait avoir recours à la production anglaise ou portugaise. J'ai donc établi, sur place, ayant sous mes yeux un terrain admirablement bien préparé, les chiffres approximatifs et les devis d'une plantation de kolatiers.

Le terrain dont il s'agit plus haut est situé en longueur, parallèlement à l'avenue du Gouvernement, et va de Boulbiné à Tumbo, c'est-à-dire sur un espace de 1.880 mètres, de l'ouest au nord-est (1). Ce terrain (2) est en partie débroussé, parfaitement plan, et ne nécessite pas de grands travaux préparatoires. Je prendrais en longueur 2 kilomètres sur 110 mètres de largeur. En espaçant les pieds de 8 mètres en 8 mètres environ, j'obtiendrai 312 pieds en longueur et 14 en largeur, ce qui me donne un total

(1) Voir à la fin du volume la carte générale.

(2) Ce terrain est actuellement traversé en équerre par la route de pénétration de Fouta-Djallon, mais cela ne gênerait que très peu l'entreprise.

approximatif de 4.372 pieds. Chaque pied peut fournir au bas mot deux paniers d'une valeur de 150 à 200 francs. Je prends les plus bas prix comme étalon, de même que je prendrai plus tard le maximum des dépenses prévues, afin de ne point tomber dans l'excès des espérances de gain. Ce prix de 200 francs est celui de Dakar, c'est-à-dire transport et douane payés, frais qui se décomposent ainsi :

Transport.	1 livre sterl. le panier.
Douane.	70 fr. les 100 kilos.

En comptant sur deux paniers par pied à 200 francs le panier, nous obtenons, comme total général, la somme de 1.748.800 francs. Ce résultat, je m'empresse de le dire, ne peut être obtenu qu'après dix ans d'efforts et de soins, car la plantation par graines ou plants demande ce laps de temps avant toute production sérieuse.

Tout à l'heure je prendrai le détail des dépenses prévues, mais avant, je tiens à exposer le moyen propre à amortir ces dépenses, en faisant dès la première année rendre au terrain ce qu'il peut donner, sans nuire pour cela à la plantation maîtresse.

Dès la première année, tous travaux préparatoires étant terminés : labourage, irrigation et plantation des boutures ou graines, on pourrait planter des arachides du Cayor et de Boulam, dont le rapport est direct et rapide. On obtiendrait ainsi de 50 à

60 tonnes de coques, vendables, à Konakry même, 125 francs la tonne, ce qui donne un total de 7.500 francs, éteignant ainsi chaque année les frais généraux; on atteindrait, la première année de récolte des kolatiers, après dix ans, avec déjà la somme générale de 75.000 francs d'amortissement.

Il est bien entendu que ces chiffres sont basés sur des probabilités que tout fait espérer heureuses; mais, ainsi que je le disais plus haut, ils sont pris dans leur plus basse expression et j'ai tout lieu d'espérer que les déceptions, toujours à craindre en pareil cas, ne se traduiraient pas par un rendu au-dessous de ces chiffres.

Voici maintenant le détail approximatif des dépenses qui sont de toute nécessité :

1° Maison d'habitation, 8.000 fr.; 2° mobilier, 490 fr.; 3° charrues, 500 fr.; 4° 2 paires de bœufs à 80 fr. l'une, 160 fr.; 5° pompes, système d'arrosage, 1.000 fr.; 6° creusement de puits, (40 fr. l'un en moyenne), 500 fr.; 7° achats de plants, transplantements, etc., achats d'arachides de Boulam, 20.000 fr.; total des frais généraux, 30.650 fr.

FRAIS ANNUELS

1° Appointements du directeur, 10.000 fr.; 2° appointements du second jardinier, 1.600 fr.; 3° appointements du 3e employé comptable, 1.500 fr.; 4° entretien et nourriture, 5.400 fr.; 5° 20 kroumanns à 35 fr. par mois, riz compris, 8.400 fr.; total brut des frais généraux prévus, 26.900 fr.; frais non prévus, 10.000 fr.; total général, 36.900 fr.

Les frais mensuels peuvent être diminués dès la

deuxième année; c'est ainsi que dix kroumanns suffiront à la besogne d'entretien.

Si le Gouvernement, favorisant l'entreprise, consentait à prendre une décision monopolisant le kolatier comme on monopolise les tabacs, ce serait pour la colonie de la Guinée française la raison d'une extension nouvelle et d'une plus grande importance commerciale. D'un autre côté, ce serait aussi des ressources nouvelles entrant dans le budget colonial et de l'agriculture, ressources qui se chiffreraient bientôt et annuellement à près de 300.000 francs nets.

Ce sont ces différentes considérations qui m'ont décidé à soumettre cette idée. Un crédit unique de 100.000 francs est indispensable pour mener à bien cette entreprise, dont tant d'intérêts dépendent. Ce crédit sera réparti de la façon exposée succinctement plus haut, et me paraît plus que suffisant pour le succès de l'entreprise.

Telles sont les grandes lignes de ce projet, qui présente tant d'avantages à tous égards et assurerait un revenu énorme à la Compagnie, au particulier ou à l'État qui tenterait la chose.

Du reste, il existe à Paris une Société de colonisation qui, trouvant facilement les capitaux nécessaires, pourrait du même coup étendre son influence et son champ d'action, tout en faisant, pour la suprématie du pavillon français, la meilleure et la moins coûteuse des propagandes.

Nous ne doutons pas, du reste, que dans un temps relativement court, une nation étrangère et plus pratique ne prenne à la France cette entreprise qui, à l'encontre de toutes les choses d'outre-mer, ne présente ni grandes difficultés ni grandes dépenses.

CHAPITRE VI

SÉJOUR A KONAKRY

Au cours de mes excursions dans la presqu'île de Konakry, j'arrivai bientôt à connaître tout le personnel blanc, qui se montait en tout à dix-sept personnes, dont la majeure partie se trouvait soit au Gouvernement, soit à la Compagnie française.

En sortant de la factorerie, sur l'avenue de la République et en tournant immédiatement à droite, on trouvait la case du directeur des Travaux publics, petite boîte carrée, couverte d'un toit en zinc et flanquée de deux gigantesques palmiers, tout droits dans le ciel limpide. Au-dessus de la porte d'entrée, fermant par une natte, un écriteau noir étroit où se lisent ces deux mots en blanc : *Travaux publics.* Derrière cette case, distante de la grève de trois cents pas, un rideau de cotonniers arrête la vue. En tournant à droite et en suivant le chemin qui conduit à la baie de Tumbo, on rencontre ensuite la charmante habitation de M. le trésorier-

payeur. C'est une petite maison de bois, composée de trois pièces et bâtie sur pilotis, ce qui fait qu'il règne tout autour des pièces d'habitation une petite galerie ombragée par le toit et tout envahie de plantes grimpantes du plus gracieux effet. Souvent M^me^ R***, une gracieuse créole, paresseusement étendue sur son hamac, faisait là la sieste, et lorsque je passais à cheval, nous faisions un bout de causette sur les dernières nouvelles venues de France ou bien sur la fièvre précédente ou celle à venir, car c'est là le sujet d'un peu toutes les conversations.

En allant vers Tumbo, on rencontre encore une factorerie : la maison Flers, beaucoup moins importante que celle de la Compagnie française, mais qui fait pourtant un assez joli chiffre d'affaires; puis et enfin la dernière maison blanche, celle de M. Squirion, traitant établi à la limite extrême de la presqu'île, à un quart d'heure à peine du point où l'île Tumbo, car Konakry n'est que le chef-lieu de cette île, s'unit à la grande terre par un étroit goulet, toujours sec à la marée basse.

En remontant au contraire vers Boulbiné, à droite en sortant des cours de la factorerie française, on rencontre une petite maison, flanquée d'une boîte aux lettres. C'est la Poste et la Douane. Puis, plus haut, à droite également, la Mission catholique; à gauche, en face, le Gouvernement, seule construction vraiment sérieuse, et plus loin, sur le même côté, à deux

plans en arrière, le Télégraphe, et enfin le Poste, jadis fortifié, maintenant inutile. Terminant le tout et commandant la baie de Boulbiné, ou baie du Cimetière, la factorerie allemande, dans laquelle je n'ai jamais mis les pieds.

Telle est, en quelques traits succincts, la configuration de Konakry.

Dans toute la presqu'île, des villages noirs sont disséminés. Konakry d'abord, puis, en remontant vers le sud-est, Boulbiné; en redescendant vers l'ouest, Tumbo, le village anglais de Victoria, et quelques agglomérations de cases sans importance. En tout mille à douze cents noirs, parmi lesquels deux ou trois cents kroumanns venus de Sierra-Leone et employés aux travaux des maisons de commerce.

Le service de police est assuré par six ou huit noirs vêtus d'un complet bleu, coiffés d'une petite calotte et armés d'un fusil Chassepot et de sa baïonnette.

Un docteur blanc est attaché au siège du Gouvernement, et les visites qu'il rend se paient une livre sterling, soit 25 francs. Ce prix n'est pas, comme on le pense, à la portée de tout le monde, et il y aurait là une sérieuse réforme à faire. A Boké, dans le Rio-Pongo, les médecins ont été supprimés, ce qui fait que tout malaise, toute fièvre deviennent dangereux, surtout dans ces régions où le tétanos est foudroyant et survient souvent sans blessure apparente.

Les noirs vivant à Konakry ne se livrent que fort peu à l'agriculture, trouvant dans les transactions ou dans les travaux nécessités par les maisons commerciales de quoi vivre suffisamment.

J'ai pu, pendant mon premier séjour dans la pres-

Fig. 9. — La case de mamy Anna traitante ouoloff à Konakry.

qu'île, aidé en cela par le R. P. Raimbaud, étudier le kolatier sur place, et me convaincre qu'il n'existait pas d'indigotier dans ces terrains; nous avons trouvé un beau pied de ricin, moins fourni cependant que ceux qui sont plus au nord, c'est-à-dire vers les 11° et 12° de latitude.

Le terrain, tout entièrement d'humus, repose sur le roc, et sa couleur ferait supposer la présence de

minerai de fer assez abondant. L'or doit aussi y exister en très petite quantité.

Un jour que le R. P. Raimbaud faisait creuser un puits dans le jardin de la Mission, le noir occupé à cette besogne tomba tout à coup sans connaissance; ceux qu'on envoya immédiatement à son secours furent à peine descendus qu'ils demandèrent à grands cris à être remontés, ce qu'on fit; mais ils étaient sans connaissance, et ce ne fut qu'avec beaucoup de soins qu'ils purent être ramenés à la vie.

Le docteur qui les soignait conclut à une asphyxie par l'acide carbonique et releva tous les symptômes de ce genre d'affection. Le puits fut comblé et creusé plus loin. Comme on travaillait en plein roc, peut-être avait-on découvert un filon de charbon; la chose est très possible, mais le manque d'outils et d'argent ne permit pas de s'en convaincre, et encore, à l'heure actuelle, on ne sait rien de positif sur ce cas extraordinaire.

Lorsque, le soir venu, après dîner, on ne savait que faire, on allait chez mamy Anna.

Mamy Anna était une Ouoloff, venue à Konakry établir un comptoir. Elle vendait de tout aux noirs et de la bière très chaude aux blancs. Assis là, sous l'auvent de sa gigantesque case, on faisait la cour à sa fille *Ma'ie,* jeune mulâtresse, très accorte et facile aux plaisanteries; on fainéantait dans des hamacs, en s'occupant à cueillir les araignées qui vous cou-

raient sur le corps. C'est au cours d'une de ces visites que je pris la résolution de commander une veste et un pantalon à un tailleur nègre, très habile, paraît-il, et pas cher. Donc, j'allai rendre visite à massa *Hinri*, et je le trouvai occupé à fourbir une machine à coudre dont il tirait, du reste, un orgueil extrême.

Sans ambages, je lui exposai le but de ma visite; il fut enchanté et me soumit immédiatement tout un lot d'échantillons bizarres, étoffes à larges carreaux multicolores, teintes extraordinaires, et enfin une variété infinie de calicot blanc, sur lesquels j'arrêtai mon choix.

Lorsque cette grave question fut résolue, mon tailleur prit un centimètre, mesura jambes, bras, poitrine, etc., et me promit que j'aurais la chose avant trois jours. Comme je m'étonnais de ne point lui voir prendre de notes, il m'assura qu'il se souviendrait. Et de fait, trois jours après il m'apporta le tout, allant assez bien, sans grands défauts. Les noirs ont du reste une mémoire prodigieuse. Le costume veste et pantalon, me coûta six francs!

Le soir, compulsant mes notes, travaillant à mes photographies, je gagnais ainsi facilement l'heure où je pouvais livrer mon corps aux appétits des cancrelats et autres bestioles désagréables qui sont l'ornement obligé de toute demeure africaine.

Chaque soir, à table, nous passions une heure

charmante. M. M***, Directeur de la Compagnie française, était un conteur plein de bonne humeur et de bonhomie; me traitant comme l'un des siens, il me facilita, chaque fois qu'il le put, la tâche si ardue que je m'étais assignée, et je n'eus jamais de plus dé-

Fig. 10. — Cases de noirs à Konakry, d'après un croquis de l'auteur.

voués amis que tous ces messieurs qui multiplièrent autour de moi les attentions et les prévenances.

A quelque temps de là, M. Mouton me fit savoir qu'une goélette était en partance pour le Rio-Nunez, et il m'engagea fortement à m'en servir pour y monter, plutôt que d'attendre un vapeur, ce qui m'aurait retardé au delà de toute mesure.

La chose fut arrêtée et je devais partir sous trois jours. Le soir, un watchmann m'apporta une lettre

de la part du gouverneur : une invitation à dîner.

C'était là une chose grave : pas d'habit, à peine une redingote! Et la chemise? Ma foi, aux Rivières comme aux Rivières, et avec une chemise lissée à grands coups de *taparka*, je fus présentable.

Le dîner, servi avec une correction parfaite, fut exquis; on y distinguait un tas de choses à la française! Après le repas, le gouverneur me prit à part et nous causâmes de ce Paris si plein d'attirances de toutes sortes.

Sur mon projet de plantation de kolatier, le gouverneur me donna de précieuses indications, de très bons conseils que je mettrai en pratique le jour où cette tentative aura son exécution, et ce ne fut que fort tard dans la nuit que je pris congé du docteur Ballay.

Le lendemain matin, je fis les provisions nécessaires à mon voyage. Ces provisions très restreintes consistaient en gruyère, pain, vin, et une boîte ou deux de bœuf conservé, ainsi que du chocolat.

La dépense totale se montait à 50 francs. Dans l'après-midi, je vais chez le Père Raimbaud, qui est absent; je l'attends en parcourant son jardin et j'admire la volonté de cet homme qui, peu à peu, a pu défricher un espace assez grand de terrain, y faire venir des plantes pharmaceutiques et des légumes, et qui, chaque jour, continue ses recherches et ses travaux avec un courage infatigable.

Le Père revient à trois heures et demie et nous allons ensemble à la recherche d'indigo et de kolatier. Après bien des marches et des contre-marches, nous trouvons enfin un pied d'indigotier dont je prends quelques boutures pour essayer, puis un kolatier dont j'étudie la forme des gousses, qui sont très petites et à peine formées.

Je prends congé du Père Raimbaud à six heures et rentre dîner. Toutes mes provisions sont emballées; je visite mes armes et je me couche.

Le lendemain matin, je prends congé de M. Mouton à huit heures, et je monte dans la chaloupe amarrée à la pointe du wharf de la Compagnie, laquelle me conduit immédiatement à bord de la goélette, ancrée à un mille, dans le chenal qui enserre l'île Tumbo et les îles de Loos.

CHAPITRE VII

DE KONAKRY A BOKÉ

29 *septembre.* — La goélette *Le Kankandey* est un bateau jaugeant 22 tonneaux; sa mâture consiste en deux mâts sur lesquels s'équipent une grande misaine, une misaine de cacatois et deux focs, grand et clin, branchés sur un artimon.

Avec une voile carrée de perroquet en plus, le navire serait un assez bon marcheur, mais, tel qu'il est équipé, il ne peut filer que cinq nœuds à l'heure avec une brise faite, bien prise, c'est-à-dire qu'avec les atermoiements de souffle, si communs à la côte, nous ne pouvons espérer filer que deux ou trois nœuds maximum.

La hutte honorée du nom de chambre est située à l'arrière, à l'emplanture du mât de misaine; elle a neuf pieds de long, cinq de haut et huit de large; elle prend jour et air par la porte d'abord, ce qui est l'ouverture la plus sérieuse, et par deux fenêtres sans vitres, larges de quinze centimètres sur vingt.

C'est là que je vais habiter pendant huit ou dix jours. Il y fait une chaleur étouffante, pas un souffle d'air n'y entre, c'est un intolérable supplice. Je couche sur un matelas puant, dans une sorte de cercueil fixé à la cloison et au plancher. Ma caisse de provisions ouverte est le rendez-vous de tous les cancrelats, araignées et fourmis du bord, et Dieu seul sait combien il y en a. Deux jours après mon départ, je dus abandonner l'espoir de me nourrir des conserves emportées, en raison des cadavres d'animaux qui surnagent dans le jus, et je ne vis que de vin sucré et de chocolat.

Dans la journée, les noirs pêchent, salent ou fument le poisson pris, et cela rend le séjour du pont insupportable, tant l'odeur de cette infernale cuisine est asphyxiante!

Les nuits sont également intolérables. Dès le soleil couché, les noirs mouillent l'ancre unique qui est à bord, et jusqu'au jour il nous faut rester stationnaires sous la tornade qui, filtrant par le toit, m'inonde dans mon lit où, du reste, je couche habillé.

2 *octobre*. — Nous marchons avec une lenteur désespérante. Le capitaine, un Ouoloff, avec lequel je puis un peu causer, ayant quelque teinture de cette langue, est un type exceptionnel. Lorsque je le questionne sur la date de notre arrivée à Bel-Air, il me répond : *demain*. J'ai acquis la certitude maintenant qu'il ne comprend pas la valeur exacte de ce mot, et

que, pour lui, *demain* est une date indéfinissable, ni longue, ni courte, tenant un milieu vague entre hier et le mois qui vient.

3 *octobre*. — Les moustiques abondent, ce qui me prouve que nous naviguons en vue des côtes.

Pas une voile, pas une terre pourtant. Les noirs continuent à pêcher. Journée sans incident; brise faite. Nous filons trois nœuds à l'heure.

Accès de fièvre assez violent. Le patron Manuel veut me faire manger la cuisine du bord; je ne peux, malgré toute ma bonne volonté.

Cette nuit, une partie de l'équipage, fort de treize hommes, se prend de querelle. Ils sont là cinq ou six qui hurlent et se battent. Je prends mon revolver et je me montre sur le pont, essayant d'apaiser la querelle; mais rien n'y fait, et cela dure deux heures, en cris et en horions. Au matin, il y a cinq éclopés dans la cale, qui geignent comme des martyrs.

Chaque fois que les noirs jettent l'ancre, ils en profitent pour se livrer d'abord au nettoyage du bateau, puis chacun s'occupe de ses petites affaires, ravaudant une veste, se coupant les cheveux, réparant des lignes, et lorsque la brise se faisant, il faut lever l'ancre, ils s'attellent tous à la chaîne, le cabestan étant cassé, et sur un rythme curieux, ils halent dessus jusqu'à émersion totale.

Le soir, je m'assieds sur la lisse, sous le ciel tranquille, dans la radieuse lumière de la lune, qui dé-

coupe nos cordages et nos voiles en notes crues sur le flot d'un bleu foncé, et là, je prends le meilleur repos de toute la journée.

6 *octobre*. — Nous sommes enfin dans le Rio-Nunez; les rives sont plates, mais d'une végétation extraordinaire.

Nous avons passé cette nuit la barre sans nous en apercevoir. La marée ne monte que peu, ce qui fait qu'on hale le navire à l'aide du canot, où sont quatre noirs; nous n'avançons qu'à peine.

A droite et à gauche, les rives s'étendent impénétrables, et les palétuviers, qui trempent leurs branches dans le sol ou dans l'eau, font une série d'arceaux du plus curieux effet. La journée tout entière se passe à cette navigation pénible. La nuit tombe, les canotiers tirent toujours. Enfin, à dix heures, deux feux à bâbord annoncent Victoria; nous jetons l'ancre et la douane vient viser nos patentes et vérifier nos bagages. Le douanier, tout étonné de voir un blanc à bord, est pour moi charmant; il m'assure que je serai à Bel-Air le lendemain avant deux heures et me quitte en me serrant la main.

En effet, le lendemain, dès neuf heures, j'aperçois sur tribord, à une assez grande distance, un petit pavillon tricolore flotter au bout d'un wharf : c'est Bel-Air. A mesure que nous avançons, je distingue deux blancs qui me font des signes, agitant

leurs mouchoirs; je tire un coup de feu et je fais hisser le pavillon français à la corne de notre misaine. La chaloupe mise au fleuve, j'aborde cinq minutes après sur ce wharf, où les deux blancs, stupéfiés, m'ayant pris pour un autre, m'accueillent pourtant avec une extrême bienveillance.

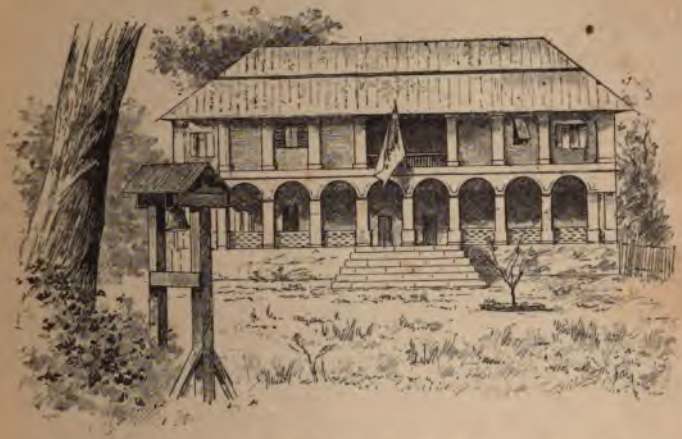


Fig. 11. — La Compagnie française à Boké. Maison d'habitation.

La connaissance faite, j'ai affaire à deux hôtes charmants : M. Vigier et M. N***. Nous déjeunons sous une vérandah, entre deux bâtiments de pierres. Le pays est merveilleux. Après le déjeuner, j'entre dans la chambre qui est préparée à mon intention, et j'y fais un bout de toilette, rendue vraiment nécessaire par mon passage à bord. Pendant le reste de la journée, j'entretiens M. Vigier du but de ma mis-

sion. Il m'assure ne point connaître d'indigotier à Bel-Air, mais il est certain qu'il en existe à Boké; donc, je partirai le lendemain pour Boké, et le dîner survenant, nous montons cette fois à la salle à manger, vaste pièce où nous nous retranchâmes plus tard, ainsi qu'on le verra par la suite.

Le lendemain, avec la marée, c'est-à-dire à cinq heures, nous partons, M. N*** et moi. Notre sampan, ramé par dix noirs, conserve une bonne allure, et nous filons rapidement entre les deux rives.

Cinq heures après, sur une colline, nous apercevons le poste de Boké, maison en pierre, au fronton de laquelle flotte le drapeau français. Le pays a changé totalement d'aspect : plus nous avançons dans l'intérieur, plus il se mamelonne; on sent déjà le caractère du Fouta-Djallon, qui est plus montagneux que toute la partie sud africaine.

A onze heures, nous débarquons devant la Compagnie française, non sans avoir traversé un cimetière très peuplé de croix, et sur le seuil je suis reçu par M. Nicodet, un tout jeune homme dont l'accueil, un peu raide d'abord, devient ensuite plus aimable. Je suis fatigué à l'extrême, et la connaissance faite, je prends la liberté de me réfugier dans ma chambre, où je dors paisiblement jusqu'au soir.

I

LE MANGA (1) *SARAH*

Boké, par 16° 2/9 S.-E. et 11° 1/12 S.-O.

J'étais depuis deux jours à Boké, lorsque je me rendis au poste pour présenter au commandant du cercle mes lettres de créance. Ce poste, bâti sur une assez haute éminence, commande le Rio-Nunez, Boké et les frontières du Fouta-Djallon. Il se compose d'une maison d'habitation haute de trois étages, du logis des hommes, et est entouré de murs et de fossés. Le pont-levis, qu'on ne levait jamais, se perd sous les herbes et les cactus qui, mieux que les deux pièces de quatre en batterie dans leurs embrasures, en défendent l'approche.

Le commandant O... vint me recevoir sur le seuil; très affable et très rond; nous fûmes bientôt amis, et malgré mes dénégations, il me fallut rester au déjeuner dont l'inévitable poulet et le non moins inévitable riz firent tous les frais. Mais j'eus du moins cette compensation que ce déjeuner si rustique fut arrosé du meilleur des bordeaux et que la table fut servie au pied du monument élevé à la mémoire de René Caillé, au point précis d'où il partit pour se

(1) Roi.

rendre à Tombouctou, qu'on appelait alors *la mystérieuse* et où il arriva en l'année 1828, après des fatigues et des souffrances sans nom, ayant surtout à combattre les agents des gouvernements français et anglais, qui ne craignirent pas de se liguer contre le hardi voyageur.

Après le repas, nous causâmes. De quoi? Il me se-

Fig. 12. — Magasin des caoutchoucs à Boké.

rait difficile aujourd'hui de le dire : de Paris, de la situation, des noirs, de nos espérances. Autour de nous, en bas de la côte, le fleuve serpentait, faisant miroiter, sous la splendeur des lumières orientales, son ruban que nul souffle ne ridait. Le rideau des palétuviers, impénétrable, s'étendait sur les deux rives, plein de mystères et d'ombre. Parfois, un saurien apparaissait, se traînant péniblement jusqu'au

Fig. 13. — Le Fouta-Djallon à vol d'oiseau. — Les rives du Rio-Nuncz. — D'après un croquis de l'auteur.

fleuve, et le bruit de son plongeon troublait l'imposante majesté du silence, qui partout régnait en maître absolu. C'était l'heure lourde, selon l'expression des blancs de la côte ; il était de toute impossibilité de faire un pas par ces 48 degrés à l'ombre, et nous gisions, assommés, dans nos hamacs, tendant vainement la poitrine pour recevoir un peu d'air frais.

Au loin, le pays mamelonné du Fouta-Djallon déroulait sous nos yeux ses immensités vertes. Dans le ciel d'un bleu sombre, un vol d'oiseau blanc passait, et parfois le chant traînard et triste d'un griot montait vers nous, comme une plainte formulée discrètement, à voix couverte.

Nous ne parlions plus, empoignés par ce spectacle des magies et des harmonies de la nature. Le commandant se retourna vers moi :

— Sentez-vous, me dit-il, ce que disent les noirs? A savoir, que leur pays est un pays maudit et loin du regard de Dieu.

Oui, c'était vrai ; toute cette luxuriante végétation, cette orgie de couleurs et de parfums, cet hymne large et grand était triste, tout aussi triste que les déserts de sables, qu'on nomme les déserts de désolation. La solitude profonde, le silence absolu, faisaient du décor que nous avions sous les yeux un pays de rêve, figé dans une éternelle immobilité, où rien ne vivait, où rien ne rappelait la vie!

Nous causâmes ainsi longuement, laissant venir l'heure où nous pourrions bouger sans trop de fatigue. Le commandant me donnait ses dernières instructions sur la visite que je devais faire le lendemain matin au *manga* (roi) de Boké, dont la case royale et le village étaient situés au sud-est du fortin, à deux ou trois kilomètres. Bientôt, tout autour de nous, les oiseaux s'éveillèrent; des cris, des piaillements, des chants perlés éclatèrent en fusées sonores, et tout le monde de la forêt s'éveilla.

Je fis mes préparatifs de départ et rentrai à la factorerie vers cinq heures; immédiatement je donnai les ordres nécessaires pour que mon cheval, bouchonné, peigné avec soin, fût sellé au point du jour, et nous nous mîmes à table.

Nous étions quatre blancs; deux Suisses et un Français composaient le personnel de la factorerie; la table était assez gaie, le soir, quand personne ne tremblait les fièvres. Au milieu du repas, nous discutâmes les cadeaux que je devais offrir au roi noir. On s'arrêta à un barillet de rhum, un autre d'absinthe de traite, deux pièces de guinée bleue et deux pièces de calicot; à cela je joignis quelques perles et bijoux de pacotille et je fis faire du tout un paquet que je devais emmener avec moi. Mais si les blancs proposent quelquefois, les noirs disposent toujours, et le lendemain ces messieurs oublièrent le paquet, alors que je croyais fermement l'avoir avec moi. Je

fis cette constatation avec un certain déplaisir; mais comme j'avais l'intention d'aller plusieurs fois chez le manga et que je savais qu'il me rendrait souvent mes visites, je remis assez allègrement ma gracieuseté à plus tard.

Comme à chaque approche de village, mes noirs étaient très bruyants, très loquaces; le fait d'être

Fig. 14. — Un tam-tam à Boké. — D'après un croquis de l'auteur

engagés par un blanc émoustillait leur orgueil déjà très développé, et ils traitaient de très haut leurs malheureux congénères qui, moins heureux, regardaient défiler le convoi serpentant dans les herbes.

Sur le conseil du commandant, j'avais décidé qu'il fallait déployer un certain apparat et en plus de leurs *boubous* blancs, j'avais coiffé mes noirs d'un pan d'étamine rouge. De loin, dans les frondaisons vertes des lianes et des plantes parasites, ils semblaient d'énormes coquelicots mouvants.

Nous gravissions la côte assez raide, les têtes de

lances miroitant au soleil, lorsque des coups de *tam-tam* (1) retentirent sur le plateau. Nous étions signalés.

Immédiatement, je fis déployer un petit fanion tricolore que portait mon guide et nous continuâmes à gravir la côte. Le tam-tam s'était tu, nous entrâmes dans le village et, sur la question de mon guide, on nous indiqua la demeure royale.

C'était une case battue, haute de trois mètres comme murs, mais couronnée d'un toit conique qui à lui seul avait au moins cinq mètres de sa base à son faîte, ce qui donnait, comme on peut s'en rendre compte, une assez jolie hauteur.

La case était percée d'une seule porte décorée de sculptures naïves, seule ouverture par où le jour entrait, et tout autour, un petit mur bas faisait comme une sorte de chemin de ronde couvert par les bords du toit descendant jusqu'à 50 centimètres de la terre. Il faisait là-dessous une fraîcheur relative, mais les épouses de Sa Majesté émettaient une odeur telle, que n'y pouvant tenir, je fus m'asseoir au pied d'un arbre, ayant près de moi mon interprète et deux ou trois noirs; les autres étaient allés plaisanter à droite et à gauche, faire les jolis cœurs auprès de ces dames.

Le manga était absent. On me priait d'attendre son retour et, comme j'attendais, prenant quelques cro-

(1) Tambour de guerre.

quis, j'eus bientôt tout autour de moi le village, les femmes caquetant, les hommes silencieux et observateurs.

Quoique nous fussions au matin, la chaleur était intolérable et les moustiques dont le pays abonde me torturaient cruellement; aussi, ne voulant pas compromettre la dignité d'un blanc à attendre ainsi un roi noir, j'ordonnai à mon guide de rappeler à mes hommes que nous allions partir, et de se hâter surtout.

Au moment où je montais à cheval, on me prévint que le roi arrivait; je redescendis et vis un vieillard coiffé d'un chapeau rond en feutre noir, une barbe blanche taillée en bouc, et vêtu de boubous bleus, qui venait à moi. C'était Sarah, roi du territoire de Boké et allié de la France. Derrière lui, se pressaient ses griots, ayant aux bras, aux doigts de pieds et des mains, des bagues et des bracelets; vêtus avec somptuosité pour des noirs, ils offraient un contraste frappant avec leur maître, dont la tenue était plus que modeste.

Le manga s'avança vers moi et me tendit la main :

— *Salamalécum,* me dit-il. (Que Dieu soit avec toi.)

— *Malécumsalam*, lui répondis-je. (Qu'avec toi soit Dieu.)

Après m'avoir serré la main, il la porta à son front, puis à son cœur et me fit entrer dans la case royale où nous nous assîmes.

A l'aide de mon interprète, je lui fis savoir qui j'étais, quel était le but de ma mission et pourquoi je le venais voir.

Le roi me comprit parfaitement et si bien même, que mon interprète me traduisit ainsi ses dernières paroles :

— Quand blanc comme toi vient venir voir roi comme moi, blanc fait bougna (1).

Je lui répondis que lorsqu'il me rendrait ma visite, je lui donnerais tel cadeau que je jugerais convenable, mais qu'en revanche, devant visiter aussi les chefs voisins, ses tributaires, je réclamerais de lui un sauf-conduit ou tout au moins un *aloal* (2) de recommandation pour eux.

Le roi acquiesça et tourna longtemps avec une certaine habileté pour savoir ce que je lui donnerais, mais je ne le lui dis pas, et comme je me levais, je lui fis part de mon désir d'acheter un balafon (3).

Le roi questionna un de ses griots qui voulait me vendre sa musique 44 gourdes (la gourde est une pièce de 5 fr., ce qui faisait 220 fr.), en or, récla-

(1) Cadeau. — Faire un cadeau.

(2) *Aloal*, tablette de bois, dont la grandeur varie et sur laquelle les noirs écrivent en arabe leurs messages.

(3) Piano de bois dont les notes, fixées sur un léger bâti de bois, reposent sur des calebasses vides qui constituent la table de sonorité; au balafon sont jointes deux baguettes enduites de caoutchouc et avec lesquelles on joue de cet instrument.

mait-il. Je lui fis comprendre qu'il se moquait de moi et que pour ce prix j'en aurais dix en France et construits par un nommé Pleyel.

— Lui, griot? me demanda-t-il.

— Oui, lui dis-je, et bon griot; pas cher, lui pas voleur de blanc, tandis que griot noir, mauvais.

Le roi n'insista pas et je pris congé de lui, lui assurant que j'attendais sa visite.

J'employai l'après-midi qui me restait à recopier

Fig. 15. — Un balafon. — D'après un croquis de l'auteur.

mes notes et à mettre mon journal de route à jour; puis, la soirée venue, alors qu'un peu de brise rafraîchit la température, je parcourus les environs et parvins à déplanter et à replanter sans trop d'encombres un superbe pied d'indigotier que j'ai ramené en France, mais qui n'a pu y vivre.

C'est particulièrement dans le Rio-Nunez que croît l'*Indigofera Anil* proprement dit, originaire de l'Inde, le plus riche en matières colorantes, qu'on peut évaluer à 60 0/0. Les noirs ne s'en servent que

fort peu. A l'époque de la récolte, ils prennent graines et feuilles qu'ils broient et qu'ils compriment pour en faire des sortes de tourteaux avec lesquels ils teignent, à l'aide de bains, les étoffes qu'ils fabriquent.

Au cours de mes excursions dans le Rio-Nunez, j'ai pu me convaincre que l'indigotier croît plus particulièrement dans un terrain vierge, légèrement humide et sillonné par des cours d'eau. Les noirs

Fig. 16. — L'indigo. — D'après une aquarelle de l'auteur.

choisissent le commencement de la saison pluvieuse pour confier cette graine au sol.

Ils font un trou de 10 à 15 centimètres dans le terrain, y jettent quelques graines, et trois ou quatre mois après apparaissent les fleurs. C'est alors qu'a lieu la première récolte, laquelle se renouvelle de deux en deux mois jusqu'à l'épuisement de l'arbuste. Je ne crois pas qu'une exploitation d'indigotiers en

France ait quelque chance de succès. Il est, dans les rivières du Sud du moins, absolument abandonné.

Tout le commerce se concentre sur le caoutchouc, la gomme, les arachides et les palmistes.

Dans le nord du Sénégal, il serait plus facile d'en faire la culture; les noirs en prennent beaucoup plus soin et en connaissent mieux la valeur, car les Sénégalais, Ouollofs, Peulhs et Bambaras, s'en servent couramment et approvisionnent même quelques comptoirs qui ont essayé l'exploitation de l'indigotier traité sur place.

Voici l'analyse des terres de Boké; on verra combien une tentative d'acclimatation, même en Algérie, offrirait peu de chances de réussite :

	Pour 1.000
Acide phosphorique	2.59
Potasse	0.76
Azote	2.60
Carbonate de chaux	1.24

Au cours de cette investigation aux alentours de Boké, je pénétrai dans un bois sacré, désaffecté parce qu'un blanc y avait pénétré un jour.

Les noirs féticheurs choisissent un bois profond, presque impénétrable, et avec le temps y percent des sentes et des sentiers connus d'eux seuls. Là, à de certaines époques, les marabouts pratiquent devant de hideuses idoles en bois des cérémonies fort mysté-

rieuses dans lesquelles, dit-on, les sacrifices humains ne seraient pas étrangers.

Ce bois, partagé dans sa longueur par une sente, large de 50 à 60 centimètres, s'étendait à droite et à gauche en deux murailles infranchissables, pleines d'ombre et d'humidité. C'est là que j'ai rencontré un énorme champignon que tout d'abord je prenais pour une pierre; mais en l'examinant, je m'assurai de la vérité. Ce cryptogame avait plus d'un mètre de circonférence, d'un blanc laiteux et haut de 30 à 35 centimètres; on aurait certes pu servir à déjeuner pour une personne, sur son pavillon.

Quelques pas plus loin, je fus croisé par une petite biche-cochon qui passa devant moi comme un éclair; je lui envoyai un coup de fusil, mais l'animal se perdit dans la brousse et je ne le revis plus.

Je regagnai hâtivement la factorerie, car la nuit se fait sans crépuscule, et comme nous étions à la saison pluvieuse il y avait des chances pour que cette nuit fût si noire que je n'aurais certes pas retrouvé ma route.

II

UNE VISITE DU MANGA

Au matin, après une nuit très orageuse, nous finissions de déjeuner, lorsque dans le lointain la musique des balafons se fit entendre, précipitée, crépitante.

Nous allâmes aux fenêtres : c'était le roi de Boké qui venait me rendre ma visite. Cette fois, le roi était à cheval, vêtu d'un caftan de velours rouge brodé d'or, un peu passé de couleur, mais bast! Sur sa tête une calotte grecque rouge et or également, ses pieds chaussés de bottes historiées, et son sabre au côté, retenu à l'épaule par un cordon guerrier, lui donnait une certaine allure. Devant lui, et deux par deux, marchaient les balafoniers, puis le roi à cheval, entouré de ses griots et de ses ministres, puis un groupe de guerriers armés de lances, derrière, et pour finir, toute la canaille et la marmaille du pays menant un bruit d'enfer.

Le roi descendit de cheval dans la cour et s'en vint jusqu'à la boutique, où j'avais fait déboucher plusieurs bouteilles de limonade. Après le cérémonial déjà décrit, le roi s'assit sur une chaise et ses conseillers ou ministres s'accroupirent autour de lui.

Le salam commença.

Le roi, à l'aide d'un interprète, me fit savoir qu'il était heureux et honoré d'avoir reçu un blanc et qu'il en garderait un éternel souvenir.

Je connaissais les noirs et j'étais fait heureusement à ces exagérations de langage. Aussi répondis-je dans le même sens, affirmant au roi que ce jour serait certes le plus beau de ma vie.

Il me fit demander si j'étais marié ; je répondis négativement. Alors un colloque mystérieux eut lieu

entre lui et ses ministres, colloque qui m'intrigua fort et dont je n'eus l'explication que le soir même. Le roi s'ingéniait à m'offrir une femme; mais un petit vieux, sec comme de l'amadou et qui devait jouir auprès de Sarah d'une grande importance, lui fit observer que ce ne devait pas être ce motif qui m'amenait à Boké, et le roi, se rendant à cette raison, ne m'offrit rien.

Je lui demandai s'il était content d'être sous le protectorat français et s'il aimait le commandant.

Ses réponses furent affirmatives, mais sans trop d'enthousiasme; je n'insistai pas. Attirant son attention, je lui fis comprendre le but de ma mission et lui demandai son aide; il me promit tout et tint ses promesses, je dois en convenir, en homme d'honneur et qui n'a qu'une parole.

Sur ce, et comme la journée s'avançait, je fis étaler sous ses yeux les présents que je lui destinais; il en fut enchanté : les liqueurs surtout attiraient ses regards. Alors je crus le moment venu pour lui réclamer les *aloals* promis. Sans répondre à ma demande, le roi noir, avisant un tapis de table sorti évidemment du Bon-Marché ou du Louvre et qui pouvait valoir 10 francs, me fit comprendre tout son désir de le posséder. Je me rendis de bonne grâce et joignis le tapis aux cadeaux. Alors Sa Majesté, reconnaissante, sortit de son doigt une bague et me l'offrit comme devant m'ouvrir les routes et me faire respecter. Cette

bague, très simple et en or vierge, façonnée par les artisans du pays, me donna, en effet, la confiance de tous les chefs tributaires chez lesquels je suis passé.

Le roi, bien désaltéré et fort content de son butin, remonta à cheval, fit dans la cour quelques parades en notre honneur et regagna le chemin de sa case.

Debout sur le seuil, je le regardai se perdre dans les chemins avec son cortège, et j'eus la sensation d'avoir rencontré l'un de ces rois Mages qui vinrent d'Orient jusqu'à Bethléem saluer l'Enfant-Dieu.

Fig. 17. — Bâton de commandement du manga de Boké.
D'après un croquis de l'auteur.

CHAPITRE VIII

A BEL AIR

Ma mission était terminée, en ce qui concernait du moins le cercle de Boké. Il fut décidé que nous descendrions, N..., le blanc qui dirigeait actuellement la factorerie et moi, à Bel-Air, où il me serait plus facile d'attendre la venue d'un côtre ou d'une goélette devant me ramener à Konakry.

Donc au matin, à 6 heures, nous nous embarquâmes à bord de la baleinière de la Compagnie, actionnée par dix robustes noirs, et nous prîmes le milieu du fleuve pour profiter du courant, aide toujours précieuse et dont il faut savoir profiter surtout sur les fleuves africains.

Abrités sous la tente de toile posée à l'arrière, et tenant en main les tire-veille de la barre, nous n'étions guère en train de causer. Un brouillard épais noyait les rives et nous pénétrait de froid ; pour moi, roulé dans ma couverture, j'essayais de retrouver un

peu de sommeil et de chaleur, laissant à mon compagnon le soin de barrer la baleinière.

Nos noirs, pour s'échauffer et surtout pour rythmer le coup d'aviron, chantaient; l'un d'eux commençait sur une note criarde un couplet qui vers le milieu tombait à des notes sourdes et traînardes, puis repartait de nouveau sur un ton très élevé pour finir ensuite dans une sorte de murmure sourd et nasal.

L'équipage tout entier reprenait au refrain dont voici exactement la mesure et le caractère.

Ce refrain se terminait par un murmure qu'interrompait tout à coup la note criarde du soliste entamant le second couplet.

Quant aux paroles, elles signifiaient textuellement ceci :

Grand blanc vient de Boké
Pour installer comptoir;
Vendra à bon noir,

Donnera à bon noir
Poudre et fusils,
Achètera femme,
Gagnera petits (1).

Le chœur reprenait alors chantant :

Baille culéh!
Baille, baille culéh!
Baille culéh!
Baille, baille culéh!

Ce qui équivaut à notre tra la la des chansons populaires. A chaque syllabe le noir souquait sur l'aviron et à la syllabe suivante reprenait du champ pour tirer de nouveau.

Parfois, une rame se levait brusquement, le noir se penchait par-dessus bord et puisait dans sa main l'eau du fleuve qu'il buvait, puis reprenait son pénible labeur. Notre voyage dura sept heures, et pendant sept heures les dix hommes ramèrent sans prendre une minute de repos.

Vers dix heures, les chants s'arrêtèrent tout à coup et, comme mon oreille s'était habituée pendant ma somnolence à ce bruit, le silence m'éveilla.

N... me dit : « Nous arrivons en face le *marigo* de Jassonaubdy; il faut veiller. »

Le marigo de Jassonaubdy est une sorte de bras du fleuve qui s'enfonce dans les terres et qui se termine en lac à 5 ou 6 milles au delà. Sans issue et plein de

(1) Aura des enfants.

danger en raison des crues subites ou des sécheresses, ce bras du fleuve devient un danger la plupart du temps ou tout au moins une fatigue à qui s'y engage, puisqu'il faut revenir trouver le point de départ. C'est donc avec la plus grande attention que l'on doit manœuvrer à cet endroit et c'est pourquoi les noirs avaient interrompu leurs chants, nous prévenant ainsi qu'il fallait redoubler de vigilance et veiller à la barre.

Le fleuve en cet endroit se sépare en Y, et la langue de terre est si basse, si semblable au bout de quelque temps à la rive qu'on côtoyait, qu'il n'est point rare de voir des chaloupes s'égarer ainsi et revenir douze ou quatorze heures après, avec leur équipage exténué de fatigue et de faim.

Nous passâmes le marigot sans incident, et comme nous naviguions maintenant à quelques brasses de la rive, à l'ombre des palétuviers, nous prîmes nos fusils et nous envoyâmes un noir s'accroupir à l'avant pour nous signaler les caïmans dormant à fleur d'eau ou dans la vase.

Notre veilleur, qui était un Ouoloff, possédait une vue perçante et en avait distingué un; bientôt il se retourna vers nous et ne dit qu'un mot :

— *Nopil* (silence)!

Nous allâmes sans bruit ranger huit avirons sur les bancs où les noirs s'assirent également, ne conservant que deux rames en activité pour diriger le

bateau. Nous passâmes à l'avant avec nos armes et nous envoyâmes le Ouoloff à la barre.

Notre embarcation filait silencieusement et gagnait le milieu du fleuve; le Ouoloff, qui s'appelait Yama Sélé, décrivit avec son bras un geste demi-circulaire, nous faisant ainsi comprendre que son but était d'arriver sur le saurien face à face et non pas en longueur.

Nos fusils étaient armés; nous étions prêts et depuis un moment nous cherchions des yeux sur la rive le saurien endormi, lorsque je l'aperçus entre les racines d'un gros palétuvier. Je le signalai par un geste à mon camarade qui mit en joue et fit feu à 25 ou 30 pas. L'animal, brusquement éveillé, poussa un beuglement et, se dégageant, courut au fleuve pour se soustraire à nos poursuites; mais, à mon tour, je fis feu; il tourna sur lui-même et se remit sur ses pattes. A ce moment et comme nous n'étions plus qu'à une dizaine de pas, immobiles, notre barque touchant, N..., qui avait rechargé son arme, fit feu et l'acheva.

Deux noirs amarrèrent un filin au monstre et le tirèrent à l'eau; il mesurait $1^{m},52$ et pouvait avoir 60 à 70 centimètres de tour.

Ma première balle lui avait effleuré une patte de devant, ma seconde balle, qui l'avait atteint à l'arcade sourcilière, vidant l'œil, avait glissé sur l'os frontal et s'était enfoncée dans l'épaule; la troisième balle,

tirée par N..., l'avait pris dans la tête juste au milieu du front. Nous le primes à la remorque et nous reprîmes route pour Bel-Air, où nous touchâmes à 1 h. 20 après-midi.

A peine eûmes-nous pénétré dans la factorerie que V..., que nous avions laissé, nous fit part des nouvelles. Elles étaient mauvaises. Dinah-Salifou avait fait assassiner son cousin Tocba, roi ou chef des Yolas et des Foulahs-Cumbas, dont le territoire relève, comme le poste de Boké, de la région du Lautoumataye. A la suite de ce meurtre, que je conterai au chapitre suivant, les Yolas et les Foulahs s'étaient soulevés et avaient infligé à Dinah une sanglante défaite. Celui-ci et les siens avaient battu précipitamment en retraite jusqu'à Kaniope, où se trouvait la royale résidence, laissant derrière eux une foule de morts et de blessés.

Les transactions commerciales étaient nulles; tous les environs étaient déserts, et nous étions seuls, trois blancs, sans attente de secours, livrés à la merci des noirs surexcités par ces luttes qui duraient depuis des mois.

Après que nous nous fûmes installés, après avoir visité tous les magasins et vérifié leur fermeture, la vie monotone recommença; c'est à peine si deux ou trois femmes venaient dans la journée chercher du sel ou des denrées. Il fallait à tout prix se créer des occupations pour éviter l'ennui, plus dangereux là-

bas qu'une épidémie. Je fis, par les noirs, nettoyer tous les fusils en magasin; je trouvai dans un coin une vieille pièce de canon, ayant probablement servi à un négrier, et je la fis nettoyer, vérifier et mettre en place, sur un affût très rudimentaire, en batterie contre la porte qui s'ouvrait sur les terres. Je fis renouveler tous les pavillons dont les couleurs s'étaient déteintes et, lorsque cela fut terminé, nous attendîmes patiemment la venue d'un aviso demandé au chef-lieu des Rivières par les négociants établis dans le Rio-Nunez, ou bien la fin des hostilités.

Pour moi, je devais prendre passage à bord du *Kakandey*, et retourner à Konakry sitôt ce bateau revenu; mais, en présence de la situation qui se corsait, je résolus de rester avec ces messieurs et d'attendre à Bel-Air la fin des événements.

Nos longues journées se passaient en chasse; nous tuâmes quelques caïmans dont je fis préparer les peaux, puis en courses dans l'intérieur, où j'eus tout le temps d'étudier sur place l'indigotier et le caféier.

La chaleur est accablante à Bel-Air, surtout pendant l'hivernage où elle atteint quelquefois 50 degrés à l'ombre.

Les berges du fleuve sont, à cet endroit surtout, très rapprochées et formées d'une vase toujours en mouvement et partant très malsaine. La mer, au flux, y marne de 7 à 8 mètres, l'eau est douce pendant la sécheresse, mais il serait excessivement dan-

gereux d'en boire sans prendre au moins les plus grandes précautions.

Victoria, n'est pas plus sain, quoique se trouvant plus près de la mer et conséquemment plus aéré. Les moustiques en rendent le séjour presque impossible.

CHAPITRE IX

L'ENTERREMENT

Nous dînions du bout des dents, malades, inquiets surtout de la situation qui se tendait de plus en plus autour de nous.

Dinah-Salifou (1) venait encore de se faire battre par les Foulahs-Cumbas, et nos existences étaient sérieusement menacées par un soulèvement des Foulahs et de leurs alliés, qui, jaloux des faveurs accordées par le Gouvernement au roi des Nalous, confondaient dans leur haine l'*almamy* (2) et les traitants blancs établis sur les rives du Rio-Nunez.

La veille, une pirogue avait amené de Boké, situé à 8 ou 10 milles en amont de la factorerie de Bel-Air, où j'étais alors, un blanc malade, mourant presque, qu'on descendait ainsi pour le mettre plus près

(1) Dinah-Salifou, roi des Nalous, visita et habita Paris pendant l'Exposition de 1889. A cette époque, étant délégué adjoint de la section du Sénégal à cette Exposition, je fus en rapport quotidien avec le roi noir.

(2) Roi.

du secours s'il en arrivait. Je vois toujours ce spectacle : hâve, décharné, le teint jaune et l'œil profond, brillant de fièvre, il débarqua roulé dans des couvertures et porté par ses noirs. D'un signe de tête lent, il nous salua, et le cortège douloureux se perdit dans dans la brousse, se dirigeant sur la factorerie Blanchard, distante de la nôtre de 2 ou 3 kilomètres environ.

Mon compagnon, directeur à Bel-Air, me raconta l'histoire de ce malheureux, histoire banale comme toutes les douleurs, banale aussi comme toutes les luttes pour la vie.

Il était arrivé dans le Rio-Nunez trois ans avant, comme directeur commis d'une petite boutique traitant l'arachide et le caoutchouc; ses affaires prospéraient si bien qu'en peu de temps il doubla ses appointements, et sa santé, chose si précieuse dans ces climats meurtriers, se maintenait bonne et robuste. Il y avait plus d'un an qu'il était dans le pays, lorsqu'un soir, assistant à un tam-tam (1) à Boké, il remarqua dans la foule grouillant au clair de lune, une femme.

Sans être plus belle de visage que ses compagnes, elle attirait les regards par la majesté de son allure; chacun de ses pas décelait l'orgueil et la suffi-

(1) Fête dansante qui se prolonge très avant dans la nuit et qui dure quelquefois tous les soirs, pendant deux ou trois mois, si les récoltes ont été bonnes.

sance, sa tête qu'elle portait haute et droite était pleine de fierté et, entre ses lèvres teintes en bleu, la raie blanche de ses dents brillait, lascive, attirante. Elle était vêtue de boubous (1) blancs brodés; à ses chevilles, à ses oreilles, aux poignets, de lourds

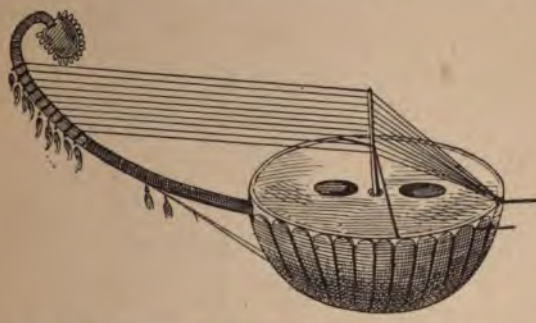


Fig. 18. — Un cora. — D'après un croquis de l'auteur.

anneaux d'or vierge tintinnabulaient à chacun de ses pas.

Tout de suite, elle fixa le blanc. C'était une griote redoutée (2); parfois elle chantait, s'accompagnant sur un cora (3), et tout autour d'elle s'élevait un concert d'éloges.

Pour s'amuser, il prit cette femme avec lui, comp-

(1) Vêtement ample, confectionné de deux pièces d'étoffe, où une ouverture est pratiquée pour le passage de la tête : les femmes noires en portent aussi quatre ou cinq les unes sur les autres.

(2) Le griot et la griote sont aux noirs ce qu'étaient les fous et les bouffons au moyen âge; ils ont le droit de tout dire; ils sont craints et méprisés pour l'intempérance de leur langage.

(3) Guitare de 15 à 20 cordes.

tant la renvoyer huit jours après ; mais elle ne partit plus. Elle était devenue si nécessaire à sa vie que l'idée seule d'une absence le tourmentait et qu'il ne prit pas son congé annuel, pourtant si nécessaire pour supporter le climat.

Dispendieuse entre toutes, la femme, qui s'appelait, autant que je m'en souviens, Fatouh, dépensait follement l'argent que gagnait son amant, si bien que celui-ci en fut réduit bientôt à n'avoir plus même le nécessaire. Un premier accès de fièvre bilieuse hématurite se déclara. Soigné tant bien que mal, il parvint à se remettre sur pied, mais pour retomber bientôt avec, de plus, un abcès au foie qui nécessitait une opération. C'est alors que le commandant de Boké le fit descendre à Bel-Air, espérant qu'un changement d'air amènerait une amélioration dans son état, et qu'il pourrait gagner ainsi le moment où il serait possible de le transporter à Konakry où se trouvait le médecin de la colonie.

Pendant que l'agonisant descendait le fleuve à bord de sa pirogue, Fatouh vendait tout ce que renfermait la maison et s'en allait vivre avec un griot qui, depuis longtemps, était son amant de cœur.

Telle était l'histoire du moribond que nous venions de voir passer.

Le lendemain, au matin, nous montâmes à cheval et nous gagnâmes, en un temps de galop, la factorerie Blanchard.

Le malade était couché, tout en sueur, battant une fièvre terrible; son regard chargé de prière allait de l'un à l'autre de nous; il écoutait mon compagnon qui essayait de le distraire, mais en vain; avec des efforts, il parvint à parler et ses premiers mots s'adressèrent à moi :

— Vous allez m'opérer?

Hélas! jamais je n'ai tant regretté de n'être point médecin; il me fallut le lui dire, et ce fut pour moi une souffrance que cet aveu. Sa tête désespérée retomba sur la natte et deux grosses larmes sillonnèrent ses joues amaigries.

Nous le quittâmes, le laissant aux soins du commandant O*** qui venait de descendre de Boké.

En revenant au pas de nos chevaux, nous pûmes constater que les noirs devenaient de plus en plus menaçants; ils ne se rangeaient plus sur notre passage et ne nous saluaient pas, passant insolents et murmurant entre leurs lèvres ces mots : *Fouté timba!* (méchant blanc!).

Au soir, le commandant du poste vint chercher de la quinine chez nous. Le malade était plus bas, son pouls marquait 40° 2/10; la mort était prochaine. Le matin, après notre départ, dans un moment de lucidité, il avait écrit à sa mère une lettre déchirante, où il l'appelait à son secours.

La nuit vint. Je visitai, comme tous les soirs, les cours et les bâtiments; on ferma les portes, on plaça

les gardes de nuit, et ayant armé nos fusils et préparé tout ce qui était nécessaire en cas d'attaque, nous nous couchâmes tout habillés, ainsi que nous le faisions depuis cinq nuits.

Sur le coup de minuit, mon compagnon m'éveilla et je descendis faire une ronde à mon tour. Tout autour de moi était silence; parfois, un *wachtmann* (1) me hélait à voix basse tout en armant son chasse-pot. Plus loin, un oiseau de nuit piaillait sa monotone chanson, et je souhaitais ardemment de voir l'attaque se produire, d'entrer dans la lutte coûte que coûte, de voir cesser enfin cet état d'attente et d'incertitude qui nous énervait chaque jour de plus en plus. Comme j'arrivais près d'une porte donnant sur la forêt, on heurta brutalement, j'ouvris, c'était un noir :

— Commandant prévient toi, me dit-il, que blanc est mort!

Je le fis entrer et je regagnai la maison d'habitation plein d'une tristesse que je n'ai pas ressentie depuis, même à des heures plus critiques. Mon compagnon dormait; le sommeil est une chose si précieuse que je ne l'éveillai pas, et étendu sur ma natte, j'attendis le jour sans penser, assommé par un sentiment de désespérance inanalysable.

Au matin, nous envoyâmes un noir porter un

(1) Veilleur de nuit.

drap blanc pour l'ensevelissement, et comme l'enterrement était fixé pour deux heures, nous déjeunâmes, mornes, et sans échanger plus d'une ou deux paroles.

A l'ouest, venant de la mer, un point noir grossissait dans le ciel; aussi jugeâmes-nous prudent de chausser nos bottes, de mettre nos caoutchoucs au porte-manteau de nos selles, et nous parachevâmes nos préparatifs de départ en glissant nos revolvers dans les fontes.

Il était midi, lorsque la porte s'ouvrit pour nous livrer passage; le noir qui me servait de boy consulta le ciel et ne dit qu'un mot : « Tornade ».

En effet, la tempête marchait vite, et nous savions que, même en pressant nos chevaux, elle nous atteindrait avant notre arrivée, à moins que le vent ne sautât, aussi nous ne nous pressâmes pas.

Déjà les éclairs sillonnaient le ciel, des roulements sourds couraient dans les nuages, lorsque nous arrivâmes. Nous avions évité la pluie, c'était le principal.

Le commandant vint nous recevoir; à peine descendu de cheval il nous dit :

— Nous allons presser l'enfouissement; l'orage décompose déjà le cadavre. Laumann, ajouta-t-il, allez sous le hangar surveiller la construction de la bière, et surtout faites vite.

Je me rendis à ce hangar où je vis quatre noirs occupés à débarrasser une caisse à fusils : je compris,

c'était là le cercueil du blanc, étroit et tout bariolé d'étiquettes. J'envoyai immédiatement un noir chercher une pièce de guinée bleue et je fis tendre cette caisse intérieurement et extérieurement. Sur le couvercle, tendu de même, je fis découper une grande croix blanche que nous clouâmes à la hâte. C'était fini.

Dans la chambre mortuaire, le cadavre était étendu à terre sur une natte et recouvert du drap que nous avions envoyé ; à la tête et aux pieds, deux longues bougies brûlaient.

Un à un, les traitants de la zone arrivaient à cheval, en hamac ou à pied, la pluie maintenant tombait si serrée, si dense, qu'il était impossible d'y voir à deux pas. Je m'approchai du commandant :

— Et la fosse? lui dis-je.

— Elle est prête.

Tous, nous nous rangeâmes autour de la bière; deux noirs prirent le cadavre aux pieds et à la tête et le casèrent dans le cercueil ; en ce faisant, le drap se dérangea et nous découvrit la tête du mort. La bouche tordue montrait dans un rictus hideux un bout de langue violacée qui pendait entre les dents serrées, et l'œil, grand ouvert, vitreux, semblait garder dans sa prunelle une épouvante folle du mystère de la mort entrevue.

Un des blancs, debout, se découvrit, un livre de

prières à la main, et sa voix lente, un peu tremblante, laissait tomber dans le silence les mots de la prière dernière. Quand ce fut fini, les noirs clouèrent le cercueil, et l'on partit.

A la tête du cortège, sous la pluie, un indigène portait une croix noire en bois, haute à peine de 50 centimètres, sur laquelle il y avait le nom du défunt et la date de sa mort.

Combien triste et long fut ce chemin derrière le cercueil! Enfin, nous arrivâmes. Sous un cotonnier, un trou béant, plein d'eau jaunâtre, s'offrait; on n'essaya même pas de vider cette fosse; le cercueil y descendit et le commandant s'approchant, prit la parole.

Que dit-il? Je n'en sais plus rien : notre esprit était si engourdi, si fatigué de toutes ces émotions, que les mots ne s'y gravaient pas. Je ne me souviens que de ses derniers mots :

« Puisse le Dieu miséricordieux que nous vénérons donner à la pauvre mère le courage et la force de supporter l'horrible réalité. Puisse-t-elle être assez forte pour apprendre sans mourir que son enfant, la chair de sa chair, est mort, loin de son pays, de sa famille, et qu'il n'a pas eu, pour s'endormir éternellement, la dernière caresse de la pauvre femme. »

Nous nous regardâmes entre nous; bien des hommes pleuraient, le commandant fit un signe, les

noirs comblèrent la fosse, et nous partîmes sous la pluie qui ne discontinuait pas, accompagnés de loin par la cloche de la factorerie qui sonnait le glas et qui le sonna jusqu'à minuit.

CHAPITRE X

LA MORT DE TOCBA

Lorsque nous arrivâmes à la factorerie, exténués et trempés par la tornade, découragés par le douloureux spectacle que nous venions d'avoir, les nouvelles qui nous y attendaient étaient plus mauvaises encore.

Dinah, obligé de fuir, s'était réfugié à Kaniope, et les Yolas et les Foulahs, fiers de leur victoire, descendaient le Rio-Nunez, semant le carnage sur leurs pas et ne parlant rien moins que de comprendre les blancs dans leurs massacres, parce que, disaient-ils, les blancs avaient toujours protégé et ménagé Dinah.

Le commandant de Boké, remonté en hâte à son poste, nous fit tenir un mot par lequel il nous engageait vivement à prendre nos mesures, ajoutant qu'il ne pouvait nous prêter aucun secours, qu'il avait demandé à Konakry l'envoi d'un aviso, et que ce que nous avions de mieux à faire, c'était de gagner du temps.

Cette lettre nous arriva le soir; immédiatement nous tîmes un conseil et nous y débattîmes les mesures à prendre.

Pour moi, je proposai de temporiser jusqu'à la dernière minute, de donner aux Yolas tout ce qu'ils demanderaient et de défendre le plus que nous le pourrions nos intérêts, sans faiblesse, comme aussi sans imprudence.

Il fut convenu qu'on se retrancherait au premier étage de la maison d'habitation et qu'on y exécuterait au plus vite les travaux de défense.

Cette maison d'habitation formait la tête de ligne des bâtiments et était plus proche du fleuve que de la porte ouvrant sur les terres. Au premier étage, un balcon circulaire en bois, abrité sous un toit, régnait tout autour du logis; on y accédait par un escalier extérieur droit, et par un autre de même aspect sur le derrière de la maison.

A la première alerte sérieuse, deux noirs armés de haches devaient couper ces escaliers, interrompant ainsi toutes communications avec le sol, et se retrancher avec nous. Le rez-de-chaussée était occupé par la boutique, dont les portes bardées de fer et soigneusement cadenassées offraient une certaine sécurité.

Pour moi, je couchai dans une petite pièce attenant à l'un des magasins et ne voulus rien changer à cet ordre de choses.

Bien armés, prêts à toutes les éventualités, nous dînâmes, fîmes une inspection dernière et rentrâmes pour veiller au moins jusqu'à minuit.

N... avait la fièvre et s'en fut, sur notre invitation, se mettre au lit. Nous restâmes seuls, V... et moi, appuyés au balcon, suivant de l'œil les feux tremblants des Yolas campés sur la rive prochaine.

V..., après avoir allumé une cigarette, entreprit le récit de la mort de Tocba.

Dinah Salifou, à son retour de France, voulut mettre à l'ordre du jour des réformes qui froissèrent son peuple et qu'il dut abandonner peu à peu; mais, grisé sans doute par les spectacles qu'il avait eus sous les yeux, il résolut d'étendre sa puissance, et, pour ce faire, d'entreprendre une campagne contre ses voisins.

Au premier rang de ceux-ci se trouvait Tocba, cousin de Dinah et guerrier fameux, très aimé de son peuple, tout jeune et très intelligent; on aurait pu se créer en lui un allié sûr et brave, mais en cela, comme en beaucoup d'autres cas, les efforts de l'administration coloniale se sont portés d'un autre côté, à tort, croyons-nous, et ce n'est que trop tard que l'on s'est décidé à agir, alors qu'il n'était plus temps et que le mal était fait.

Dinah, jaloux de la puissance de Tocba, puissance qui augmentait de jour en jour, mais sans léser les intérêts de l'almany soussou, Dinah résolut d'anéan-

tir cette puissance et de tuer Tocba. Pourtant, retenu par la crainte de déplaire au gouvernement français, il s'allia avec un chef du Fouta-Djallon qui, sur la demande de Dinah, descendit avec ses guerriers jusqu'à Kaniope. Quelques jours après, les deux alliés s'en allèrent camper à quelques kilomètres, l'un au sud, l'autre à l'ouest du village où résidait Tocba, et là, le chef allié de Dinah fit dire à Tocba par l'un de ses griots qu'il désirait faire palabre (1) avec lui. Tocba, sur les conseils des siens, ne se rendit pas à cette invitation.

Alors Dinah, qui attendait impatiemment la nouvelle de la mort, s'en vint vers son allié et doubla sa prime offerte, c'est-à-dire l'abandon de tous les captifs, 500 francs en argent et deux caisses d'orangos (2). Malgré cela, le chef du Fouta-Djallon ne voulut pas commettre le meurtre; il avait peur des conséquences qui pouvaient en résulter et du rôle que jouerait par la suite le gouvernement français. Dinah lui dit alors ces textuelles paroles :

— Étienne (le sous-secrétaire d'État) est ami avec moi; il ne dira rien, il est ami avec moi.

Devant cette assurance, le meurtre fut décidé. Dinah s'en retourna à son camp, laissant carte blanche à son allié.

(1) Discours, conversation.

(2) Pierres d'agates taillées, très en faveur à la côte d'Afrique.

Tocba fut de nouveau mandé pour palabrer avec le chef qui, je crois, s'appelait Yamar. Lorsque le messager arriva, Tocba, entouré des siens, se tenait à l'ombre de sa case. Le griot envoyé par Yamar lui dit :

— Yamar veut parler à toi, il veut que tu viennes dans sa case.

— N'y va pas! disaient les chefs qui entouraient Tocba.

Alors le griot dit :

— Tocba a peur.

A ces mots, Tocba désigna cinq hommes comme devant l'escorter, fit seller son cheval et renvoya le griot à Yamar, avec mission d'informer celui-ci qu'il venait.

Tout le village s'empressa autour de son chef, le suppliant de ne pas aller à ce rendez-vous, qui cachait un guet-apens; mais, hautain et fier, Tocba monta à cheval, jeta son sabre et partit sans armes, suivi de ses cinq hommes, en disant :

— La mort ne me fait pas peur.

Derrière lui, les guerriers s'assemblèrent en armes, et s'accroupirent au milieu de la place, attendant les nouvelles.

En arrivant au camp de Yamar, Tocba le trouva désert; seul, le griot messager se tenait debout à l'entrée et, s'emparant de la bride du cheval de Tocba, il lui dit :

— Imama (1).

— Imama, répondit Tocba.

— Yamar est dans sa case, dit le griot.

— Allons! fit Tocba qui descendit de cheval; et il se dirigea vers la case du chef, suivi de ses cinq compagnons. Le griot l'arrêta :

— Toi seul! fit-il.

Tocba se retourna vers ses amis, leur serra la main et donna à chacun d'eux un souvenir; puis, calme et résolu, il se dirigea vers la case.

La porte de cette case était petite et basse. Au moment où Tocba se baissait pour la passer, un coup de sabre lui abattit la tête.

Immédiatement une nuée d'hommes sortit des cases environnantes et massacra avec des raffinements de cruauté inouïe les cinq compagnons du malheureux chef.

Le meurtre était consommé; il fallait maintenant en avertir Dinah. Yamar fit ouvrir la bouche de la tête coupée jusqu'aux oreilles, fit couper les pieds qu'il mit dans cette plaie hideuse et envoya le tout à Dinah après avoir enfoui le corps, à l'exception des mains qui émergeaient de la tombe.

A la réception de ce sanglant envoi, Dinah affecta la joie la plus extrême; il fit allumer des feux de joie, et les clameurs d'allégresse de ses

(1) Salut.

guerriers allèrent jusqu'au village de Tocba porter la funèbre nouvelle.

Cette tête coupée, avec les pieds dans la bouche, ce qui signifiait que le chef mort ne pouvait ni penser, ni parler, ni marcher désormais, Dinah la fit attacher au poitrail de son cheval, qu'il lança autour du village de son ennemi, suivi de ses griots qui glapissaient, en un chant guerrier, le courage et la gloire de leur chef.

Du village, des cris de douleur et de colère répondirent, et, comme la nuit venait, chacun se mit à l'œuvre pour l'attaque et la défense.

Les Foulahs guerriers s'endormirent, et silencieuses, les femmes suivirent de l'œil dans la plaine, où régnait le mystère et le silence de la nuit, les feux de l'ennemi qui brillaient au loin.

Tocba avait fait entourer son village d'une triple tapade en terre sèche (1), les unes derrière les autres, à deux mètres de distance, et fermées de solides portes de bois bardées de fer. Une quatrième tapade en paille haute de trois mètres cachait aux gens du dehors ces formidables travaux de défense et ne laissait rien pressentir de fâcheux derrière son ombre.

Au petit jour, les troupes de Dinah et de Yamar commencèrent l'attaque, à laquelle le village ré-

(1) Muraille haute de deux mètres environ et percée de meurtrières.

pondit brillamment, derrière la première muraille. Comme les alliés étaient découverts et que les pertes devenaient sérieuses, Dinah et Yamar ordonnèrent l'assaut! Il eut lieu plein d'entrain, mais la première muraille enlevée, les assaillants se trouvèrent dans l'étroit couloir de la muraille à franchir et de celles qu'ils venaient d'emporter.

Là, exposés à un feu meurtrier, poussés derrière par ceux qui venaient, ils furent décimés; les cadavres s'ajoutaient aux cadavres et la fuite commença. Dinah, assis sur un tertre de terre, couvrait la retraite des siens en tirant continuellement sur ceux qui tentaient de poursuivre les fuyards; mais il dut fuir à son tour, laissant 150 morts ou blessés sur le terrain.

Les Foulahs sortirent alors de leurs retranchement et coupèrent la tête de tous ceux qui semblaient grièvement blessés, puis emmenèrent les autres en captivité.

Ce fut un véritable carnage : plus de cent hommes eurent ainsi la tête tranchée à coups de sabre; les cris de victoire des vainqueurs et les cris de détresse des vaincus faisaient un abominable concert que je n'oublierai jamais.

Les noirs vaincus savaient mourir : à l'approche des bourreaux, ils se taisaient et tendaient eux-mêmes le cou sous le sabre, et, détail horrible, ce sabre, ébréché la plupart du temps, ne coupait pas ou mal,

et l'exécuteur s'y reprenait à deux ou trois fois pour détacher du tronc cette tête qui hurlait.

J'ai traversé ce champ de carnage cinq heures après l'action, et j'ai dû, malgré la chaleur et la fatigue, mettre mon cheval au galop pour échapper à cet horrible spectacle.

Sitôt après, les chefs titulaires de l'assassiné s'assemblèrent dans un palabre général et il fut résolu que les Yolas iraient jusqu'à Kaniope anéantir la puissance de Dinah et le châtier de son meurtre. Ils résolurent aussi de piller les factoreries françaises et de tuer les blancs qui, disaient-ils, avaient toujours soutenu Dinah.

Telle était la situation à Bel-Air le 7 septembre 1890.

Après une dernière ronde, j'allai au lit.

Le lendemain matin, à 8 heures, le commandant O*** débarquait à notre wharf, il descendait le fleuve jusqu'à Victoria, à 4 milles environ, et devait, en remontant, toucher à Guémée Saint-Jean, où se trouvait une autre factorerie tenue par un mulâtre, puis passer à Kaniope, voir Dinah. Le commandant me pria de l'accompagner; en une minute je fus prêt.

La baleinière du commandant était montée par douze rameurs, le pilote, l'interprète, mon boy et nous deux; cela faisait dix-sept personnes : portant deux fusils et deux revolvers, nous pouvions marcher.

Pendant tout ce voyage, le commandant me fit part de ses craintes; il n'avait avec lui au poste

que six kroumanns, armés de mauvais fusils à piston, mais heureusement qu'il avait assez de munitions pour alimenter les deux petites pièces de campagne qui défendaient le poste et assuraient ainsi une certaine résistance efficace.

A midi, nous prîmes fond juste en face de la factorerie anglaise, dont le toit se profilait derrière un rideau d'ébéniers. Nous ne pouvions songer à toucher terre ferme avec notre embarcation, et nous fûmes portés à bras par deux noirs, le commandant et moi, jusqu'aux limites d'un petit sentier qui nous conduisit jusqu'à la porte extérieure de la factorerie Fischer et Rendall.

A notre appel, un boy, vêtu d'un pantalon et d'une veste blanche, vint nous ouvrir et nous conduisit dans un petit salon sis au premier étage.

La pièce où nous entrons est adorablement coquette, toute peinte en blanc et vert, gentiment meublée de bambous et toute franfreluchée de rideaux, d'ouvrages au crochet sur les poufs et les fauteuils. Elle révèle, dès le premier abord, la présence d'une femme. En effet, une jeune femme blonde et élancée vient nous faire les honneurs du salon. Le commandant, qui cause quelque peu anglais, me présente, et la jeune femme me donne une énergique poignée de main, tempérée par un charmant sourire.

M. Schmidt, son mari, un Anglais petit et malingre,

survient; le commandant lui explique alors que le but de sa présence est de récolter, chez tous les traitants, des lettres demandant des secours et qu'il le prie, en conséquence, de vouloir bien lui en donner une.

M. Schmidt nous invite à déjeuner, ce que nous acceptons avec reconnaissance, et la charmante compagne de notre hôte nous prépare elle-même, de ses mains blanches et longues, une absinthe qui nous remet sur nos jambes.

Le déjeuner s'achève assez bien, quoique mon rôle muet me gêne énormément, de même qu'il gêne aussi M. Schmidt et sa femme. La table, joliment servie, fait plaisir à voir. Comme nous sommes loin de notre intérieur de garçon à la factorerie française! Ici, tout est coquet, ordonné, présenté d'une aimable façon. Là-bas, chez nous, c'est bourru; la nappe souvent sale est plus souvent absente; mais, comme il n'y a que des garçons, cela ne tire pas à conséquence, paraît-il.

Nous causons jusqu'à trois heures pour attendre le jusant. Mme Schmidt s'est mise dans son hamac et se balance gentiment. Je la regarde, très ému par cette femme blanche, la première que je contemple depuis trois mois passés, et elle le sait bien, car elle babille avec moi, me faisant comprendre, par geste, ce que je n'entends pas en paroles.

Elle me fait demander mon âge; puis, si je suis marié, si j'ai mon père, ma mère, etc.

Je prie le commandant, qui s'amuse fort de tout cela, de traduire ma réponse :

— Vingt-sept ans, pas marié, mon père est mort, ma mère est en France.

Mme Schmidt, qui ne connaît peut-être que ce mot en français, répète plusieurs fois : « Jeune. Oh! jeune ».

Puis elle parle avec volubilité au commandant pendant près de cinq minutes.

M. Schmidt est dans son bureau, où il fait sa lettre, et moi, par contenance, je feuillette de la musique posée sur un piano.

La grande conversation est finie; Mme Schmidt descend de son hamac, montrant un peu une cheville exquise, et s'en vient près de moi se mettre au piano.

Sans lui dire un mot, je lui tends la partition de *Martha*, que j'ai trouvée, et cette aimable femme en joue tous les principaux morceaux, voyant le plaisir que nous y trouvons, le commandant et moi. Toutes les rêveries irlandaises et écossaises vibrent sous ses doigts et, lorsque M. Schmidt, sa lettre à la main, nous rappelle que le moment du départ est arrivé, cela nous chagrine et nous attriste. Nous prenons congé et je prie M. Schmidt d'accepter un petit croquis que j'ai fait en descendant la rivière.

Dans la cour, nous apercevons encore notre aimable hôtesse qui, à une fenêtre, nous salue une dernière fois.

Nous quittons Victoria, faisant route pour Guémé-Saint-Jean. En route, le commandant me parle de la colonisation en général, et me dit que ce qui fait la force d'expansion coloniale anglaise, c'est la femme. En effet, la jeune fille anglaise suit son mari partout où les intérêts de celui-ci l'appellent, et il n'y a pas, sur toute la côte d'Afrique, un seul comptoir dépourvu de femme. On comprendra facilement quel avantage cela présente.

Dans les comptoirs français, au contraire, il n'y a que des hommes vivant seuls, ne demandant qu'une chose : rentrer au plus vite dans le pays avec les quelques sous amassés et tenter autre chose. Parfois, et même le plus souvent, ils s'acoquinent avec une négresse qui les gruge et ne pense qu'à les voler.

Chez les Anglais, la femme du chef de comptoir s'occupe de tout : lingerie, nourriture, soins. Souvent musicienne, elle est le charme de la table et du foyer; grâce à elle, les soirées sont charmantes et délassent l'esprit. Et puis, la présence d'une femme met toujours plus de courage et de patience dans la vie d'un homme. Par ses soins, la demeure devient plaisante et, contrairement à ce qui se passe chez les Français, on ne vit pas ou que très peu au dehors.

Chez nous, au contraire, après dîner, on va chez l'un ou l'autre, emportant du champagne à l'arçon de la selle, histoire de tuer le temps, et l'on gagne

ainsi impatiemment la fin du séjour obligatoire pour revenir en France.

Le commandant faisait ressortir à mes yeux tous ces avantages, cependant qu'en moi-même je me demandais quelle femme assez courageuse consentirait à suivre son mari dans ces climats inhospitaliers, dans les solitudes torrides, loin de tout ce qui plaît tant à la Française : le bruit et les fêtes.

A 7 heures nous touchions à Guémé-Saint-Jean; le mulâtre, qui tenait ce comptoir français, vint nous recevoir et nous offrit la plus charmante des hospitalités.

Le commandant expliqua le but de sa visite et la conversation tomba sur Dinah.

Après le meurtre de Tocba, sommé par son complice d'avoir à remplir ses engagements, Dinah ne put le faire. Endetté, vaincu, il ne put contenter Yamar et, au moment où nous en causions, le torchon brûlait, paraît-il, entre les deux compères.

Sur ces entrefaites, un noir vint me saluer, se rappelant à mon souvenir. C'était Baba-Kar, cousin et beau-frère de Dinah, que j'avais eu sous mes ordres à l'Exposition de Paris, où il se faisait remarquer d'ailleurs par un extraordinaire chapeau panama.

Il me fit part de ses craintes, et ne demandait qu'une chose : descendre jusqu'à Konakry, pour se mettre à l'abri des horions qui ne tarderaient pas à pleuvoir. Il se rappelait à mon souvenir pour que je

l'emmène avec moi soit à Boké, soit à Bel-Air, que je le place, en un mot, sous ma protection.

Comprenant tout ce que cette démarche pourrait avoir de dangereux pour moi et pour les blancs qui m'entouraient, je ne lui répondis que par les deux mots qui servent d'évangile aux noirs :

— Débrouille-toi.

Désespéré, Baba s'en alla, espérant, comme nous, du reste, la prompte arrivée d'un aviso.

Nous dûmes nous embarquer aux torches : la nuit était venue, noire et pleine d'orage. Notre visite à Kaniope était forcément remise et nous ne songeâmes qu'à regagner Bel-Air, où nous touchâmes, sans accident, à onze heures du soir...

Au matin, la cour de la factorerie est sillonnée de blessés qui reviennent de Batia : ce sont des traînards qui ont erré plusieurs jours dans la brousse pour se soustraire aux investigations des Yolas qui les tuent sans pitié.

Je me suis mis dans mon hamac, entre deux pieds de caféier, sous un palmier, et là, je vois tous ces éclopés qui viennent me montrer leurs blessures. Beaucoup sont mal hypothéqués. Les balles qu'emploient généralement les noirs ne sont autres que des morceaux de fonte concassés, et les blessures qu'elles produisent sont presque toujours fort laides. Mon ami Salancona, Saracolé, chef du village voisin, vient me retrouver et m'aide à panser les bles-

sures légères. Le baume du Commandeur et l'acide phénique font tous les frais de ces pansements.

Vers dix heures, je monte à cheval suivi de Salancona, d'une dizaine de ses guerriers et de mon boy. Nous allons pousser une pointe pour nous rendre compte des dégâts.

Partout, les ravages sont complets, les champs d'arachides, les rizières, tout est saccagé; nombre de morts jonchent encore la plaine et je m'arrange de façon à les faire enterrer au plus tôt.

Je reviens à la factorerie, secoué par les frissons précurseurs de la fièvre. En montant pour le déjeuner, je roule en bas de l'escalier, privé de connaissance, et l'on me porte dans mon lit. J'y reste, du 6 septembre au 20 du même mois, dans un état d'engourdissement impossible à décrire ; le moindre bruit m'est devenu parfaitement perceptible, j'entends les cancrelats marcher dans les murs; par contre, ma vue s'est tellement affaiblie que les couleurs ne m'arrivent plus que pâlies et atténuées. Tous mes membres sont brisés par une atroce courbature et je suis d'une faiblesse extrême.

Parfois, il me semble que je suis mort. J'entends marcher et parler autour de moi comme dans un rêve. Le boy qui me veille, et qui s'appelle Num'bo, me prodigue ses consolations et s'ingénie, mais inutilement, à me soulager.

Enfin, après quelques jours de convalescence, *je*

puis remonter à cheval; je me pèse par curiosité, j'ai diminué en vingt jours de six kilogrammes et j'ai pris près d'un flacon de sulfate de quinine.

Il fait une chaleur intolérable, 38 et 40 degrés à l'ombre. Les viandes tournent une heure après la tuerie. On ne peut manger ni bœuf ni mouton; nos conserves sont épuisées et il ne nous reste plus que quelques boîtes de tomates conservées qui, avec des œufs et d'étiques poulets, sont toute la base sérieuse de notre nourriture.

Le *Kakandey* doit venir toucher à Bel-Air dans quelques jours. C'est à son bord que je prendrai passage.

Je rassemble tous mes documents, je fais mettre en caisse douze pieds de caféiers destinés au P. Raimbaud, de la mission de Konakry, deux pieds d'indigotiers et quelques boutures de cotonniers. J'emballe toutes mes affaires : présents faits par les chefs, provisions, etc., etc.

Le 1er octobre, un avis nous arrive, nous informant que le *Kakandey*, qui se trouve à l'embouchure du Rio-Pongo, y séjournera un mois et refera route pour Sierra-Leone sans venir jusqu'à Bel-Air.

Mon parti fut vite pris. J'allai chercher les éléments d'une colonne de porteurs et faire route par terre pour rejoindre le point d'atterrissage du navire.

Je me rendis immédiatement auprès de mon noir ami, Salancona, et le priai de réquisitionner douze

ou quatorze noirs, plus un interprète pour m'accompagner.

Nous débattîmes immédiatement les conditions, je devais fournir le vivre aux hommes et les payer à raison de trois gourdes par hommes, soit 15 francs. J'acceptai et nous passâmes le marché immédiatement. Salancona m'affirma que mes hommes seraient prêts sous trois jours.

Je revins à la factorerie, et la conversation roula sur la visite d'un noir, envoyé par Dinah, pour demander si la Compagnie consentirait à livrer à crédit au roi noir trois caisses d'*orangos* (agates taillées dont se parent les indigènes). C'était, on s'en souvient, le prix du meurtre de Tocba. Il paraît que Yamar s'impatientait.

On refusa. Dinah devait déjà plus de 3 ou 4.000 francs dont la rentrée devenait très problématique.

Je mis mes notes à jour et nous allâmes sur le balcon circulaire faire notre visite de sûreté.

Les Yolas, toujours campés en vue, se tenaient tranquilles. Il était évident qu'une attaque dirigée contre des blancs ne laissait pas que de les rendre perplexes, et ils envisageaient fort bien toutes les conséquences et les suites très dures pour eux d'une pareille tentative.

Le ciel, ce soir-là, se chargeait de gros nuages menaçants; bientôt la tornade éclata avec une furie impossible à décrire; des éclairs blafards zigzaguaient

le ciel de fulgurances aveuglantes; le tonnerre éclatait à chaque minute avec une violence telle que les bestiaux poussaient des beuglements sinistres, et nous les voyions indistinctement courir, effrayés, dans leur parc dont nous craignions à chaque minute de voir céder les barrières.

Fig. 19. — Salancona, chef du village de Bel-Air.
D'après un croquis de l'auteur.

Cet épouvantable orage fut vite remplacé par une trombe d'eau si dense et si drue qu'elle noya deux boucs et plusieurs poules qui erraient dans la cour.

Lorsque la pluie eut enfin cessé, je me rendis dans ma chambre pour me mettre au lit Comme chaque

soir, je visitai mes armes, les chargeai et les mis près de mon lit, puis je me couchai, rassemblant avec soin les plis de ma moustiquaire pour éviter que des cancrelats, longs de trois et même quatre centimètres, que des araignées aussi velues et grosses que celles de Konakry, ne prissent, pendant mon sommeil, mon visage et mon corps pour un champ de courses.

Vers deux heures du matin, il me sembla percevoir un bruit de voix couvertes, un chuchotement et des pas furtifs. Je me levai sur mon séant, prêtant l'oreille; mais mon lit, qui avait craqué, fit tout rentrer dans le silence.

Je me crus l'objet d'un rêve et j'allais me recoucher lorsque le bruit se fit entendre de nouveau.

Je me levai à petit bruit, sans lumière, m'habillai succinctement et hâtivement, puis prenant mon revolver à la ceinture ainsi que mon couteau et ma carabine, je me glissai à ma fenêtre.

Dans la cour, rien; pourtant le bruit continuait toujours. Je frôlai les murs et bientôt j'acquis la conviction qu'il y avait du monde dans le magasin n° 5, qui confinait à ma chambre et n'était séparé d'elle que par une cloison en planches.

Sans bruit, je gagnai la porte, emportant mon revolver et mon fusil; j'ouvris cette porte doucement et me coulai rapidement dans un pan d'ombre. Arrivé là, j'observai et je prêtai l'oreille.

Au loin, un watchmann chantait. Rien, à part sa

chanson, ne troublait le silence ; pourtant l'ombre du toit du magasin qui se profilait sur le sol me paraissait mouvante. Je n'hésitai plus, et à petits pas, profitant des moindres incidents de terrain qui pouvaient me dérober à la vue, je gagnai le corps de logis où j'éveillai N... et V..., en leur disant mes craintes.

En moins d'une minute, mes deux compagnons furent vêtus.

— Ce sont des voleurs, dit N...

— Ou une attaque, ajouta V..., en décrochant son fusil qu'il visita.

Nous allâmes sur le balcon, mais le chien de N... se mit à aboyer. A ce bruit, une ombre se leva sur le toit du magasin et sauta dans la cour. N... fit feu dans sa direction, mais sans succès. A ce moment, je vis distinctement quatre ou cinq ombres noires qui enjambaient le mur fermant la factorerie sur les terres.

— A vous! criai-je à V..., en épaulant. Nous lâchâmes nos deux coups de feu en même temps, mais sans résultat, car aucun cri ne se fit entendre et nous entendîmes le bruit d'une fuite précipitée. Nous éveillâmes le personnel noir de la factorerie et nous allâmes au n° 5 voir ce qui s'était passé.

La toiture était éventrée, deux caisses d'orangos, d'une valeur de 400 francs, et huit pièces de cotonnades avaient disparu.

Que faire? Monter à cheval et courir dans la nuit

après les voleurs qui devaient avoir une avance considérable sur nous? C'était impossible et fou; nous ne le tentâmes même pas.

Au matin, après une enquête, nous fûmes convaincus que Dinah était l'instigateur de ce vol et qu'après le refus d'un crédit, il s'était approprié par ce moyen de quoi payer à Yamar le meurtre de Tocba.

Cette même matinée, nous vîmes la pirogue de Tocba montée par les gens de Yamar, qui remontait le fleuve.

J'employai les deux ou trois jours qui me restaient à passer ici, à faire aux traitants mes visites d'adieu. Chacun me fit un cadeau : flèches empoisonnées, armes, idoles, conserves, etc., etc.

Je fis faire des paquets pesant chacun quinze kilogrammes et enfermés dans des paniers longs de $1^{m},15$ environ, faciles à porter sur la tête, seule manière, du reste, dont les noirs consentent à porter quelque chose.

J'avais résolu de partir au matin, à 3 heures. Le voyage devant durer quatorze ou quinze jours au plus, disaient le guide et même tous les noirs, je pris pour dix-sept jours de vivres : poulets vivants, riz, conserves, sel et biscuits, vingt bouteilles d'eau de Vichy dans deux caisses, une bouteille d'alcool et une provision de tabac.

J'allai ensuite chez Salancona auquel je réquisitionnai deux chevaux et un âne : un cheval pour moi

l'autre pour mon guide; l'âne portait l'eau et le riz, en notable partie du moins.

Une fois prêt, je fis passer un mot au commandant pour le prévenir de mon départ, qui devait avoir lieu le surlendemain; mais le lendemain, je reçus l'ordre de rester jusqu'à son arrivée.

Mes hommes étaient là, ce qui me permit de faire un simulacre de campement. J'avais distribué à chacun d'eux un rôle bien établi, de façon qu'on perdît le moins de temps possible pour établir ou lever le camp et je pus me convaincre que cela marcherait à peu près.

Mon interprète, qui s'appelait Boubakar, était armé d'un mousqueton Gras, moi pareillement et d'un fusil de chasse, plus mon revolver et mes douze hommes armés de leurs lances. Vers la fin de la journée, un de mes hommes me demanda la permission d'emmener sa femme, jeune Soussous de vingt-quatre ans, nommée Adamah. Elle devait faire la cuisine et entretenir mon linge. J'acceptai : elle me fut immédiatement présentée. C'était une petite femme frêle, toute perdue dans ses boubous blancs ; sa tête, coiffée de la coiffure compliquée des Soussous, semblait un casque léger posé sur sa tête. Dans cette coiffure étincelaient des morceaux d'ambre, dont le moindre pesait bien 100 grammes, et des pièces de cent sous toutes neuves. Elle avait si bonne figure, que je fis son portrait immédiatement et je dus payer sa complaisance de

modèle d'une belle pièce de calicot qui me coûtait 15 francs.

La nuit vint et je congédiai mon monde, lui donnant rendez-vous pour le surlendemain, 1er octobre 1890.

Au matin, le commandant O... débarqua chez nous, me chargeant de plis nombreux pour le gouverneur des Rivières et m'apportant avec lui un itinéraire complet à l'aide duquel et à l'aide aussi de connaissances astronomiques, je ne pouvais point me perdre.

Le soir, nous nous réunîmes dans un dîner un peu meilleur que les repas quotidiens.

Je fis camper mes hommes dans la cour en donnant aux watchmanns l'ordre de n'en pas laisser sortir un seul. Puis, ayant tout passé en revue, je visitai tous les paquetages, les hommes et les bêtes.

Le commandant me recommanda la plus prompte diligence. Je devais plaider auprès du docteur Ballay, gouverneur des Rivières du Sud, afin que les secours les plus rapides fussent envoyés.

Les Yolas, je n'en doutais plus, ne tenteraient rien à mon avis contre les blancs, mais ces guerres continuelles paralysaient le commerce et ruinaient les maisons établies sur le fleuve. De plus, les traitants noirs à l'intérieur ne se risqueraient certes pas à voyager avec les gommes, l'or et le caoutchouc dans un pays où le pillage était à l'ordre du jour.

Le matin, à six heures, je fis sonner le réveil et, après avoir dit adieu aux amis N..., V... et au commandant, je me mis en route.

Fig. 20. — Adamah. — D'après un croquis de l'auteur.

La baleinière de la Compagnie nous traversa le fleuve et nous nous mîmes en marche.

Longtemps je pus voir derrière moi les trois couleurs de France qui flottaient au toit des bâtiments,

puis un rideau d'arbres me cacha leur vue et je pr[illegible]s la tête de la colonne qui se déroulait dans l[illegible]a brousse.

Le pays que nous traversions était peu sûr; le[illegible]les Yolas, toujours en maraude, devaient rôder autou[illegible]ur de nous et il était nécessaire d'user des plus grande[illegible]es précautions dans notre marche.

Nous laissions à notre droite, c'est-à-dire a[illegible]au nord-est, les collines du Fouta-Djallon, et le terrai[illegible]in où nous opérions était plat, brûlé par le soleil [illegible]et peu fourni de végétation. Laissant un village su[illegible]r notre gauche à deux ou trois milles, nous ne de[illegible]vions rencontrer d'autres habitations que le lende[illegible]main soir à la seconde étape, selon mes calculs qui, du reste, ne me trompèrent pas.

La colonne avançait assez vite; mais malgré tou[illegible]mes efforts pour leur faire garder le silence, me[illegible]hommes papotaient comme de vraies commères chantant, riant, criant, si bien que je dus abandonner l'idée de passer en silence dans la zone où se tenaient les Yolas.

Il commençait à faire une chaleur intolérable, quoiqu'il fût à peine sept heures du matin, et je dus promettre à mon guide que nous camperions à dix heures pour déjeuner et faire la sieste.

J'avais, parmi mes hommes, un certain Baba-Silé, toujours gai, toujours chantant. Je le fis passer en tête en lui ordonnant de chanter, et j'eus à me fé-

planté solitairement; j'ai pu m'en convaincre par la suite; aucun oiseau n'y niche et les noirs ne font pas de feu avec ses branches, car, disent-ils, la fumée de ce feu aveugle ceux qui le font.

J'allai auprès de cet arbre pour l'observer. Il est d'une essence résineuse, très dense, mais je ne pus me faire dire d'autre nom que celui-ci : *Arbre maudit*, qui est la traduction exacte du mot soussou.

Plus tard, dans le Rio-Pongo, à Konakry, au delà, j ai rencontré cet arbre portant le même nom, entaché de la même légende.

Le déjeuner était prêt, j'ouvris une boîte de bœuf fumé et pris mon repas. L'eau de Vichy, coupée d'un peu de rhum, fut ma seule boisson, et le dessert fut une bonne pipe fumée dans mon hamac. Tous mes hommes s'étaient étendus à l'ombre et tous dormaient. Je vis clairement que nous pourrions ainsi nous faire surprendre inopinément avec la plus grande facilité, aussi résolus-je de prendre de plus grandes précautions à l'avenir.

Autour de nous, tout était silence, de ce silence lourd, écrasant, que je crois particulier à l'Afrique; parfois, une branche craquait sous l'effort de la chaleur; mais, à part ce bruit, rien ne vivait, aucun oiseau dans l'air, aucun insecte, tout et tous dormaient jusqu'à l'heure où le soleil oblique dégage moins de chaleur et où tout s'éveille alors dans un concert étourdissant d'allégresse.

Peu à peu le sommeil me gagna comme les autres, mais je ne m'endormis pas sans avoir préalablement visité mes armes et rassemblé nos chevaux.

A trois heures, je m'éveillai et j'éveillai le guide; je fis sonner le réveil au plus tôt et, moins d'une demi-heure après, nous reprenions notre route dans la direction du sud-est, vers un rideau d'arbres sombres et touffus qui annonçaient une forêt et conséquemment beaucoup de fatigue.

CHAPITRE XI

LA ROUTE

KABATANG. — BENTIMODIA. — BAKORO. — BOFFA.

Le premier village que nous devions atteindre s'appelait Kabatang. Je comptais y arriver le soir, avant la nuit, mais cela ne se put pas et nous fûmes encore obligés de camper sur la lisière de la forêt.

Je profitai du peu de jour qui restait et je fus, avec le guide, faire une ronde et battre le buisson autour du camp, puis je revins, pris les mêmes dispositions que la veille et envoyai seulement six hommes faire le bois et l'eau nécessaires.

Je plaçai des sentinelles assez loin pour qu'elles ne fussent pas visibles dans le rayon du foyer, et je leur ordonnai de rester à veiller jusqu'à ce que j'allasse les relever moi-même.

On dîna environ à 8 heures, puis chacun s'endormit ou s'apprêta à le faire.

Pour moi, c'était la première nuit que je passais dehors et j'avoue que j'éprouvai un certain malaise

à m'étendre dans mon hamac. Je ne craignais pas grand'chose, mais la majesté troublante de la forêt toute prochaine et le grand calme de la nuit m'oppressaient singulièrement.

Le feu de notre bivouac montait droit, à peine tremblé à son sommet par un souffle léger. Çà et là, dans l'herbe, mes noirs, couchés la tête sur un ballot, semblaient des statues de bronze étendues sur le sol. Les lances fichées en terre brillaient, par intermittence, de reflets sanglants, émanés du foyer. Le spectacle avait une grandeur inoubliable; parfois le cri d'une chouette, la fuite brusque d'un gibier dans le taillis me faisaient tressaillir, mais j'étais heureux de ces craintes soudaines, vite apaisées du reste, et j'éprouvai une joie intime, profonde, à me sentir ainsi seul, loin de tous ceux qui me connaissaient, livré à mes propres ressources, ayant charge d'âmes.

Vers dix heures, j'allai changer les sentinelles que je réduisis à deux. Je leur enjoignis de se promener en cercle autour du camp, de sens opposé et de façon à ce que leur marche se croisât. Le premier décrivait un cercle de 80 mètres environ, en prenant le foyer pour centre; le second, de 45 mètres seulement.

A la moindre alerte, le premier devait tirer son coup de fusil, se retrancher sur la seconde sentinelle et venir tous deux nous rejoindre.

J'avais ordonné à Adamah de tenir le feu allumé : c'était une surprise que je réservais à mes hommes et, lorsque le matin arriva, je donnai à la jeune sous-sou une petite provision de café que je lui fis broyer dans son mortier à riz, ce qui fit qu'un quart d'heure après, mes hommes, enchantés, trempaient dans un café qui, sans être excellent, était très potable, un très respectable morceau de biscuit.

Fig. 21. — Gris-gris de cou. — D'après un croquis de l'auteur.

Comme la plupart de mes hommes étaient marabouts, je n'avais pas à me soucier de la liqueur. Le marabout, c'est-à-dire l'homme vraiment religieux, presque saint, qui suit à la lettre les prescriptions de Mahomet, s'abstient de vin, de liqueurs, de porc, etc. Ceux-là, ce sont les *marabouts-sirop*, c'est-à-dire ceux qui ne boivent que de l'eau, de la limonade ou du sirop quelconque ; les autres, libres-penseurs, s'appellent *marabouts-cognac*, parce qu'ils affichent la plus grande ferveur pour les liqueurs fortes, tout en se disant très religieux. On les tient généralement pour des farceurs et leurs gris-gris n'ont aucune valeur.

Le gris-gris est une amulette, une sorte de scapulaire en cuir renfermant une herbe, un verset du Coran, un sou troué, un bout de verre, enfin n'importe quoi. Il suffit qu'un vieux marabout vous le

vende en prononçant dessus quelques paroles mystérieuses, pour que ce talisman vous sauve de la mort, du feu, de l'eau, de la maladie, d'une balle, etc., mais comme le gris-gris ne peut être efficace que contre une seule chose, il n'est point rare de voir des nègres en avoir des douzaines sur eux, à la tête, aux bras, aux jambes, au ventre, partout enfin où l'on peut en mettre.

Fig. 22. — Fac-similé d'une prière arabe renfermée dans un gris-gris.

Chacun a foi dans son gris-gris, et j'avais à l'Exposition de 1889, sous mes ordres, un noir qui croyait tant à la puissance de son amulette, qu'il me supplia à chaque instant de lui tirer sur lui en pleine poitrine un coup de fusil à cinq pas; il voulait me convaincre que la balle du fusil ne l'atteindrait pas. Je n'ai pas voulu me laisser convaincre, mais pour avoir la paix, je lui proposai de lui acheter son scapulaire; il ne voulut pas, mais persuadé que j'y croyais, puis-

que je voulais l'acheter, il me laissa tranquille.

Lorsque Samba-Laobé fut tué à la gare de Tivavouane, il était couvert de gris-gris en tous genres et se croyait invulnérable. La nouvelle de sa mort fut une stupeur pour les noirs, qui accusèrent le marabout d'avoir vendu de faux gris-gris ou de n'être point en état de grâce. De son côté, le marabout

Fig. 23. — Gris-gris pendu à la porte du village de Boké. — D'après un croquis de l'auteur.

prétendait que Samba-Laobé n'avait point payé assez cher ses amulettes et que celles-ci, conséquemment, avaient perdu de leur valeur.

J'ai, dans la collection que j'ai rapportée de la Côte, plusieurs de ces gris-gris façonnés en cuir, fort jolis d'aspect; la bague d'or vierge que me donna le manga Sarah, de Boké, était un gris-gris de toute puissance.

Je n'ai rencontré, dans cette route, aucun kolatier, aucun caféier. Les caféiers doivent croître surtout

dans les régions du Rio-Nunez; pour le kolatier, j'ai pu me convaincre, par la suite, qu'il naît et vit de préférence plus au sud. En effet, depuis Konakry jusqu'à Sierra-Leone et au delà, c'est par familles qu'on le rencontre et rien ne serait plus facile que d'exploiter cet arbre, une vraie richesse; du reste, j'ai dit sur ce sujet, dans un chapitre précédent, tout ce que j'avais à dire, pour attirer les yeux des capitalistes sur une véritable fortune à faire en moins de dix années.

Le pays que je parcours est admirable. La roche est devenue une rareté; partout une terre végétale fort épaisse dans les vallées; elle recouvre également les collines, qui sont partout très boisées.

Ces admirables régions ne sont ni défrichées ni cultivées: vues des points culminants, elles présentent l'aspect d'une verte et interminable forêt.

Autour de moi, tout était silence. A part quelques criquets, froissant leurs élytres, rien ne vivait. Aucun oiseau dans l'air.

A trois heures, je m'éveillai et éveillai le guide. Je fis sonner le réveil, ou plutôt je le fis chanter par Baba-Silé et, moins d'une demi-heure après, nous reprenions notre route au sud-est.

Vers le soir, après une étape sans incident, nous arrivâmes en vue du village de Kabatang. Depuis à peu près une heure, nous traversions des champs d'arachides et de maïs. Là, comme dans toutes les Rivières du Sud, la culture était entretenue avec un

soin particulier; du reste, sur toute la côte, la population est plutôt tournée vers la culture que vers la chasse, contrairement à ce qui existe en partie au Gabon.

Le noir, possédant quelques terres, possède également deux ou trois captifs; mais ces esclaves sont de beaucoup moins à plaindre que ceux des îles l'étaient naguère. En effet, le captif fait presque partie de la famille : il mange en commun, va, vient, tout comme un homme libre; sa mission consiste à entretenir le *lougan* (champ), à faire les récoltes; ce sont généralement des gens pris à la guerre ou nés dans une caste inférieure. C'est ainsi que tout artisan de naissance, fils d'artisan, bijoutier, forgeron, ouvrier du bois (*laobé*), sont captifs de naissance et ne peuvent contracter d'union qu'avec une femme de la même caste. Ils ne peuvent devenir chefs, ni aspirer à aucune des fonctions publiques, apanage des hommes libres. Au milieu du village, sous un auvent, le forgeron, le bijoutier, travaillent; on les paie en riz, en huile de palme, en denrée quelconque, peu ou rarement en argent.

A 5 ou 600 mètres, je fis arrêter mes hommes, déposer les ballots et je m'avançai seul avec mon interprète jusqu'au centre du village. Sur le pas des cases, sous les auvents, les hommes et les femmes s'assemblaient, me regardant curieusement. Je fis demander le chef du village qui s'approcha immédiatement.

C'était un homme jeune encore, avec au menton quelques rares poils de barbe. Après les salamalecs d'usage, je lui fis voir la bague du roi de Boké et lui fis dire mon désir de passer la nuit chez lui et d'y renouveler mes provisions.

Il assembla immédiatement les anciens et je m'asseoir au pied d'un arbre pour attendre la fin palabre. Comme j'étais sans armes apparentes, ainsi que mon guide, cela inspira confiance et nous tinmes ce que nous désirions.

J'envoyai chercher mes hommes et j'offris immédiatement les cadeaux que j'avais apportés, c'est-à-dire des étoffes et des perles.

Mes hommes arrivèrent, et en quelques instants, se firent inviter à partager les repas qui mijotaient dans les cases. Pour moi, je fis mettre l'inévitable poulet à la broche et j'invitai le chef à partager mon repas. Avec l'aide de mon interprète, je questionnai ce chef, qui s'était toujours tenu en dehors des troubles fomentés par Dinah, et qui s'en trouvait bien. En causant, j'obtins de lui un guide, et j'achetai les provisions suivantes : deux sacs de riz, chaque sac de la valeur d'un sac de plâtre ordinaire, huit poules vivantes, huit poulets et deux gros régimes de bananes. J'eus le tout pour cinq gourdes, soit vingt-cinq francs.

Comme la soirée arrivait, le chef annonça qu'il donnerait un tam-tam en mon honneur. J'aurais

bien voulu que cela n'eût pas lieu, car je pressentais que mes hommes passeraient la nuit à danser, mais je dus m'incliner, et la fête commença au clair de la lune.

Trois balafoniers et deux grands tam-tam ou *tabala* (tambour) firent tous les frais de l'orchestre.

Fig. 24. — Tabala ou tam-tam de Kabatang. — D'après un croquis de l'auteur.

Le tabala varie de formes et de sons à l'infini, et il est difficile, sinon impossible, de les décrire tous. Pour ceux qui devaient accompagner ce soir-là, ils étaient façonnés de deux gros troncs d'arbres évidés et durcis au feu, percés de trous carrés, variant de position et de grandeur. Le son en était clair pour l'un, lourd et prolongé pour l'autre. Selon qu'on les frappait au petit bout, au gros bout ou au milieu, la note variait, donnant ainsi un accord parfait qui scandait le chant des balafons, très vif et très pressé. Les femmes se rangèrent en cercle, chan-

tant toujours ce chant nasillard et triste, se fondant en des notes étouffées, et accompagné d'un battement de mains.

En poussant un cri, un homme s'élança, sautant, tournant sur ses deux pieds, puis tout à coup, il s'immobilisa, tendit ses deux bras en croix, et levant la jambe en équerre avec son corps, se mit à tourner sur lui-même avec la vélocité d'une toupie. Alors les balafons et les battements de mains crépitèrent plus pressés, jusqu'à ce que l'homme exténué, couvert de sueur, tombât presque et fût remplacé par un autre, qui agrémenta sa danse de sauts périlleux, de cris et de contorsions épouvantables, et donnant l'impression d'un cauchemar, où les terribles eaux-fortes d'Albert Durer reviendraient encore grandies par le rêve.

Bientôt ce fut le tour des femmes. La danse de celles-ci est plus calme, mais on ne perd rien en revanche. Je n'ai rien vu de plus odieusement lascif que ces contorsions savantes des hanches, que ce perpétuel remuement du bassin en des mouvements lents et réguliers : la femme, les deux mains projetées en avant, la paume à l'extérieur, s'avance et tourne lentement sur elle-même, marche à petits pas, pendant que tout le bas de son corps trépide et se secoue.

Il paraît que les griotes excellent dans ce genre d'exercice et qu'une bonne *garbo* (fille) doit être aussi une bonne danseuse.

Pour moi, j'en avais assez; la nuit était particulièrement chaude, et les odeurs multiples de tous ces corps en sueur me portaient sur les nerfs. Je regagnai mon hamac, tendu sous un arbre, car j'avais refusé l'abri d'une case et je m'endormis.

Au matin, j'allai saluer le chef, et je rassemblai mes hommes. Hélas! les fatigues de la nuit battaient leur plein et je dus user de toute mon énergie pour hâter le départ. Enfin, vers dix heures, on se mit en marche. J'avais décidé qu'on marcherait jusqu'à onze heures pour éviter que mes hommes ne retournassent au village, si nous avions campé trop près. A force de subterfuges, je ne donnai l'ordre d'établir le camp qu'à midi moins un quart.

Nous étions sur la lisière de la forêt, et nous devions y entrer à deux heures, car j'étais dans l'intention de faire les étapes doubles tant que nous serions sous le couvert, et je n'avais conséquemment pas besoin d'attendre que le soleil fût bas pour me mettre en marche.

Je comptais beaucoup sur le guide que m'avait fourni le chef; je le fis appeler immédiatement et le questionnai à l'aide de mon interprète. A chacune de mes questions, la réponse fut la même.

— Dans combien soleil verrons-nous la mer?

— Tout à l'heure.

— Tout à l'heure?

— Demain. Et il me fit signe de lui montrer ma

montre, ce que je fis ; alors il me désigna deux heures. Comme je demandais : « Matin ou soir »? il me fix quatre heures et je n'en pus rien tirer de plus.

Heureusement que j'avais en tête la topographi de la Côte, que ma carte était précieusement fait quoique très petite ; aussi, après un calcul très rapide j'acquis la conviction qu'en marchant au soleil partir de midi, j'arriverais fatalement à la plage, qu'en obliquant légèrement à gauche, je trouverai le Rio-Pongo et le poste français. Sans quoi, le guide duquel j'attendais tout ou presque tout, nous aura fatalement perdus. J'eus un moment l'idée de l renvoyer au village, mais je réfléchis que cela m faisait toujours un porteur de plus et je le gardai.

A deux heures, je fis sonner le réveil, et tout mo monde fut bientôt sur pied, avec quelques murmure qui ne durèrent que le temps de secouer la fatigue chacun se mit en marche allègrement.

Bientôt, et selon mes calculs, nous nous trouvâme dans une brousse assez épaisse pour gêner déj notre marche, et ce n'était qu'avec peine que mes hommes passaient dans les taillis. Bien des fois, il nous fallut rebrousser chemin et revenir en arrière pour chercher un endroit plus propice à notre passage. Je n'avais pas assez d'hommes avec moi pour m'ouvrir un sentier avec une cognée ou un sabre d'abatis; le tenter eût donc été folie. Les ramilles me cinglaient la figure et je dus descendre de cheval,

ce qui me permit de soulager un peu les porteurs en chargeant le cheval d'une trentaine de kilos et de toute la batterie de cuisine.

Mes noirs ne chantaient plus. Plus nous avancions, plus la brousse s'épaississait et je voulais hâter le pas pour trouver un endroit propice au campement, un endroit assez découvert pour ne point craindre de surprise et offrant des conditions de quasi-sécurité que nous ne trouvions pas encore autour de nous.

Il était cinq heures lorsque nous arrivâmes sur la lisière d'une clairière. L'herbe y était plus haute que moi, et même à cheval j'avais peine à voir par-dessus elle. Mais, à en juger par l'état du ciel, le soleil ne tarderait pas à se coucher, et s'il me restait une heure pour terminer mes préparatifs, c'était tout.

Je choisis sur ma gauche un petit monticule de 5 ou 6 mètres qui commandait cette clairière, je fis rassembler les bagages en remblais, face à face, la partie ouverte qui se trouvait devant nous et j'envoyai deux hommes à droite, deux à gauche avec mission de battre le taillis, tout en rapportant le bois nécessaire aux feux.

Pour moi-même, je fis un temps de galop en tout sens dans la clairière et j'y découvris au centre un marigot stagnant. Cela me fit réfléchir; certes, une nuit passée dans ce voisinage était malsaine, mais qu'y faire? Je revins au camp, et vis que toutes les précautions ordonnées par moi avaient été

prises. Autour du feu, les noirs se chauffaient, guignant de l'œil la ration qui cuisait; j'en commandai deux qui m'aidèrent à monter ma tente, d'un tout petit modèle et bien insuffisante comme je le vis par la suite. Puis, à la lueur du foyer, je pris mes notes et fis l'estimation de ma marche. J'acquis bientôt et heureusement la certitude que je me maintenais dans la bonne route.

La nuit fut bonne et réparatrice des forces épuisées de mes hommes. Au lever du soleil, j'observai la clairière que nous avions devant nous et j'y remarquai dans les herbes un léger sillon, s'enfonçant sous bois, dans la direction que nous devions suivre; j'allai immédiatement voir de près le terrain et découvris bientôt que j'avais affaire à une sorte de sente peu fréquentée, mais qui devait s'enfoncer à l'ouest, c'est-à-dire en aval du poste qui était le but de mon voyage.

Cette découverte me causa une certaine joie; ma route offrait une quasi-certitude que je n'avais pas avant, car étant donnés les obstacles qui se dressent à chaque pas et les détours qu'il faut faire pour les éviter, on ne sait jamais très justement où l'on se trouve et surtout où l'on se trouvera à la prochaine étape.

Bientôt, nous fûmes prêts à partir. Mais j'avais remarqué, la veille déjà, chez mes hommes une certaine hésitation et j'en augurais mal.

En effet, au moment où je commandais la marche, un noir assis près de son paquet ne se leva pas, et les autres, sentant qu'un conflit allait éclater entre moi et cet homme, attendaient les événements.

Je poussai mon cheval vers lui et lui demandai le motif de son immobilité.

Il me répondit qu'il avait une épine dans le pied et qu'il ne voulait pas aller plus loin.

Une colère folle me brouilla la tête, je sentais que si cet homme restait en arrière, tous les autres m'abandonneraient un à un et que je me trouverais bientôt seul sans ressources, perdu dans la forêt qui, si courte qu'elle fût, m'aurait certainement retenu prisonnier.

Je le fis immédiatement mettre à plat ventre et je regardai la plante de ses pieds. Aucune trace de blessure. J'eus un moment l'idée de tuer cet homme d'une balle dans la tête, et d'ordonner la marche en avant aux autres, qui m'auraient certes suivi, mais je n'eus pas ce courage et je m'avisai d'un expédient qui me réussit pleinement et dont je me suis estimé heureux bien des fois dans la suite.

Tous les noirs me regardaient, n'attendant qu'une faiblesse de ma part pour se joindre au déserteur. Car, je le savais, dès qu'un noir entre dans le territoire d'une nation qui n'est plus la sienne, son audace et sa faconde l'abandonnent et il

ne pense plus qu'à l'unique chance qu'il a de retourner au plus vite en arrière; son seul désir est d'abandonner le blanc et de fuir d'un pied léger.

Je dis quelques mots à l'interprète qui comprit tout de suite; arrachant une corde de ma tente, il se précipita sur le rebelle et en moins d'un instant il l'eut solidement lié au tronc d'un cotonnier. Pendant que l'interprète disposait aux pieds du captif les paquets qu'il portait, je m'adressai aux noirs terrifiés.

— Vous voyez, dis-je, cet homme refuse de venir plus loin avec nous; il veut faire porter son paquet aux autres, mais ce n'est pas juste; les autres ont leur charge et, si courageux qu'ils soient, car ce sont des guerriers redoutables, ils ne peuvent pas en porter davantage.

Aussi allons-nous laisser l'homme et le paquet en arrière puisqu'il ne veut pas venir, mais comme les voleurs pourraient lui prendre les denrées qu'il portait, il restera pour les garder afin que nous les retrouvions en passant, si nous repassons.

Maintenant, le premier qui en fait autant, je lui brûlerai la cervelle. En avant!

Ce petit discours fut bien accueilli. Les noirs sont toujours de l'avis du plus fort, et j'étais le plus fort en ce moment. Chacun se mit donc en route en criant : « All right! » expression favorite des noirs, qui bredouillent un peu de toutes les langues européennes.

Lorsque nous fûmes en bas du plateau, l'homme se mit à crier, suppliant, attestant qu'il n'était plus fatigué, qu'il voulait marcher. Je fis halte et j'envoyai l'interprète le détacher en lui disant de ramener la corde. Dix minutes après l'homme apparaissait portant son fardeau; je le fis mettre en tête, ayant à ses côtés l'interprète, qui devait le punir d'un coup de corde au premier murmure, puis nous continuâmes notre route.

Je remarquai avec satisfaction que nous suivions en effet une sente très capricieuse et bien souvent invisible; mais, enfin, elle contournait les obstacles et nous marchions beaucoup plus vite depuis sa découverte.

J'avais filé à la queue de la colonne pour surveiller les traînards, lorsqu'un bruit de verre cassé et des exclamations me firent avancer à la tête du convoi. Un noir venait de tomber maladroitement et m'avait cassé six bouteilles d'eau de Vichy qu'il portait. Ce malheur réduisait ma provision d'eau potable à quatre bouteilles.

J'étais assez inquiet de la venue de la tornade; nous y avions échappé la veille, mais cela ne devait certainement pas durer.

Je me demandais avec une certaine anxiété comment je ferais pour nous en garantir. Il ne fallait pas songer à s'abriter sous la tente, qui n'aurait pas résisté à la force de la pluie; il ne fallait pas

songer non plus à chercher un refuge sous les arbres, car la foudre, qui tombait deux ou trois fois à chaque orage, menaçait notre existence là plus qu'ailleurs. Je me résignai donc à subir les torrents de pluie qui nous menaçaient et à attendre que celle-ci fût finie pour nous sécher.

Le soir, à quatre heures, je fis établir le camp dans une petite clairière et fis presser les feux pour que les repas fussent cuits avant la pluie.

A huit heures, le ciel s'éclaira d'éclairs aveuglants : les détonations électriques furent telles que je dus faire doubler les entraves de mon cheval. Quant à l'âne, aux premiers coups de foudre, il avait rompu son licol et gagné le large malgré tous nos efforts pour le retenir. Je me résignai assez facilement à cette perte, car, d'espèce têtue, la maudite bête, par ses caprices, ses bonnes ou mauvaises volontés, nous faisait perdre un temps inouï.

Je fis envelopper les armes, couvrir les bagages avec les toiles de la tente, et nous attendîmes.

Ce ne fut pas long; à neuf heures, l'eau commença à tomber en trombe; il était impossible de voir à deux mètres devant soi, tellement le rideau de pluie était dense. Cela dura trois heures. J'avais exposé à la pluie quelques linges et mouchoirs; nous les tordîmes dans une grande calebasse et obtînmes ainsi six ou huit litres d'eau dans lesquels je versai

Fig. 25. — Cueillette d'un chou palmiste.

à peu près un demi-litre de cognac, puis je fis emplir toutes les gourdes.

Comme le temps se remettait au sec, je fis allumer un grand feu, je quittai mes vêtements pour en mettre de secs et je bus du vin chaud très chargé d'alcool; malgré ces précautions, la fièvre me prit le lendemain matin et je ne pus me tenir à cheval. Je me résignai à me faire porter dans mon hamac par deux noirs, mais l'engourdissement était tel que je ne pus m'occuper de la route suivie, qui heureusement était la bonne.

Au soir, je choisis un emplacement très abrité par les feuilles, et fis faire un grand feu d'une heure à peu près, puis je le fis déplacer et monter ma tente à l'endroit qu'il occupait, et je m'étendis, bien enveloppé dans ma couverture, sur cette place brûlante, après avoir absorbé un demi-litre de vin chaud et beaucoup de quinine.

La pluie tomba comme la veille, mais n'abattit pas la tente. Au matin, brisé de fatigue et de courbature, mais non fiévreux, je pus monter à cheval et regagner un peu du temps perdu la veille.

Pendant cette journée, je vis dans le tronc d'un arbre creusé par la pourriture un python endormi; je déchargeai mon fusil dans la tête du reptile, qui se tordit un instant et s'immobilisa. Il mesurait $1^{m},20$ de long et 35 centimètres de circonférence à la partie la plus grosse.

Selon les calculs de mon guide et ma propre estime, nous devions arriver le lendemain vers deux heures au village de Bentimodia; il y avait quatre jours que nous avions perdu de vue le village de Kabatang, et, si nos calculs étaient justes, je devais être à ma seconde étape habitée dans les délais prévus. Cela m'encouragea à boire ce qui me restait d'eau pour ménager mon vin dont il me restait deux bouteilles, et ce soir-là je me couchai avec la certitude que le lendemain je pourrais renouveler mes vivres et trouver de l'eau.

Toute la journée du lendemain nous marchâmes sans rien trouver; le soir, à 7 heures seulement, mes hommes, harassés, refusèrent d'aller plus loin, et je dus camper, car depuis trois quarts d'heure nous marchions dans la nuit. Sitôt le feu allumé et en proie à une crainte horrible de m'être perdu, je pris mes cartes, relevai ma route parcourue, faisant et refaisant des calculs que je n'arrivai pas à faire justes, tant j'étais troublé. Pourtant, à la fin, j'acquis la certitude que j'étais dans le bon chemin et que toute l'erreur provenait de mon guide qui, n'ayant aucun notion de calcul, s'était trompé en affirmant l'étape de Bentimodia pour quatre jours, alors qu'il en fallait six. Je n'avais plus qu'un poulet que je devais manger le soir même; toutes mes conserves étaient pourries ou mangées; mon vin, surchauffé, devenait imbuvable, et du côté de mes

hommes il ne restait qu'un sac de riz et quelques bananes. Je pensai immédiatement qu'un coup de fusil heureux ferait bien notre affaire et que si un gibier quelconque venait à tomber sous mon fusil, il serait le bienvenu.

Je me mis donc en chasse. Après quelques pas, je découvris en effet une chouette, du moins je la baptisai telle, cette bête! à la phosphorescence de ses deux yeux, entre lesquels je visais. Mon coup de feu ébranla les échos et se répercuta dans les profondeurs de la forêt avec un bruit tel que j'en fus stupéfié. Le noir qui m'accompagna revint apportant en effet une chouette énorme ou plutôt un grand-duc, haut de 25 centimètres au moins; je revins au bivouac et je fis couper les deux ailes que j'ai ramenées en France et qui ont orné pendant toute une saison le chapeau d'une des plus gracieuses pensionnaires de M. Antoine, le directeur du Théâtre-Libre et mon ami.

On essaya de faire cuire la bête, qui, par un phénomène bizarre, durcissait de plus en plus devant le feu clair où on la faisait rôtir, enfourchée sur une baguette de fusil. Les hommes essayèrent d'en manger, mais inutilement, et je partageai mon poulet, maigre régal, avec la marmite commune.

Le lendemain matin, nous nous remîmes en marche, et selon mes ordres on brûla les étapes et l'on ne fit qu'une heure trois quarts de sieste au lieu

de trois heures que j'accordais habituellement. Au soir, mes hommes étaient harassés et durent se contenter, comme moi, du reste, d'une poignée de riz cuit dans l'eau. La nuit fut bonne, mais malheureusement sans pluie, et je songeais avec une grande inquiétude que nous n'avions plus une goutte de liquide : eau, vin, alcool, tout était bu!

Le lendemain matin, nous repartîmes avec hâte; mais vers dix heures, déjà la soif me torturait; j'essayai de mâcher quelques feuilles ou de sucer un caillou, sans réussir à donner à mon palais séché une goutte de fraîcheur. Et je pensais à mes hommes qui haletaient derrière moi et restaient silencieux. Depuis les deux jours passés à chercher le village, personne ne chantait plus dans la colonne.

A midi, je fis faire halte. On se reposa, et l'eau, — un litre et demi qui nous restait, — servit à cuire deux rations de riz par homme. Je fis mettre dans une calebasse le riz cuit pour le soir et je donnai à mes hommes l'ordre de se reposer deux heures.

A deux heures, nous recommençâmes la marche. Le supplice devenait intolérable; il me semblait que ma tête était grossie de moitié, que tout le sang de mon corps s'y était porté avec une impétuosité extraordinaire. J'avais à chaque minute des vertiges qui faisaient tout tourner autour de moi, dans une ronde folle. Tous les souvenirs qui à ce moment se faisaient jour dans mon

cerveau étaient des souvenirs de boissons, de fraîcheurs, de bains prolongés. Par instant, une envie folle de rire me prenait; je pus me contraindre pourtant et me maintenir à cheval en empoignant le pommeau de ma selle arabe. Cela dura un temps qu'il m'est impossible d'estimer, mais peu à peu les malaises se dissipèrent, et je fus bientôt étonné, presque effrayé de la limpidité de ma vue et des idées qui surgissaient en moi. Cette période de lucidité, j'en profitai pour mettre mes notes à jour, et en relisant ce journal aujourd'hui, j'y trouve le passage suivant :

« Voilà deux jours que nous n'avons bu et, par un épouvantable hasard, qui me semble une fatalité, il n'a pas plu! Je viens d'être en proie à des vertiges effrayants, mais en ce moment je suis beaucoup mieux. Si cela me reprend, la crise sera plus forte, la fièvre s'en mêlera sûrement et je tomberai là, pour y rester probablement. Je ne souhaite qu'une chose : c'est d'avoir la force de me tuer pour éviter toutes les souffrances que je vais endurer.

« Il y a six jours que j'ai quitté Bel-Air, marchant à l'ouest 1/4 sud pour rallier le village de Bentimodia. J'ai avec moi onze hommes noirs et une femme soussou. Ces hommes, Soussous, Ouoloffs et Kroumanns, sont, comme moi, exténués de fatigue. Après la halte de ce soir, nous serons sans vivres comme nous sommes sans eau. »

A partir du moment où je pris ces notes je ne me

rappelle plus qu'une marche inconsciente avec un mal de tête fou, des vertiges et des cris, des appels. Le soir, à quatre heures, nous entrâmes dans une clairière au centre de laquelle un marigot s'étalait dans les joncs et les herbes.

Je ne sais qu'une chose, c'est qu'avec mes hommes j'entrai dans l'eau et que je bus comme eux.

Jamais de ma vie je n'ai éprouvé et n'éprouverai plus, je crois, une jouissance pareille à celle que je ressentis à la première gorgée. Sitôt calmé, je réfléchis à l'imprudence que je venais de commettre, mais il était trop tard; pourtant je pris de la quinine et je fis immédiatement filtrer l'eau qui nous était nécessaire.

Nous avions bu, c'était bien, mais comment mangerions-nous?

Je cherchais un moyen, un expédient, lorsque nous entendîmes des voix de femmes sous le couvert; j'y courus. En me voyant, ces malheureuses, qui lavaient des calebasses, poussèrent des cris et voulurent s'enfuir, mais heureusement elles ne le purent pas, car nous les cernions de tous côtés et bientôt nous pûmes leur faire comprendre que nous allions dans leur village voir le chef et que nous n'étions nullement dans l'intention de leur faire du mal.

Elles nous montrèrent la route, ou plutôt le sentier invisible qui conduisait à Bentimodia et qui se trouvait distant de 5 à 600 mètres. En voyant que

Fig. 26. — L'*alikhali* Yèlan-Fodé et sa famille.

Cet alikhali, ou chef de village, est très influent et aspire à remplacer l'almamy Daouda, roi de la Mellacorée. — Il est grand et très beau, musulman. On lui donne soixante-dix ans. Il a une nombreuse lignée d'enfants jeunes et vieux : 34 garçons et 27 filles. Sa plus jeune fille est sur ses genoux, — il est entouré de son monde.

je ne m'étais point mis dans l'erreur et que mes estimes étaient exactes, j'eus un véritable mouvement d'orgueil que je confesse ici.

Le chef, prévenu par les femmes, vint nous reconnaître et nous accueillit bien. A six heures nous entrions dans le village, et comme on commençait le repas du soir, nous y prîmes place et y fîmes honneur. Ce chef était l'un des fils de l'*alikhali* (chef) Yélan Fodé.

Je traitai avec le chef et j'achetai deux sacs de riz, douze poules, deux sacs de mil et quatre grosses outres pleines d'eau. Je ne crus pas devoir en prendre davantage, car le chef m'assura qu'après le village la forêt était sillonnée de sources et que je n'en manquerais plus. Après ces achats, je lui présentai mes cadeaux : étoffes, perles, couteaux, etc., qui furent accueillis avec ravissement, puis ayant renouvelé de même toutes nos calebasses, en partie brisées, je pris mes dispositions pour qu'une bonne nuit de sommeil réparât nos forces épuisées. Je résolus aussi de rester à Bentimodia jusqu'au lendemain à quatre heures.

Au réveil, tous mes hommes avaient repris leur bonne humeur. Les fatigues, les souffrances étaient oubliées, et, grâce aux achats faits sous leurs yeux, ils entrevoyaient un horizon de couscous et de riz des plus réjouissants.

Je leur laissai toute cette journée pour se reposer ;

je l'employai moi-même à recopier mes notes et à refaire la route prochaine pour être encore plus sûr de son exactitude. Vers onze heures j'imitai mes hommes et je fus prendre un bain. De retour à ma case, je pris le parti, vraiment héroïque, de me faire tondre barbe et cheveux, et j'appelai un noir auquel je confiai ma tondeuse dont, du reste, il se servit assez bien, heureusement, car, sans cela, j'aurais dû avoir recours à l'industriel qui se faisait une spécialité de ce travail et qui pour l'accomplir se servait de deux bouts de verre. On s'en tirait généralement avec une carte géographique d'écorchures sur tout le crâne, et cela ne me souriait que très médiocrement. Lorsque ce travail fut enfin terminé, je dus retourner au marigot pour reprendre un nouveau bain, mais je ne m'en plaignais pas, la fraîcheur de l'eau était une sensation exquise, et si elle n'avait été dangereuse j'aurais prolongé ce bain jusque fort avant dans la journée.

En rentrant, j'allai voir le chef et lui dis que mon désir était qu'il ne fît pas tam-tam le soir. Je savais trop bien ce que ce genre de fête coûtait de fatigues à mes hommes et combien cela retardait ma marche en avant. Le chef fut un peu surpris de ma demande, mais il n'insista pas, et lorsque la nuit vint, ayant bien mangé et bu, mes hommes allèrent établir, sous l'auvent des cases, des parlottes qui durèrent une partie de la nuit. Pour moi, je m'endormis dans une

case obligeamment prêtée, mais je ne pus y rester; des araignées monstrueusement velues se promenaient sur tout mon corps et je dus prendre le seul parti raisonnable : je montai mon hamac entre deux arbres peu distants et je m'endormis bientôt à cette auberge de la belle étoile que je connaissais déjà pas mal depuis quelque temps.

Vers quatre heures du matin, je fis sonner le réveil. Quand je dis sonner, je devrais dire crier, car j'employais mon Ouoloff chanteur à cet office dont il s'acquittait fort bien. A cinq heures du matin, tous nos adieux terminés, nous reprenions notre course.

J'acquis bientôt la conviction que le chef de Bentimodia m'avait dit vrai : la grande brousse était plus clairsemée et de petits ruisselets se rencontraient souvent, serpentant dans les herbes. Bientôt même je fis vider l'eau des outres pour la renouveler. Chaque fois j'observai les mêmes précautions en laissant tomber cinq ou six gouttes d'acide phénique dans la totalité de la boisson.

Enfin le voyage se poursuivit sans accident d'aucune sorte et le quatrième jour nous entrâmes à Bengalong, après avoir franchi la chaîne de montagnes dites de Coundidi, dont les altitudes varient de 500 à 600 mètres, à ce qu'il m'a semblé.

Notre arrivée à Bengalong fut fêtée au delà de ce que nous espérions; on nous choya. Les vivres étaient abondants, et c'est là que, pour la première fois,

je bus du vin de palme et mangeai du chou palmiste, qui est un mets délicieux. Je ne m'arrêtai qu'une fin de journée à Bengalong, et cinq jours après je parvins au poste de Boffa, où est la succursale de la Compagnie française de la côte occidentale d'Afrique. Nous arrivâmes pour déjeuner et je fus reçu à bras ouverts par les employés français de la Compagnie, qui m'assaillirent de questions et de prévenances. Après le repas, où le champagne coula pour fêter mon arrivée, je me mis immédiatement en quête du *Kakandey*, qui devait être sur ses ancres à quelques milles plus bas. Je le découvris bientôt, en effet, et n'eus pas besoin de m'y reprendre à deux fois pour le reconnaître; je lui fis immédiatement signe de rallier la terre. Une barque, l'unique du reste, se détacha des flancs du côtre et bientôt Manuel, le patron ouoloff, vint prendre terre et me saluer.

J'avoue sans faiblesse que la vue du petit bateau me causa une joie extrême. J'allais donc enfin pouvoir me reposer un peu et n'avoir plus sur moi la responsabilité des existences qui marchaient derrière mes pas. Cela me soulagea, je l'avoue, et immédiatement je fis transporter à bord mes plantes, mes vivres, ma petite et modeste collection. Je ralliai mes hommes; je leur dis qu'au retour à Bel-Air, Salancona les paierait comme cela était convenu, puis je fis à chacun un petit cadeau, leur enjoignant de retourner au plus vite au pays, d'être raisonnables en

route, etc., etc., toutes les recommandations qu'on est en droit d'adresser à des noirs ou à des enfants.

De plus, je leur confiai deux lettres, qui, je l'ai su depuis, ne sont jamais parvenues à leur adresse.

Il est probable qu'ils en ont fait des gris-gris de toute puissance et dans lesquels ils ont une foi absolue.

Avons-nous bien le droit de nous moquer d'eux?

Je gagnai le bord immédiatement, et m'y installai. A six heures moins vingt environ, une légère brise de terre enfla nos deux misaines et nous commençâmes à descendre le fleuve doucement, salués une dernière fois par les employés de la Compagnie française venus en baleinière me serrer la main.

J'ai déjà décrit le *Kakandey*, je ne reviendrai donc pas sur les misères endurées. Pendant huit jours, je n'ai pris comme nourriture que du riz cuit à l'eau et n'ai bu qu'une eau saumâtre sentant le goudron mieux qu'une vieille felouque hollandaise.

En route, nous pêchâmes un requin ayant $1^{m},7$ de long; ce fut toute une affaire pour l'amener à bord et l'y achever, mais cela se passa heureusement sans accident.

Le soir du huitième jour, à cinq heures, nous doublâmes la pointe nord des îles de Loos, qui appartiennent à l'Angleterre. Au loin, Konakry et la grande terre se profilaient en violet sur le ciel s'assombrissant. Je n'y pus tenir davantage, et comme le vent

tout à coup mollissant ne nous portait plus, je fis mettre le canot à la mer et j'y embarquai ce dont j'avais le plus besoin, puis, avec deux hommes, nous piquâmes le nez sur le feu blanc de la Compagnie française. En route, je ne sais pas par quelle erreur, nous touchâmes sur les rocs, à vingt brasses du rivage : la nuit était obscure. Je commandai immédiatement de reprendre le large, et en quelques coups d'aviron nous fûmes en sûreté.

Nous avions été trompés par un feu d'herbes sèches que des noirs avaient allumé sur la plage, et je me promis de les tancer vertement le lendemain matin.

Bientôt je pus rectifier ma position exactement et une heure après j'abordai le wharf de la Compagnie.

Tout le monde était à table. On me fit fête au dîner. A 11 heures, j'allai au lit, et pendant seize jours j'y restai en proie à une fièvre extrême et rebelle à toutes les médications.

CHAPITRE XII

RETOUR A KONAKRY

Lorsque je fus enfin sur pied, j'occupai mes premières sorties à parcourir l'île et surtout à profiter de la baleinière de la Compagnie pour aller soit à Tumbo, soit à Boulbiné par mer, et c'est au cours de l'un de ces voyages que je pus recueillir une roche revêtue d'une herbe arborescente sous-marine que j'ai rapportée.

Il y avait une quinzaine de jours que j'étais à Konakry, lorsque les secours demandés de Boké à Saint-Louis arrivèrent. Le Gouvernement envoyait le cuirassé le *Sané* pour rétablir l'ordre entre les Yolas et les Soussous.

L'aviso monta jusqu'à l'embouchure du Rio-Nunez, et les chaloupes seules purent rallier Kaniope, où Dinah-Salifou, fauteur de tous ces troubles, fut arrêté et amené à bord. Huit jours après, Dinah subissait un premier interrogatoire à Konakry même, et était, sur l'ordre du gouverneur, interné à Dakar, avec quelques suivants. La Majesté noire, dépossédée d'un

trône usurpé, y est encore, libre, mais placée sous la surveillance des autorités.

Ainsi se termina cette lutte entre deux peuples noirs, lutte qui aurait pu nous être fatale et dans laquelle nous ne risquions rien moins, malgré notre attitude indifférente aux deux partis, que de nous faire couper la tête.

Le surlendemain de mon arrivée, Dinah fut réembarqué à bord du *Sané*, où le gouverneur prit passage, et le navire disparut à l'horizon, salué une dernière fois par notre pavillon.

En rentrant le soir à la factorerie, j'appris que le chef du village de Konakry était à la dernière extrémité. C'était un vieillard grand, sec, tout cassé ; je m'y rendis aussitôt et je pénétrai dans la haute case qu'il habitait.

Le moribond était étendu sur une natte, entouré par tout le village qui le regardait agoniser. Je ne pus tenir longtemps dans ce milieu, où l'air respirable devenait très rare, et j'allai porter la nouvelle chez le principal commis du Gouvernement, B..., qui habitait au bord de la mer une cahute en bois, où tous les rats de la colonie paraissaient s'être donné rendez-vous. Nous passâmes la soirée avec deux officiers qui commandaient un détachement de disciplinaires occupés à battre la route ou à construire une sorte de digue, et à minuit nous regagnâmes nos lits.

Je me laissais aller à la somnolence, lorsqu'une série de détonations violentes éclata tout à coup, suivie de cris suraigus; comme je ne savais ce que cela pouvait signifier, je précipitai mon pas et bientôt j'entrai à la maison, où personne n'était encore au lit. Là, on m'apprit que le chef du village de Konakry venait de mourir, que les cris entendus étaient ceux des femmes, et les coups de feu tirés par les guerriers étaient un dernier salut adressé à la personne du grand chef qui venait de s'éteindre.

Le lendemain matin, nous vîmes au petit jour trois pirogues qui cinglaient vers le sud. C'était l'enterrement du chef. Dans la première étaient les griots, les musiciens et des captifs; dans la seconde, sous le sampan, était le corps du chef et des guerriers. Enfin, dans la troisième, les femmes et les enfants. Ils allaient enfouir le corps dans un endroit écarté, loin des blancs curieux et indiscrets.

Depuis mon arrivée, la fièvre ne me quittait pas, venant à des heures régulières, me terrassant. Le P. Raimbaud et M. Mouton s'inquiétaient vivement de cette situation, qui chaque jour empirait davantage. De plus, j'avais tellement souffert des piqûres de moustiques pendant mon voyage, que j'avais sur les pieds et les mains des plaies rebelles à se guérir; tous les matins, on procédait à un pansement à l'acide phénique étendu d'eau; mais, outre que cela me faisait beaucoup souffrir, il ne paraissait pas que

cela fût efficace. Ce fut mamy (madame) Anna, chez qui je m'étais trouvé un jour, qui entreprit cette guérison en usant de certaines herbes dont elle me fit des bains. Bientôt, en effet, la cicatrisation commença et fut rapidement menée. Mais j'avais et j'ai encore sur les bras, principalement, des cicatrices venues de piqûres ou de contacts malsains, qui parfois me font encore souffrir.

Chaque jour j'allais étudier le kola sur place et j'acquis la conviction que rien ne serait plus facile que d'en exploiter dans l'intérieur de l'île. Les pieds que j'avais transplantés, l'indigotier et le ricin, mis en caisse, venaient à merveille, ainsi que deux palmiers et une pousse de cotonnier. Si j'avais pu revenir en France au mois d'août, au lieu d'y rentrer par les froids, et si j'avais eu avec moi une petite serre fermant bien, j'aurais rapporté ces pieds vivants ; mais ils ne purent supporter les froids et moururent bientôt après mon arrivée.

Un matin, je résolus d'aller avec un de mes amis, un blanc, faire une excursion aux îles de Loos, dont la silhouette m'attirait depuis longtemps.

A une heure nous partons à bord de la baleinière de la Compagnie ; deux heures après, nous étions à une vingtaine de brasses du rivage, et c'est avec des peines infinies que nous gagnons la haute terre, à cause de bancs de roches très étendus et très dangereux.

Un noir, vêtu à l'européenne avec une grande correction et coiffé d'une sorte de coiffure polonaise, rappelant le casque de nos lanciers, vient nous recevoir ; c'est le pasteur protestant, un noir de la Guinée an-

Fig. 27. — Chez mamy Anna. Une voisine. — D'après une photographie de l'auteur.

glaise qui fit ses études à l'Université de Cambridge et détaché alors comme missionnaire sur cette île, où ne réside pas un seul blanc et où quelques pauvres villages s'égrènent çà et là.

Le pasteur nous conduit chez lui, et nous nous y reposons quelques minutes, puis nous allons au

temple, vaste carré de briques, percé de fenêtres ogivales, sans vitres. Au fond, une petite chaire en bois, montée sur un pied, un autel très abandonné, et aux murs des gravures et des inscriptions : *Jésus m'a sauvé ; J'étais pécheur, mais je suis converti ; Gloire à Jésus*, etc., etc., constituent, avec des bancs à peine façonnés, tout le matériel du temple.

Le pasteur, un homme très agréable, nous fait parcourir l'île, où nous chassons beaucoup ; mais, à un moment donné, il nous fait quitter la vallée où nous nous trouvions et nous fait prendre un petit sentier à peine tracé se perdant dans la haute brousse et escaladant une des plus hautes collines de l'île. Je suis assez étonné, pour ma part, de ce nouvel itinéraire, mais comme je pense qu'il y a ou une curiosité ou un admirable panorama à voir, je ne dis rien et je suis mes compagnons.

Depuis que nous sommes en route, le pasteur cause très vivement en anglais à mon ami, il a l'air de lui conter une histoire ; pour moi, je recueille une douzaine de goyaves que je passe au noir qui nous suit, une branche de cotonnier et un magnan (ou fourmi-lion) de l'espèce noire, mesurant 1 centimètre et demi de longueur. C'est, du reste, le seul que j'aie rencontré offrant ces proportions.

Après une très pénible ascension, nous arrivons à la crête de cette colline, où, au milieu d'une sorte de cirque naturel, se dressent encore quatre murs en

ruines ; une lourde et épaisse porte de bois git à terre.

Autour de nous, à nos pieds, les îles de Loos s'étendent verdoyantes ; après, la mer infinie et calme, puis à notre droite l'île Tumbo, Konakry, la baie de Boulbiné, le Kakoulima, dont la cime est toute violette, et enfin la grande terre, dont la ligne d'horizon se perd et se confond dans un ciel d'une extraordinaire limpidité.

Tout à coup, un mot du pasteur me fait dresser l'oreille : *Thomas Wood !* J'ai entendu parler de cet homme et je questionne mon ami. Nous sommes étendus sur l'herbe, à l'ombre d'un gigantesque cotonnier, et après avoir bu chacun à la même bouteille, mon compagnon me conte l'histoire suivante, qui a tant de ressemblance avec le merveilleux conte d'Edgard Poë : *Le Scarabée d'or.*

CHAPITRE XIII

LES ILES DE LOOS. — LE SCARABÉE D'OR

Il y a soixante ans de cela, la côte sur laquelle nous nous trouvons actuellement était infestée de pirates et de négriers. Parmi ceux-ci, Thomas Wood était le plus redouté ; c'était un Anglais pur sang, frère de la Côte, ayant sur la conscience plus de meurtres qu'il n'en faut pour faire pendre une génération.

Ce Thomas Wood, qui possédait une forte corvette, râflait, sur la côte, des villages entiers, et après avoir tué les infirmes, il enlevait les femmes, les enfants, les hommes forts qu'il vendait aux planteurs.

Thomas Wood, capitaine de la corvette négrière, était à la tête d'une trentaine de bandits, gars déterminés s'il en fut jamais et qui avaient certainement eu maille à partir avec les tribunaux de tous les pays. Cet ensemble intéressant formait une association qui devait exploiter le *bois d'ébène* pendant vingt années et se retirer ensuite des affaires

avec une fortune suffisante pour assurer la quiétud et l'honorabilité de leurs vieux jours.

Pour la commodité de ses « opérations », Thomas avait établi aux îles de Loos, alors inhabitées, une sorte d'entrepôt lui permettant d'amasser là les prises jusqu'à complet chargement de sa corvette, et cet entrepôt, dont nous avions les ruines sous les yeux, consistait en quatre murs très hauts, bordés de fossés profonds et fermés par la porte qui gisait dans l'herbe. Çà et là, de longues chaînes de fer emprisonnaient les hommes noirs placés sous la surveillance de deux ou trois compères peu sensibles, chargés aussi de nourrir de riz les malheureux destinés à l'esclavage.

Un jour, Thomas, revenant d'une fructueuse expédition, alla bêtement donner du nez dans les eaux d'une frégate anglaise, justement à sa recherche. Notre homme, qui ne s'émouvait pas pour si peu, changea immédiatement de route et alla droit dans le chenal compris entre les îles de Loos et l'île Tumbo. Ce chenal, très dangereux par ses surprises de fond, ne pouvait être franchi par la frégate, d'un trop fort quillage, et la représentante du droit et de la justice dut se contenter de croiser autour de l'île, comme un milan qui décrit dans l'espace des cercles enserrant de plus en plus sa victime.

Pendant ce temps, Thomas Wood avait mouillé ses ancres dans une petite anse bien abritée des surprises

probables, et, ayant rassemblé la fine fleur des bandits qu'il qualifiait pompeusement d'état-major, tint conseil.

Ce n'est pas que la question se présentât sous des aspects multiples, non pas; deux hypothèses seulement se trouvaient en présence : ou mourir de faim dans la baie, ou bien alléger la corvette de son chargement de chair humaine et prendre la poudre d'escampette, sans tambour ni fifre, à la faveur d'une nuit noire.

Quatre heures suffirent pour débarquer et arrimer les noirs dans le caravansérail, qui, à l'époque, se dissimulait dans un bois très touffu. Ceci fait, Thomas, revenu à bord avec les autres, refit un second voyage avec trois de ses plus fidèles compagnons; ils emportaient des coffres et des sacs pleins du fruit de leurs rapines. Pendant toute la journée et une grande partie de la nuit, ils restèrent absents, et ne rentrèrent à bord que pour apprendre à l'équipage que les trésors de l'association étaient en lieu sûr, que lui Thomas, et les trois hommes seuls savaient où étaient ces trésors, que des points de repère très visibles en assuraient la trouvaille dès qu'elle serait possible et qu'il ferait part de plus de détails à ses hommes, quand on aurait échappé à la frégate toujours guettante.

Ce petit discours, très applaudi, terminé, chacun, sûr l'ordre de Thomas, s'alla coucher, et au lende-

main matin tout l'équipage s'occupa à mettre en batterie les quatre pièces de canon qu'il y avait à bord ; on ouvrit les coffres d'armes, dans la cage de l'entrepont, on établit une ambulance et l'on se prépara par un bon repas aux événements futurs.

Lorsque la nuit fut bien noire, Thomas, naviguant sur ses basses voiles, gagna le milieu du chenal et cingla vers la haute mer. Mais ce qu'il avait oublié de prévoir arriva.

La frégate avais mis trois ou quatre embarcations dehors, à l'entrée et à la sortie du détroit, et à peine sir Thomas Wood se croyait-il sauvé qu'une de ces embarcations, qu'il venait de frôler, donna le signal de la chasse en tirant un coup de feu !

Wood sentit alors combien grosse était la partie qu'il allait jouer et ne balança pas une minute à risquer le tout pour le tout. Retourner en arrière était impossible, on aurait eu le vent debout ; il n'y fallait pas songer. Il couvrit donc sa corvette de toute la toile qu'elle pouvait porter et il prit chasse devant la frégate, qui à son tour se couvrait de toile.

Pendant toute cette nuit, l'équipage du négrier fut anxieux : échapperait-on à la frégate, serait-on perdu? Le dilemme, comme on le voit, expliquait l'anxiété de la bande Thomas et elle attendit que le jour la renseignât avec la plus vive des impatiences.

Lorsqu'enfin le ciel se blanchit au levant, le doute

Fig. 28. — Le P. Raimbaud et l'école noire.

ne fut plus permis; la frégate était en vue, bien dans la ligne de fuite, et naviguant avec ses grandes voiles et ses focs, mais pouvant encore user des bonnettes et des voiles de fortune, ce qu'elle fit. Alors le doute ne fut plus permis à Thomas et aux siens : avant qu'il fût midi, la frégate serait sur eux. Il fallait donc se préparer à combattre, et surtout à mourir.

A une heure, la frégate envoya son premier coup de canon, appuyant les couleurs anglaises qui montèrent à son grand mât; puis le feu continua, coupant les mâts, trouant les voiles de la corvette, qui ne pouvait répondre, étant donnée la faible portée de son artillerie. Enfin, la distance, toujours raccourcie, permit la lutte aux deux adversaires, et elle commença, acharnée, pour se terminer à quatre heures du soir par la prise de la corvette.

Immédiatement, et comme cela se faisait alors, le conseil de guerre de la frégate s'assembla. Thomas Wood, tout blessé qu'il était, fut traîné devant lui; les formalités furent remplies. Dans la marine on est assez vif, et moins de dix minutes après, Thomas et les survivants de la corvette, maintenant coulée, se balançaient gracieusement, au souffle d'une bonne brise, au bout dehors des vergues du grand mât.

Un seul matelot de la corvette fut épargné; il avait un bras broyé par un boulet et une forte entaille à la tête. Le major qui l'avait soigné avait recueilli sa con-

fession, le secret du trésor était dévoilé, et il ne s'agissait plus que d'aller le prendre, sur les indications du blessé, qui était du voyage secret fait par Thomas à l'île.

Le capitaine de la frégate anglaise retourna immédiatement à l'endroit où il était mouillé la veille; on immergea les pendus, on soigna les blessés, et le lendemain matin, la frégate mit un canot à la mer pour aller à la recherche du fameux trésor. Le capitaine, homme avisé s'il en fut, se dit que toutes les indications verbales du blessé ne vaudraient pas sa présence, et il le fit mettre au fond du canot. On arriva, on débarqua ; l'homme indiqua très bien le chemin jusqu'au caravansérail, où le capitaine délivra les noirs; mais là, le blessé, épuisé, mourut d'une attaque de tétanos, et les îles de Loos recèlent encore les trésors (un million, dit-on) de Thomas Wood, malgré toutes les recherches qui furent faites depuis.

Lorsque le récit de mon ami fut terminé, nous redescendîmes vers notre embarcation, car nous voulions profiter de la brise, qui se lève à cinq heures, pour rentrer à Konakry; nous prîmes congé du pasteur, et, chargés de notre chasse et de notre récolte, nous mîmes le cap sur la pointe de la Compagnie, où nous touchâmes à cinq heures.

CHAPITRE XIV

SÉJOUR

A Konakry, notre vie était toujours la même. A peine avais-je la force de me rendre auprès des végétaux que j'étudiais. La plupart du temps, ma faiblesse était si grande que je ne pouvais même pas me rendre à table. Le soir seulement, à cinq heures, la fièvre m'abandonnait; alors je montais à cheval pour prendre un peu d'exercice avant le dîner, puis, à la lueur d'une lampe, je travaillais jusqu'à l'heure de me mettre au lit.

Je sentais chaque jour mes forces diminuer davantage et je prévoyais le moment où une plus forte crise me terrasserait; mais comme la souffrance était nulle, cela ne m'effrayait pas.

Un jour que j'étais au cimetière des blancs, vaste enclos où les tombes se perdent dans les broussailles et les herbes, un employé de la Compagnie, qui s'y trouvait également à ce moment-là, me dit : « Venez, je vais vous faire voir quelque chose. » Et il me con-

duisit vers une tombe en ciment, sur laquelle je lus en écartant les herbes :

ÉMILE ZOLA
22 ans
— 1882 —

C'était la tombe d'un employé de la maison, mort après six mois de séjour. C'était bien son nom, mais personne n'avait d'autres renseignements sur lui.

— C'est égal, dis-je à mon compagnon, je m'attendais peu à voir le nom de notre grand romancier à la Côte d'Afrique, et encore moins sur une tombe!

— On ne moisit pas ici, ajouta mon compagnon en guise de péroraison.

Un soir, ceci est une impression que je note avec un plaisir extrême, un soir nous revenions, vers dix heures, deux blancs et moi, à la factorerie. En arrivant à la Mission, des sons d'orgue frappèrent nos oreilles; nous poussâmes nos pas doucement, et dans la baie lumineuse d'une fenêtre, nous entrevîmes la silhouette du R. P. Raimbaud, qui chantait l'*Ave Maria* de Gounod.

Sa voix de ténor s'envolait radieuse dans la nuit, et l'ardente prière d'amour s'adressant à la femme déifiée, ce chant si plein de langueur et de mysticisme nous pénétra d'un sentiment difficile aujourd'hui à analyser; nous restions là silencieux, écou-

Fig. 29. — Cour d'une factorerie à Konakry.

tant, et ce ne fut qu'assez longtemps après la fin du cantique que nous reprîmes notre route, sans échanger une parole.

Tous les jours, le Révérend Père venait me voir, nous causions longuement; c'est lui qui m'apporta la nouvelle que le bateau qui devait me ramener en France venait de quitter Loango et qu'il serait mouillé dans la baie, au cours de la quinzaine. Immédiatement, je préparai mes bagages et m'occupai surtout du transbordement de mes plantes. Je fis préparer une grande caisse que je divisai en trois compartiments; dans le premier, je mis la terre de Boké, l'indigo et le ricin; dans le second, occupé par la terre de Konakry, se trouvait le kolatier, des plants d'avocatiers et de bananiers; dans le troisième, de la terre aurifère ramassée dans les confins du Fouta-Djallon, pendant mon voyage de Bel-Air au Rio-Pongo. J'emmagasinai aussi mes plaques photographiques, qui avaient déjà beaucoup souffert, et ayant tout préparé, j'attendis sans impatience l'arrivée du bateau.

L'avant-veille de son arrivée, au moment où nous finissions le potage, les boys Sory et Sakalé apportèrent et déposèrent sur la table, devant moi, un immense bouquet de fleurs merveilleuses trempant dans un petit baquet. A ce moment, tout le monde se leva; étonné, je fis comme tout le monde; mais M. Mouton, prenant la parole, me fit comprendre le mot de cette énigme.

— Loin du pays, me dit-il, et loin de ceux qui vous sont chers, voulez-vous permettre à des gens qui vous aiment, de vous souhaiter votre fête?

J'étais si ému, j'avais la gorge si serrée par l'émotion, que je ne pus rien répondre, mais j'embrassai M. Mouton comme on embrasse son père, je serrai la main à tout le monde et le repas continua gaiement, arrosé par du champagne!

Comme la fête ne pouvait, en somme, se terminer ainsi, on attela un noir à une petite serinette qui traînait dans un coin et qui moulait tant bien que mal le *Beau Danube bleu*, la *Colonel-Polka* et toutes sortes de danses, puis nous dansâmes entre hommes jusqu'à une heure très avancée, très gais, d'une gaîté de bon aloi, franche et sincère.

J'ai gardé de cette soirée et de l'attention de ces messieurs à mon égard un souvenir précieux qui m'émeut encore, lorsque je pense au soleil tropical, à la magie des grandes forêts africaines.

La vie continua monotone, en courses, en fièvres, et j'allais de mal en pis, lorsqu'un matin, un coup de canon retentit dans la baie; je sautai à bas de mon mon lit, je pris ma lorgnette et je vis au finistère des îles de Loos un grand bateau blanc battant pavillon tricolore. C'était mon bateau! Sans tarder une minute, je fus habillé. Ma réquisition m'attendait au Gouvernement; j'allai la prendre et faire mes adieux à tous ces messieurs. J'allai aussi dire adieu au R. P.

Raimbaud, au trésorier-payeur, à tous ceux qui m'avaient reçu avec tant d'affabilité et de gentillesse, puis je rentrai à la factorerie, où devaient déjeuner quinze personnes venues du bord.

Je n'insiste pas sur cette dernière journée passée à Konakry; elle fut vite écoulée et il était temps, car je m'étais livré à de telles marches ce jour-là que je me sentais épuisé à l'heure de l'embarquement. A quatre heures je me trouvais à bord, à cinq heures on levait l'ancre et à six heures nous avions perdu de vue les terres africaines.

Je me souviens qu'à ce moment, un regret me prit; j'abandonnais un pays où j'avais bien souffert, mais où j'avais éprouvé tant de satisfactions d'ordres différents, où j'avais usé de tant de liberté, qu'un serrement de cœur se fit en moi en voyant disparaître au loin ces terres qui m'avaient été si hospitalières; mais l'espoir que je conservais et que je conserverai toujours de les revoir un jour ou l'autre, me consola, et je descendis dans ma cabine procéder à mon installation.

Le voyage dura dix-sept jours; nous relâchâmes à Dakar et à Ténériffe. Plus nous allions vers le nord, plus les cas de fièvre s'accentuaient à bord; pour moi, je ne pouvais plus prendre et garder d'autre nourriture que du lait concentré étendu d'eau.

A partir de Ténériffe, nous entrâmes dans un froid vif qui nous fit beaucoup souffrir. La mer, très

mauvaise, nous secouait ferme; nous roulions presque bord sur bord.

J'avais installé mes caisses dans la timonerie d'arrière, et chaque jour je montais leur donner les soins qu'elles nécessitaient; mais malgré les précautions que j'avais pu prendre, le froid était si dur qu'elles mouraient l'une après l'autre, à mon grand chagrin.

En route, nous perdîmes deux hommes, qui furent immergés avec le cérémonial ordinaire, mais on le fit sans nous prévenir.

Nous arrivâmes à Bordeaux, où mon frère m'attendait, et le lendemain matin j'étais à Paris, où je fus longtemps à me remettre des fatigues et des privations endurées.

NOTES GÉNÉRALES

SUR LE PAYS SOUSSOUS

La partie de la côte occidentale d'Afrique où la langue soussous est en usage s'étend depuis le Rio-Nunez jusqu'à la Mellacorée, à quelque distance de la colonie anglaise de Sierra-Leone.

Toute cette partie de territoire visitée par moi est habitée, ainsi que je l'ai dit au cours de ce récit, par quatre peuples différents : les Nalos ou Nalous, les Landoumans, les Bagas et les Sossos ou Soussous.

Les deux premiers peuples sont établis sur les bords du Rio-Nunez; les Landoumans, dans la région de Boké et au delà, obéissent à l'autorité d'un roi, qui actuellement est le manga Sarah.

Les Nalous sont établis plus bas, dans les environs de Kaniope et de Guémée Saint-Jean; ils obéissent, ou plutôt obéissaient à l'autorité de Dinah-Salifou, dépossédé par le gouvernement français et dont le territoire a pour ville principale Kaniope.

Les Soussous, qui se divisent en huit tribus, occupent les Rivières du Rio-Pongo, de Bramaya, du Dubréka et de la Mellacorée, et se trouvent réunis sous l'autorité de l'almamy Daouda, roi de la Mellacorée.

On trouve également des villages soussous dans l'intérieur, à cinquante et même soixante lieues de la côte.

Les deux points les plus importants, comme centres commerciaux, sont Konakry et Boké :

Konakry, par 9° 30′ latitude nord et 16° 5′ 20″ longitude ouest.

Cette colonie, la plus riche que nous possédions dans les Rivières du Sud, est toute jeune encore. Il y a huit ou dix ans, ce n'était qu'un pays inculte, à peine peuplé, et l'on y abordait de temps à autre pour se procurer de l'eau ou pour acheter aux indigènes un bœuf ou deux, afin de renouveler la viande fraîche à bord.

Bien situé, rafraîchi par l'air de la mer, Konakry est destiné, dans un avenir plus ou moins prochain, à devenir la clef de nos possessions sud-africaines. En effet, par Konakry la pénétration dans le Soudan et dans le Fouta devient facile, et chaque année les nombreuses caravanes qui viennent de l'intérieur apportant l'or, le caoutchouc, la gomme, y trouvent trois ou quatre maisons de commerce d'une importance de premier ordre où elles peuvent écouler facilement leurs produits.

En 1885 ou 1886, croyons-nous, M. Jean Bayol, retour d'une mission dans le Fouta, fut créé lieutenant-gouverneur des Rivières du Sud, qui furent rassemblées sous son influence, et Konakry, qui ne possédait alors qu'un commandant de cercle, devenait le chef-lieu de ce nouveau département colonial.

Sitôt rendu à son poste, M. Jean Bayol se multiplia; il fit, grâce à ses démarches, relier l'île avec la France, au moyen d'un câble télégraphique.

La Compagnie de la Côte occidentale d'Afrique, qui était établie aux îles de Loos, vint s'y fixer et entreprit de grands travaux. Ses bâtiments, au nombre de cinq, entourent une cour que sillonne un chemin de fer Decauville; son chiffre d'affaires est énorme, et devant le succès de son entreprise, d'autres maisons (factorerie allemande, maison Squirion, Flers) vinrent se fixer dans l'île.

Devant l'essor que prenait la colonie, de plus grands sacrifices furent faits, et une large avenue allant du nord au sud passe maintenant devant le palais du Gouvernement.

La maison des Révérends Pères du Saint-Esprit y envoya le Père Raimbaud qui, par ses soins et son intelligence, a su grouper autour de lui une cinquantaine d'enfants sachant lire et parler français. Peu à peu l'influence française s'est ainsi développée et gagne chaque jour du terrain.

Quatre ou cinq grands villages sont échelonnés dans l'île et fournissent avec les kroumanns des travailleurs aux maisons commerciales, qui font vivre tout le pays, du reste.

Le type de l'habitant est assez beau. L'homme est fort, d'une taille ordinaire; le teint n'est pas noir comme celui des autres races plus au sud, mais se rapproche plutôt du marron cuivré. Les femmes sont assez jolies, mot qu'il faut prendre dans un sens très relatif, courageuses et fidèles.

Quant à l'homme, comme tous les noirs, il est le plus souvent lâche et menteur, voleur aussi à l'occasion.

Si, comme il faut l'espérer, le sous-secrétaire d'État consent aux efforts que demande cette colonie, si jeune et si pleine de promesses, avant dix ans d'ici, elle sera la reine de nos possessions sur la Côte et, il ne faut pas l'oublier, elle rapportera bientôt ce qu'elle aura coûté si l'on sait y favoriser l'extension de notre commerce (1).

(1) Nos lecteurs, en se reportant à l'annexe du chapitre III, verront que nos espérances ont été dépassées et que la colonie a donné tout ce qu'elle promettait et tout ce que nous prédisions.

BOKÉ. — LE RIO-NUNEZ

Le Rio-Nunez descend du Fouta-Djallon, traversant le pays landouman, le royaume des Nalous, celui des Bagas, et se jette dans la mer à la gauche des îles Alcatras.

Sur les rives du Rio-Nunez jusqu'à Boké, on compte quatre gros villages sur la droite : Victoria, le village de Kaniope, dernière résidence de Dinah, Kassakobouly, résidence ordinaire de cette Majesté noire. Sur la gauche, on trouve entre ces deux derniers villages le gros bourg de Guémée-Saint-Jean, où une factorerie française est établie.

Boké est évidemment le centre le plus important des affaires, quoiqu'il existe deux factoreries à Bel-Air. Mais Boké est proche ; un gué le relie au Fouta et les caravanes s'arrêtent là plutôt que de descendre jusqu'à Victoria ou Bel-Air. Le commerce se base surtout sur l'échange des denrées européennes, principalement le sel, qui est absolument inconnu dans l'intérieur.

Son climat est des plus meurtriers à cause du mouvement du fleuve. Les émanations qu'il dégage ne permettent qu'à peine un séjour de vingt-six ou vingt-huit mois, et encore une nature robuste et sèche peut-elle seule tenter l'aventure.

L'influence française est représentée par un commandant de cercle dont le poste est situé à Boké. Il n'y a pas de médecin.

LE RIO-PONGO

Ce fleuve parcourt le pays des Soussous et des Bagas et se jette dans la mer à 30 milles plus au sud que le Nunez.

A son embouchure, on rencontre d'abord le poste de Boffa, habité par un commandant de cercle, et une petite école tenue par un prêtre français, mais peu florissante.

Cette partie de notre colonie des Rivières est bien abandonnée. Les caravanes n'en connaissent pas le chemin et les quelques petites maisons commerciales françaises établies là ne font que vivoter. Tout le grand commerce est fait par des Anglais, qui ont bâti d'importantes factoreries sur les rives du fleuve et qui accaparent les affaires. Une seule maison de la Compagnie française fait assez bien son année, mais au prix de quelles luttes?

Là, plus que dans tous les pays que j'ai visités, le noir est d'une paresse exemplaire. Il ne veut rien

faire et ne fait rien. Acheter un bœuf, une poule, deux œufs, est toute une affaire, et c'est à grand'-peine qu'un noir se lève pour vous laisser passer. Les essences forestières sont les mêmes que dans le Rio-Nunez.

CHAPITRE PREMIER

SOL AGRICOLE

Les terrains étudiés, dont j'ai pu rapporter deux échantillons en France, offrent trois aspects bien différents.

Les premières terres, celles qui margent les fleuves et les rivières et qui sont couvertes d'eau au moment du flux ne produisent guère que des palétuviers qui font sur chaque rive d'impénétrables murailles; c'est dans cette extraordinaire végétation que les caïmans abondent, qu'ils élisent leur domicile, et l'on comprendra aisément le danger qu'offre un petit débarquement en face d'un pareil obstacle et de pareils ennemis. On rencontre ensuite les terres dont nous avons donné l'analyse au cours de ce livre. C'est dans cette zone que croissent les palmiers, c'est aussi le terrain le plus propre à la culture du riz, du sésame et de l'arachide. Ces terrains sont tantôt sablonneux, tantôt humides, secs ou pierreux, mais les principes fondamentaux changent peu dans leurs proportions. Viennent ensuite et en troisième catégorie les collines et les montagnes où les gros blocs de pierres calcinées

abondent et où la végation croît encore davantage.

Dans le Rio-Pongo surtout, le sous-sol se compose de roches d'une dureté telle, que le creusement d'un puits moyen devient une besogne de longue haleine, hérissée de grandes difficultés.

Les indigènes cultivent également, dans les terrains de la seconde catégorie, le manioc, la patate douce, l'igname, etc., etc. Certains endroits seraient, aux dires de personnes compétentes, favorables à la culture de la canne à sucre, étant donnée la sécheresse particulière de ces terres, mais jusqu'ici nous en sommes réduits aux hypothèses, car aucune tentative de ce genre n'a encore été faite.

Les travaux agricoles des noirs, travaux de préparation, commencent en février ou mars; on coupe les herbes et les broussailles, nous ne parlons, bien entendu, que de la petite brousse, la grande brousse étant la plupart du temps impénétrable. Dès la fin d'avril on brûle ces herbes coupées qui servent alors de fumure, et les semailles commencent en mai, quelque fois même vers la fin d'avril.

Les indigènes ne défrichent jamais un pouce de terrain, ils se contentent de brûler les herbes, comme nous le disions, et de remuer la terre à quelques centimètres seulement; de semer puis d'attendre. Pour planter le manioc et la patate douce, ils se donnent plus de peine, car ils sont obligés de former d'étroites plates-bandes assez hautes sous lesquelles ils enfouis-

sent les mauvaises herbes brûlées, et qui servent de fumure. Ceux qui se livrent à cette culture sont des fermiers modèles et ils sont assez rares, le noir, ai-je déjà dit, n'aimant pas le travail. Les terres restent inoccupées de novembre à avril.

Cette contrée est surtout fertile en précieuses plantes médicinales; un groupe d'hommes compétents y ferait de très utiles découvertes; du reste, le P. Raimbaud y a découvert une plante étudiée par le Dr Eckel, laquelle serait un antidote de la fièvre bilieuse hématurique.

En s'avançant dans l'intérieur, vers les collines du Fouta-Djallon, on trouve le café du Rio-Pongo, qu'on dénomme à tort café du Rio-Nunez, car il est beaucoup plus abondant dans le bassin de ce premier fleuve que dans celui du second. On le récolte principalement dans le haut de la rivière de Fatalah et il s'étend jusqu'aux collines comprises entre le Rio-Pongo et le Rio-Nunez, mais sans aller beaucoup plus au delà de ces deux points. Ce café, qui jouit d'une excellente réputation, vient très facilement, et une exploitation de ce végétal amènerait de gros bénéfices à qui la tenterait.

Pendant la saison des pluies, qui commence fin mai et se termine en octobre, le terrain acquiert une fertilité extraordinaire : en moins de quinze jours, les herbes et les broussailles envahissent tout et montent jusqu'à la hauteur d'un homme. Le grand tra-

vail des indigènes consiste alors à sarcler les terres ensemencées, à veiller, en un mot, à ce que cette végétation exagérée n'étouffe et ne détruise pas totalement la récolte attendue.

Le plus riche produit de toutes ces Rivières est sans conteste le caoutchouc, dont le commerce bat son plein pendant la saison des caravanes, c'est-à-dire la saison sèche. Après ce produit, le négoce se fait assez activement sur les peaux de bœuf qu'apportent les foulahs. Autrefois, le commerce de l'or était assez florissant et venait du Fouta, mais ce commerce est presque nul à l'heure actuelle. Les transactions sur l'ivoire n'ont jamais été très florissantes. C'est surtout plus au sud, au Gabon et au Congo, que se font les plus brillantes affaires. La gomme vient de la Mellacorée, ainsi que de la Dubréka.

La culture des Soussous se porte surtout sur les sésames et les arachides, véritables richesses pour ces pays. Les rivières et les marigots sont les voies les plus ordinaires de communication entre les différents centres; trois ou quatre routes étaient assez fréquentées par les caravanes, mais depuis 1884 elles deviennent à peu près désertes et le commerce périclite beaucoup en raison des guerres incessantes que quelques chefs se font entre eux (1).

(1) Il est bien entendu que la situation était telle en 1890, mais que depuis, grâce aux travaux dont nous parlons précédemment, elle s'est totalement améliorée et que le commerce a repris dans toute sa plénitude.

CHAPITRE II

LA FAUNE. — LA FLORE

La faune de toute cette contrée est riche, malgré l'absence du lion et du tigre. On trouve en s'avançant dans l'intérieur et non loin de la côte : le chacal, le jaguar, le léopard, le chat tigré, l'antilope dont il existe plusieurs variétés, ainsi que la gazelle. Plus avant dans le centre, se trouvent la panthère, l'hyène, l'éléphant, le bœuf sauvage à grandes cornes et le tigre.

Les animaux domestiques sont, à peu de chose près, ceux que nous avons en France : le bœuf, dont la chair est sans saveur; le veau, comme viande blanche est inconnu : quel que soit l'âge de l'animal tué, la chair est rouge et son goût est identique à celui qu'on trouve au bœuf; ensuite, viennent les moutons, les chiens, chats, etc. Les poules abondent, les canards sont plus rares.

Voici, à titre de renseignement, quelques prix courants. Je les dois à l'obligeance du P. Raimbaud, car tous mes achats ont été faits par voie d'échange et

il me devenait difficile d'estimer justement la valeur marchande d'un objet que j'échangeais contre du sel, des perles ou des pans d'étoffe :

Une poule vaut de 1 franc à 1 fr. 25 centimes, les canards 2 fr. 50 centimes et les canes 5 francs, les œufs se paient couramment 10 centimes pièce.

Les rivières sont très poissonneuses. Les noirs emploient divers systèmes de pêche, le filet, l'hameçon; ils font aussi avec des feuilles de bambous une sorte d'enclos à sec à la marée basse et submergé à la marée haute. Quant le fleuve redescend, ils n'ont que la peine de recueillir le poisson resté à sec et souvent cette pêche est très fructueuse. Les caïmans abondent dans toutes les rivières du Sud et à ce point que le bain n'est possible qu'avec de grandes précautions; il y a chaque année, surtout à l'époque des pluies, de graves accidents de personnes, principalement aux gués, où le caïman guette les gens qui traversent le fleuve. Les noirs affirment avoir vu souvent des hippopotames, mais jusqu'ici rien n'est venu justifier cette affirmation et nous sommes obligés de nous en tenir à ce que disent les indigènes.

Les mangliers, les bois, les forêts, sont remplis de singes et d'oiseaux de tous plumages. Les singes les plus connus sont : le petit singe gris des mangliers, le singe hurleur, le singe gris à museau de chien, le singe rouge, le chimpanzé et le singe noir à queue blanche. On ne connaît ni l'orang-outang ni le gorille.

Les oiseaux sont très nombreux, les plus communs sont : le colibri, le pigeon vert, le perroquet vert, la tourterelle et le pigeon ordinaire, la caille, le corbeau à gorge blanche, le martin-pêcheur, la veuve, le gendarme, la bécassine, le canard d'eau, l'aigrette, le pélican, la chouette, l'épervier, le vautour, dit charognard, deux espèces d'aigles et de grands oiseaux blancs que l'on rencontre les uns aux bords des rivières et bons à manger; les autres, non mangeables, se trouvent dans l'intérieur, où ils accompagnent souvent les troupeaux de bœufs.

La flore est d'une richesse inouïe et l'on comprendra aisément qu'il m'est impossible d'en donner une liste, si succincte qu'elle soit.

En plus des faux lis, des vanilles et des orchidées communes, elle se divise en tant de branches et de familles qu'une étude spéciale deviendrait nécessaire pour en donner une nomenclature sinon complète, du moins assez étendue.

Il existe d'ailleurs des études très bien faites sur la flore africaine, et tout ce que je pourrais dire à cet égard n'apporterait aucun élément nouveau à des travaux déjà établis.

CHAPITRE III

USAGES ET COUTUMES

Les usages et coutumes des Soussous ainsi que des autres peuples désignés au commencement de ces notes peuvent se diviser en deux sortes : 1° Ceux qui leur sont propres, c'est-à-dire créés par eux-mêmes, et 2° ceux qui leur viennent de leurs relations avec les mahométans.

La politesse chez eux, comme chez tous les peuples noirs, est en grand honneur; ils se saluent toujours et longuement chaque fois qu'ils se rencontrent. Ne point se saluer ou ne point répondre à un salut est considéré comme une offense si grave, que la réconciliation et l'oubli de cette injure deviennent désormais impossibles.

Le salut se formule ainsi :

— Imama (bonjour).

— Oui, bonjour.

— Es-tu heureux?

— Oui.

— Es-tu en bonne santé?

— Oui *ou* non.

Telle est cette formule, qui ne varie pas. Après avoir salué celui qu'il aborde, l'abordant lui demande alors des nouvelles de toute sa famille, ce qui fait que cette simple politesse dure parfois un quart d'heure et même vingt minutes.

Les noirs, les Soussous surtout, sont très démonstratifs; pour une futilité, ils se donnent entre eux des témoignages d'ardente amitié, mais ils savent très bien à quoi s'en tenir à cet égard, car il n'y a pas d'êtres plus sournois, plus indifférents et plus traîtres que les noirs.

L'hospitalité est très pratiquée, c'est un des beaux côtés de leur caractère, qui malheureusement n'en a pas beaucoup. L'étranger est sacré chez eux et même choyé par celui qui le reçoit, mais il se peut très bien que le maître de la case attente à la vie de son hôte sitôt que celui-ci est sorti du village, car les rancunes sont invétérées et la vendetta fleurit chez les Soussous et leurs voisins, aussi bien qu'en Corse, et pour le même motif : l'injure.

Le duel n'a pas encore pénétré dans leurs mœurs, pas plus que le suicide. Ces deux bienfaits de la civilisation ne sont pas encore de nécessité sur la Côte occidentale d'Afrique. Mais, par exemple, et probablement comme compensation, le vol et le brigandage sont à l'ordre du jour.

Les razzias sont généralement le motif des guerres

Fig. 30. — Femmes Soussous.

que les chefs se font entre eux, tout en se servant d'un prétexte plus décent; les captifs deviennent la propriété exclusive du vainqueur. Le rapt, qui sévit avec une certaine intensité, est l'apanage des gens de condition. Qu'un chef, un guerrier redouté et fameux, enlève soit un soit plusieurs hommes, une ou plusieurs femmes, c'est parfait, c'est là plaisir de prince; mais si le ravisseur est de menu fretin, la justice sévit avec une rigueur de bon aloi.

Le célibat est chose totalement inconnue. La polygamie existe chez les gens libres; les esclaves sont monogames; il n'y a pas de cas de polyandrie.

La femme est achetée; on donne généralement pour cet achat du rhum de traite, de la poudre, des fusils, et souvent aussi on paie en esclaves. Le prix d'une femme est en moyenne de 500 à 600 francs.

La femme n'apporte aucune dot; les noces se font la nuit, mais, malgré notre curiosité et nos indiscrétions, nous n'avons pu avoir de renseignements sur le cérémonial usité dans ces unions.

La femme soussou est légère, et ses mœurs ne sont pas sans reproche; mais il convient de dire aussi que les noirs se font une tout autre idée que nous de la fidélité conjugale.

L'adultère n'est pas considéré comme un crime, le noir ne s'en préoccupe pas, et pourvu que la case, le *lougan* et le reste soient tenus en bon état, il ne se plaint de rien.

Notre civilisation peut difficilement se faire l'idée d'une apathie semblable et excuser une pareille indulgence; mais il ne faut pas oublier que la femme noire est avant tout une bête de somme qui s'achète, et que tant qu'elle ne frustre pas son époux dans ses intérêts, elle accomplit son devoir.

L'infanticide est très rare, contrairement aux manœuvres abortives qui sont très pratiquées. Pour y arriver, les femmes se servent de feuilles de cactus. Les enfants sont sevrés très tardivement. La circoncision a lieu généralement le huitième jour après la naissance, mais parfois on attend jusqu'à l'âge de cinq ou six ans pour pratiquer cette douloureuse opération.

A Konakry en particulier, les enfants sont circoncis très tardivement, à l'âge de douze ou treize ans, par exemple. Cela donne lieu à une cérémonie et à un certain rite dont voici les principaux actes :

Les enfants prêts pour la circoncision habitent ensemble une case spéciale sous la surveillance d'un homme désigné par le chef du village. Ils restent ainsi en commun pendant tout le mois qui précède l'opération. Pendant ce laps de temps, ils revêtent une sorte d'uniforme consistant en une longue et large robe jaune avec un bonnet pareil sur la tête, ils portent à la main un long bâton sculpté, garni de houpettes et de petits grelots, que l'on appelle bâton des circoncis; plus au nord, au Sénégal, ce bâ-

ton est remplacé par une lance à lames multiples et bizarres qui font l'effet d'une floraison de fer et de cuivre.

Les circoncis font, sous la surveillance de leur guide, de longues promenades, marchant les uns derrière les autres en chantant et en frappant en cadence leurs mains l'une dans l'autre. Sur leur route, ils saluent tous les hommes qui passent, par une profonde inclination du corps; comme ils ont la conviction que les blancs sont également circoncis, ils les saluent de la même manière.

On fait subir aux jeunes filles de treize à quinze ans une opération que les médecins appellent l'obscision. Sans cela, paraît-il, elles ne trouveraient pas de mari. C'est, à notre avis, une coutume transmise par les mahométans et dont la principale raison doit être plutôt une superstition qu'une mesure hygiénique ainsi que le croient certaines personnalités médicales.

Ces filles, comme les garçons, restent un mois ensemble sous la surveillance d'une matrone et se livrent aux mêmes promenades et au même cérémonial que les circoncis mâles.

Les guerres que se font entre eux les chefs sont des guerres d'escarmouches et de pillage.

Les guerriers sont réunis dans des villages toujours situés à bonne distance de l'ennemi; ces guerriers sont

la plupart du temps des vagabonds de la pire espèce. Les razzias ont lieu pendant la nuit. Ils tâchent de tomber sur un village où ils sont à peu près sûrs de ne pas rencontrer de forte résistance; ils pillent tout à leur aise, et si l'ennemi approche, c'est alors une déroute pleine d'entrain, bien faite pour donner une haute idée du courage des noirs. La guerre qui eut lieu entre les hommes de Dinah et ceux de Tocba fut surtout meurtrière, parce que le guet-apens dans lequel Tocba perdit la vie avait exaspéré son peuple.

Jamais les noirs ne se battent en rase campagne, si bien qu'on a vu des guerres de deux armées n'amener que cinq ou six cas de mort violente.

Le vieillard libre est respecté, mais le vieil esclave ne l'est pas. On est généralement indifférent envers les aliénés, qui, du reste, sont peu nombreux.

Les noirs sont malades principalement pendant la saison pluvieuse. Ils ont d'atroces migraines et les soignent à l'aide d'une sorte de bouillie de terre argileuse mélangée de certaines herbes; ils font du tout un emplâtre qu'ils s'appliquent sur le front et qu'ils laissent sécher ainsi. L'emplâtre en séchant se rétracte sur lui-même et comprime les artères. C'est peut-être la seule vertu de cette médication. La saison des pluies est souvent marquée par des épidémies de maladies d'yeux, de coliques et de fièvres bilieuses; la gale et la lèpre sévissent également à certaines époques. Mais la maladie la plus cruelle et la plus rebelle à tou-

tes les médications est la maladie du sommeil, presque toujours mortelle. L'homme atteint s'endort et ne s'éveille plus que quelques instants tous les jours, le temps de prendre la nourriture nécessaire, dix minutes, vingt quelquefois, puis, peu à peu, ces courts réveils disparaissent et l'homme meurt au milieu de ses déjections, le corps rongé par des plaies amenées par la saleté dans laquelle il croupissait.

Les Européens sont aussi sujets à cette maladie, contre laquelle on ne connaît aucun remède autre que le déplacement, aussitôt que les premiers symptômes se manifestent.

Une commission médicale a examiné les terres, analysé les eaux, fait toutes les recherches possibles sur les lieux où se manifeste cette mystérieuse maladie, sans avoir pu trouver même les symptômes d'un foyer infectant.

CHAPITRE IV

LA MORT. — LES FUNÉRAILLES

A la mort d'un homme libre, tous les esclaves rassemblés devant la case poussent des clameurs déchirantes pendant plusieurs heures et tirent des coups de fusil. Dans l'intérieur de la case, les femmes lavent le mort avec une sorte de rite, puis on roule le cadavre dans une pièce d'étoffe blanche et on l'étend sur deux nattes au milieu de la case, entouré de ses armes et de ses gris-gris. La fosse est alors creusée dans un endroit écarté, mais peu distant du village. Cette fosse n'est jamais profonde; on y place le cadavre sur le dos et on entrecroise des morceaux de bois sur le corps pour que la terre ne le gêne pas; on comble la fosse et sur le monticule qui la surplombe on met des calebasses cassées, des chiffons, des herbes et parfois un peu de riz; quand les branches qui voilent le corps sont pourries, les terres s'affaissent et il se produit une excavation d'où s'exhale une odeur pestilentielle.

Il m'est arrivé dans les environs de Boulbiné une

aventure que je n'oublierai pas. J'étais occupé à herboriser dans une sorte de petit bois et, tout à ma besogne, j'allais un peu au hasard lorsque tout à coup, la terre manquant sous mon pied droit, je m'enfonçai jusqu'au genou et je sentis sous ma botte une chose molle s'aplatir en même temps qu'une odeur nauséabonde me fit rejeter en arrière. Je me retirai vivement de cette position critique et je courus à la mer où je me lavai fortement; je m'étais enfoncé dans une fosse mortuaire. Depuis j'évitai avec soin, aux alentours des villages, de marcher sur les monticules oblongs dont j'avais une singulière défiance.

Le deuil est porté par les femmes et la mère du défunt; les hommes en sont exempts. Les épouses du mort restent enfermées dans les cases pendant six mois, la tête couverte d'un large voile blanc. La fin de ce deuil rigoureusement observé devient pour toute la famille un jour de réjouissance. On festoie et l'on danse tout comme au jour des épousailles.

Le culte que l'on a pour les morts est très restreint; on renouvelle de temps en temps les calebasses et les chiffons placés sur la tombe, et c'est tout. Au bout de l'an, alors qu'en France la famille fait dire une messe, les noirs font un festin suivi de danses. Que le défunt soit homme ou femme, la chose importe peu, le principal est que le mort dont on fête l'anniversaire ait été de son vivant un personnage de qualité.

CHAPITRE V

ORGANISATION POLITIQUE

Tous ces pays sont gouvernés par un roi qui réunit sous son autorité les chefs de villages placés sur son territoire. Ce roi a près de lui un ou plusieurs ministres qui le remplacent dans les affaires de moindre importance. En opposition à l'autorité du roi, vient celle du conseil des anciens, sorte de sénat qui donne son avis sans lequel rien d'important ne se fait, et parfois on a vu ce conseil se dresser en face du désir du potentat et lui forcer la main.

Le roi a près de lui des écrivains pour l'arabe et souvent aussi pour deux ou trois langues européennes, l'anglais, le français, l'espagnol. Des courriers piétons sont chargés de porter les messages du roi ; c'est une sorte de poste qui fonctionne irrégulièrement et seulement quand besoin est. La cour du monarque noir se compose de courtisans, de guerriers dont le principal devoir est de former un cortège au roi quand il sort. Au premier échelon de cette aristo-

cratie est placé un chef guerrier, sorte de maire du palais qui jouit d'une grande autorité et d'une grande considération, puis viennent les griots ou bouffons dont le rôle a été défini au cours de ce volume. Telle est l'organisation politique connue, mais il est une autre organisation religieuse et politique, secte secrète, qui présente beaucoup d'analogie avec la franc-maçonnerie; les femmes elles-mêmes ont une association semblable.

Les assemblées de cette société se tiennent mystérieusement la nuit dans les bois sacrés, dont l'accès est formellement interdit aux profanes. On y rencontre de petites cases renfermant des fétiches et des offrandes.

La vie de famille existe et dans un village, les noirs, sont presque tous parents à un titre quelconque. La population se divise en deux castes très distinctes : les maîtres et les esclaves. L'autorité du maître est absolue : il fait de ses captifs ce qu'il veut et les enfants qui naissent à ces derniers appartiennent au maître et non pas aux parents.

La femme, esclave ou libre, est peu considérée; c'est plutôt une chose qu'un être, ainsi que nous l'avons déjà dit.

CHAPITRE VI

LES RELIGIONS

Au point de vue religieux, ces peuples se divisent en deux catégories : les fétichistes et les mahométans. Les premiers sont de beaucoup plus nombreux que les seconds. Les fétichistes se rencontrent surtout chez les Bagas; ce sont, ainsi que je l'ai dit précédemment, de grossières statuettes en bois qu'ils adorent et qui personnifient les dieux de la guerre, de la pluie, des bonnes et des mauvais pensées, statuettes qui ne se distinguent par aucun symbole rappelant l'idée superstitieuse qu'ils représentent.

Tous les noirs, idolâtres ou non, sont très superstitieux : ils croient à un Dieu créateur qui punit; ils admettent un ciel et un enfer, mais ils négligent la première divinité et ne s'inquiètent que de la seconde, qu'ils se préoccupent d'apaiser par des sacrifices et des prières. A cet effet, ils déposent dans leurs cases ou dans leurs champs des monceaux d'herbes auxquelles ils attachent certaines vertus

de protection et qu'ils cueillent à certaines époques de l'année.

Ceux qui se disent mahométans sont en général de très peu fervents disciples de Mahomet, ils se contentent de jeûner une fois l'an et de se joindre aux mahométans étrangers pour prier ensuite, tous ensemble, dans une mosquée renommée du pays.

Fig. 31. — Idole provenant de Boké (1).

Il ne faut pas croire que cette mosquée soit une construction de valeur; sa renommée ne tient aucunement à son architecture, mais à la présence, dans un temps éloigné, d'un marabout fameux, ou bien encore aux vœux formulés à cette mosquée et exaucés par la suite. La renommée s'étend de village en village, sans qu'on sache pourquoi, et le noir, très crédule, suit le mouvement sans même s'inquiéter d'où il vient.

Ces mosquées consistent en un terre-plein de terre

(1) Cette figure et les suivantes ont été dessinées et gravées d'après des croquis de l'auteur.

battue, qu'ombrage un cocotier et entouré d'une rangée de pierres hautes de 10 centimètres. D'autres fois c'est une case en terre sèche, et alors sculptée d'ornements naïfs, mais, c'est rarement mieux qu'une case ordinaire.

Un millier de catholiques convertis par la mission du Rio-Pongo et celle de Konakry forment la troisième catégorie; une centaine de protestants établis dans le Rio-Pongo, le Bramaya et les îles de Loos, constituent la quatrième et dernière catégorie des religions.

A la mission catholique de Boffa on trouve une école française qui a donné l'instruction élémentaire à 150 enfants depuis sa fondation qui a eu lieu en 1879; une succursale a été établie en 1885, à Longha. La mission de Konakry n'a encore que quelques années d'existence, mais elle est appelée à devenir le chef-lieu de la future préfecture apostolique de la Guinée française et rendra de grands services à la cause de l'influence française.

CHAPITRE VII

L'ALIMENTATION

Les indigènes de cette partie de la côte se nourrissent de riz qu'ils assaisonnent avec de l'huile de palme, de poissons qu'ils font presque toujours sécher, ou encore de certaines herbes ressemblant beaucoup à l'oseille sauvage ; le *fondigny* ou petit mil n'est guère mangé que par les esclaves.

Le riz est à peu près toujours préparé de la même façon ; on le cuit à l'eau, puis on verse dessus la sauce d'huile de palme. C'est ignoble au goût et il faut l'estomac d'un nègre pour supporter une pareille nourriture. Les noirs aisés préparent le riz au beurre et y joignent du mouton ; ainsi présenté, ce mets est excellent.

Dans l'intérieur des terres, loin des factoreries où l'on ne trouve point d'allumettes, le feu est entretenu nuit et jour par les soins d'un esclave dont c'est la seule besogne.

Les esclaves ne font qu'un repas par jour ; au

moins ne sont-ils nourris qu'une seule fois par leur maître. Les gens libres mangent deux fois par jour, le matin et le soir.

Fig. 32. — Pilon à mil.

La boisson ordinaire est l'eau, parfois le vin de palme aux fêtes; pour se procurer ce vin, ils font une entaille au haut d'un palmier et y suspendent une calebasse qui s'emplit assez rapidement. Mais malheureusement ce vin ne se garde pas et entre en fermentation presque immédiatement, ce qui le rend imbuvable.

Le commerce a introduit le rhum de traite, excessivement alcoolisé, comme l'absinthe presque imbuvable pour un blanc; pourtant le noir finit par accoutumance à boire ces deux liqueurs comme nous buvons de l'eau, au grand détriment de sa santé qui ne résiste point longtemps à un pareil régime.

Les fruits sont abondants et aident puissamment à l'alimentation.

BIBLIOTHÈQUE
SÈVRES
PAROISSIALE

CHAPITRE VIII

COSTUMES ET PARURES

Tous les adultes sont vêtus; les petits garçons sont complètement nus; les petites filles, elles, portent comme ornement et pour tout vêtement une ceinture de perles.

Vers l'âge de dix ans, les uns et les autres mettent un pagne autour de leurs reins, mais c'est parfois peu de chose; d'ailleurs ils sont admirablement bien faits.

Les hommes portent un pantalon avec une large chemise au col échancré et aux manches très larges, c'est ce qu'on appelle le *boubou* ou le *boub*. Les élégants mettent une bordure rouge ou bleue autour de leurs manches ou de leurs cols. La manche droite est généralement relevée sur l'épaule, laissant tout le bras nu; ils se couvrent la tête soit d'un chapeau acheté à la factorerie, soit, et le plus souvent, d'un bonnet qu'ils brodent eux-mêmes avec une patience inouïe.

Les mahométans se vêtent plus spécialement de burnous aux couleurs voyantes.

Les femmes portent un ou deux pagnes qu'elles se roulent autour des reins et qui s'arrêtent aux genoux, mais les femmes du grand monde, du « Tout Paris » nègre, les élégantes, en un mot, mettent des robes taillées en peignoir et s'enroulent autour des épaules un châle aux vives couleurs; toutes ou presque toutes portent sur la tête un foulard plus ou moins beau, à moins qu'elle n'édifient un casque de cheveux pareil à celui que nous montrons dans le cours de ce livre (fig. 20).

Chez les vieux Bagas, dont le territoire est situé entre le Rio-Nunez et le Rio-Pongo, les femmes sont entièrement nues. Celles que nous trouvâmes au marigot de Bentimodia étaient totalement dépourvues de vêtements; seule une petite fille avait une toilette consistant en une ficelle nouée sur le ventre et soutenant une médaille de sainteté. De même que les Soussous manquent de caractère dans leur physionomie, de même ils en manquent dans leur costume.

CHAPITRE IX

LES ARMES

Les armes de guerre sont des fusils à pierre que les noirs tiennent des traitants; ils sont aussi armés

Fig. 33. — Sabre, dans son fourreau de cuir.

d'un coutelas ou d'un sabre dont le fourreau en cuir est finement travaillé. En voyage, ils ont toujours une arme quelconque, ne serait-ce qu'un mauvais couteau de bazar.

Sur la côte, l'usage de l'arc et des flèches est inconnu; ce n'est qu'assez avant dans l'intérieur du Fouta qu'on rencontre ces armes, qu'on trouve également plus au sud et chez les Bissagos.

Fig. 34. — Poignard dans sa gaine.

Le tatouage proprement dit n'est pas usité; certains portent pourtant quelques cicatrices sur le visage. Ceux qui font partie de la société secrète dont nous mentionnons l'existence au chapitre des religions, se font, en signe de ralliement et de reconnaissance, limer les dents en pointes. Le Krounann, originaire de la Guinée anglaise (Sierra-Leone et environs), se peint le nez en bleu. Les *nez-bleus* sont généralement plus durs à la fatigue et plus travailleurs que les autres.

Fig. 35. — Flèche de l'Intérieur.

Aucun des hommes que j'ai interrogés n'a pu me donner de renseignements sérieux sur cette étrange coutume, qui doit se rattacher à une superstition.

Les Soussous sont paisibles, surtout parce qu'ils sont peureux; leur force belliqueuse s'abat très vite devant la réalité d'un danger, si minime soit-il; avec

ça grands parleurs, hâbleurs et voleurs, comme tous les nègres d'ailleurs; ils présentent un bel échantillon de la race noire de la côte d'Afrique.

Ils restent chez eux, très sédentaires, se contentant de peu et ne travaillant que juste le nécessaire pour se procurer la nourriture.

Presque chaque année, il règne une disette générale, due à leur imprévoyance; c'est alors qu'ils viennent jusqu'aux maisons de commerce où ils mettent en gage les bijoux d'or et d'argent qu'ils possèdent et qu'ils s'empressent de reprendre aussitôt qu'ils le peuvent.

Fig. 36. Carquois.

Fig. 37. Lance de chef soussou.

Sous le rapport intellectuel, ils n'offrent rien de particulier; ils sont évidemment inférieurs aux Ouoloffs, aux Foulahs et aux Peulhs, ainsi qu'à presque toutes les races plus au nord; cependant le Soussous est susceptible d'une certaine éducation, témoin les résultats obtenus par les missionnaires français. En général, les enfants ont plus de mémoire que d'intelligence et peu ou pas d'initiative. Mais,

de même que chez tous les noirs, leurs progrès sont excessivement rapides; leur cerveau très malléable apprend vite et retient bien. Trois ou quatre mois suffisent à un noir pour parler très passablement le français, mais je crois qu'au-dessus d'une certaine connaissance, ils deviennent inaptes à apprendre davantage : je parle, bien entendu, de la généralité, mais j'ai pu constater aussi, chez des noirs très instruits, qu'il reste en eux quelque chose d'enfantin et de puéril qui les rend impropres à certaines sciences, celle des chiffres, par exemple.

L'esprit des Soussous est éminemment routinier; ils ne cherchent pas, dans l'exemple des blancs, les moyens d'améliorer leur condition, et je les crois incapables d'un seul effort intellectuel, dû à leur seule initiative.

CHAPITRE X

LES ARTS AU PAYS NOIR

J'ai dit plus haut que le noir était triste. Ce n'est pas le mot propre; avant tout, c'est un grand enfant facile à amuser et s'amusant de rien. C'est dans la manifestation artistique qu'il est triste, et même dans ses légendes, cette tristesse plane en maîtresse absolue. Le noir se considère comme loin de Dieu et comme payant encore aujourd'hui une faute commise. Ceci peut porter à faire un rapprochement curieux entre leur légende et l'histoire des trois fils de Noé. Cham, le maudit, se réfugia en Afrique et y fit souche. Cham primitivement était blanc, et ce n'est que sous la colère de Dieu qu'il devint noir, en signe d'opprobre et de malédiction.

Pendant ce trop rapide voyage, je n'ai pu qu'effleurer cette si intéressante question, et les matériaux nécessaires me manquent totalement pour donner un aperçu, même succinct, de la question artistique. Pourtant, je vais donner une note curieuse qui, je l'espère, satisfera par sa franchise et sa simplicité.

J'ai beaucoup cherché, dans le Rio-Nunez, à me procurer une ou deux idoles de bois sans pouvoir y parvenir. Partout, malgré des offres sérieuses, j'ai essuyé des refus. Pourtant, j'ai pu voir de ces idoles, le plus souvent grossières et disproportionnées; mais ce qui m'a surtout frappé dans ces reproductions humaines, c'est le visage. J'en ai vu au moins une vingtaine, et sur toutes j'ai pu faire la même remarque.

Fig. 38. — Idole.

Il semble que l'artiste nègre ait obéi à un sentiment inconscient de faire de la tristesse. Tous ces visages, taillés à coups de hache, respirent la plus atroce des désespérances. Les yeux, quelquefois assez bien compris et dessinés, sont fixes et vagues, inanimés; les lèvres, lippues, s'abaissent aux commissures en un pli amer qui n'existe pas chez le noir. L'attitude même est fatiguée. De toute la reproduction émane cette tristesse qu'on retrouve dans la musique, dans la légende et même dans la façon de certains noirs, le plus souvent silencieux.

Il me souvient surtout d'un petit bonhomme de

bois, assis sur un siège en forme de sablier et les mains à la hauteur des genoux, pareil en cela aux peintures murales des Égyptiens. Ce petit homme, dont le nombril était fait d'un beau clou de cuivre, semblait avoir à tâche de pleurer tous les péchés de la terre. De quelque côté qu'on le retournât, c'était toujours le même sentiment, la même douleur, et le noir à qui il appartenait l'avait aussi très bien senti, car il me disait souvent en me le montrant : *Lui, pas rire !*

Fig. 39. — Guitare.

Beaucoup de ces reproductions sont indécentes, sans qu'aucune pensée obscène ait présidé à leur élaboration, nous en sommes persuadé; mais le noir aime tant à se vanter, qu'il vante aussi ses idoles. Rien n'est plus juste !

La musique, toute rudimentaire qu'elle soit, ne manque pas de charme, triste aussi; du reste, les spécimens que j'en donne sont là pour le prouver. Mais ce qui ajoute à cette tristesse native, c'est la façon dont elle est chantée. Toutes les finales se terminent dans une sorte de murmure nasal, qui va s'affaiblissant jusqu'au silence.

Le balafon, le tam-tam, la guitare à trois cordes les clochettes de fer et la flûte de roseau composent tout l'arsenal musical d'un village. Bien entendu, le griot seul joue de ces instruments et personne autre n'y touche, car le fait d'être griot entraîne avec lui tout le mépris des gens du village.

Le griot est un être à part, un parasite vivant des libéralités du chef auquel il appartient. A la guerre, le griot ne prend pas part à lutte, mais il exalte le courage des siens en chantant les gloires passées et les gloires futures de ceux auxquels il appartient. S'il est fait prisonnier, on l'épargne, et il chante alors la gloire de son vainqueur. Un griot n'épouse qu'une griote et *vice-versa*. Mendiant, voleur, menteur, lâche, flatteur, tel est le griot, qui semble, du reste, avoir pris en lui toute l'essence des qualités ou des vices noirs.

Fig. 40. — Corne pour appeler le vent.

Il existe sur eux une curieuse légende que voici :

Les griots ne meurent pas, ils se transforment. Lorsqu'ils abandonnent la vie humaine, ils passent dans la vie végétale. Dieu les place dans un cotonnier, un baobab, un kaïl (cédrat), etc., etc., et lorsque la brise souffle dans les branches, y faisant un doux

murmure, c'est l'âme du griot qui chante; les noirs croient que les forêts sont ainsi peuplées. Seul *l'arbre maudit* n'est pas habité; c'est le seul.

Un jour que je remontais le Rio-Nunez dans une baleinière, mon interprète me contait des histoires.

Il était six heures ou six heures et demie du soir, à peu près; la nuit était constellée d'étoiles innombrables qui brillaient sur nos têtes, et la lune, se reflétant sur le fleuve, noyait les deux rives dans une lumière argentée du plus magique effet.

— Sais-tu pourquoi hommes sont pas tous même couleur? me dit Sory, mon interprète, un grand gaillard, intelligent et voleur.

— Non.

— Voilà, fit-il.

(Ici, je demande à mes lecteurs à ne point changer un mot de l'histoire de Sory, elle y gagnera sûrement par sa concision et sa naïveté.)

« Dieu, dit-il, fit trois hommes même coup, tous blancs. Dieu fit venir près fleuve et *palabra* (parla) aux trois hommes :

« Vois-tu, dit Dieu, là-bas, sur un autre côté fleuve trois paquets?

« Oui, répondirent les hommes.

« Premier qui jettera à l'eau, prendra premier paquet, deuxième prendra deuxième paquet, troisième aura dernier paquet.

« Alors, premier homme fit plongeon, nagea dans

eau claire, prit premier paquet et ouvrit : avait plumes, papiers, livre; partit avec.

« Deuxième avait peur un peu; enfin prit courage, sauta, mais eau troublée par premier homme était un peu sale. Homme sortit jaune, prit deuxième paquet : y avait outils pour travailler *lougans* (champs); partit avec.

« Troisième homme tremblait beaucoup, avait peur; mais comme Dieu regardait, alla aussi dans l'eau, mais eau toujours plus sale était noire, et homme devenait noir. Il se retourna vers Dieu, disant :

« Laissez-moi quelque chose de blanc, Seigneur! Puis aborda et prit troisième paquet, où y avait fouet et fers, — servitude. Alors homme devenu noir s'assit et pleura. Dieu eut pitié et homme noir garda blanc sous les pieds et dans mains. Tu vois Afrique, pays maudit, mais y a bon tout d'même. »

Les piroguiers écoutaient cela en ramant doucement et il se fit à bord un grand silence à la suite de cette histoire dont j'ai gardé le souvenir.

Sur une grande partie des cases que j'ai rencontrées sur ma route, j'ai remarqué quelques ornements incorrects, irréguliers et pauvres, mais surtout, gravée ou plutôt moulée en creux, la main sanglante de la Kaasba. Les noirs que j'ai interrogés à l'égard de cette main n'ont rien pu me dire. Ils la font sans esprit de symbole ou, du moins, tel est mon avis.

QUELQUES NOTES

LES MAGNANS

Quelque temps avant mon arrivée à Boké, il s'y était passé un drame horrible et que je vais conter succinctement.

Parmi les animaux à craindre dans l'Ouest africain, avec les lions, assez rares du reste, les caïmans, les serpents minutes, trigonocéphales, cracheurs, etc., etc., il en est un de tout aussi redoutable s'il ne l'est davantage, et qui pourtant n'est ni terrible ni exagéré de proportions, c'est le fourmi-lion, le *magnan*.

Il n'est pas rare, surtout aux abords des fleuves, de croiser sur sa route une colonne de ces fourmis en émigration. Large de 10, de 5 centimètres, cette colonne s'étend sur plusieurs kilomètres. Pendant deux jours, trois quelquefois, elle défile, pressée, en ordre, allant droit devant elle, franchissant fleuve, ruisseau, roche. Malheur alors à l'homme ou à l'animal surpris. La fuite même ne le sauve pas si

quelques vingtaines de fourmis sont après lui : il faut qu'il meure et il meurt toujours. Les fourmis qui se sont attachées à lui pénètrent dans les yeux, le nez, les oreilles, atteignent le cerveau, et l'œuvre de destruction commence. En moins d'un jour, un cadavre de bœuf est entièrement dépouillé et il n'en reste plus qu'un squelette parfaitement nettoyé, et mieux même que par un préparateur anatomiste.

Un jour, il en passa une petite colonne dans un magasin où se trouvaient des poules, cinq ou six. Le lendemain, cinq ou six petits tas de plumes jonchant le sol nous renseignèrent parfaitement sur le secret de la disparition de nos pondeuses. Lorsqu'un passage de magnans pénètre dans une maison, une seule chose reste à faire, aller ailleurs. Alors, en une nuit, tout ce que la pièce renferme d'insectes, de parasites, vers, cancrelats, araignées, bocbocs, punaises, tout cela disparaît, dévoré par les magnans, qui, leur besogne faite, s'en vont ailleurs, vous laissant une maison parfaitement nettoyée et où vous serez tranquille pendant un mois. Le feu, l'eau ne les arrêtent pas et l'on ne connaît encore qu'un moyen sûr de s'en préserver, c'est de joncher le seuil des chambres avec de la cendre. Le magnan ne franchit pas cette barrière très friable qui s'écroule sur lui et dont probablement le contact lui est nuisible.

Un jour, deux watchmanns rencontrèrent un noir qui, malgré les préceptes du Koran, s'était un peu

trop adonné soit à l'absinthe de traite, soit à l'*anisato*, et qui par tout le village menait un train d'enfer, frappant les uns, insultant les autres, menant en un mot une conduite telle, que nos policiers, en l'absence du chef de poste, prirent sur eux de mettre notre gaillard au violon. Mais là était la difficulté. Le gaillard se défendait ferme et on dut l'attacher pour l'y conduire.

Une fois dans la prison, sorte de cabane en terre peu terrible d'aspect, il se calma un peu, mais pas pour longtemps. Hurlant, criant, réclamant à boire, à manger, il recommença bientôt son tapage. Trois fois le caporal alla le voir, lui fit boire une calebasse d'eau en l'exhortant à se mieux conduire ; rien n'y fit. Le gaillard était monté et il ne voulait rien entendre. Las de sa peine inutile, le caporal le laissa crier et s'en fut à ses affaires, c'est-à-dire se coucher et dormir du sommeil du juste.

Au milieu de la nuit, des cris terribles se firent entendre ; le caporal, qui flairait une plaisanterie de son ivrogne, laissa faire ; les cris cessèrent et le silence se rétablit. Le caporal, en se félicitant de ne point s'être dérangé, se retourna et reprit son somme interrompu qu'il mena à bonne fin, c'est-à-dire jusqu'au matin et tout d'une traite.

En s'éveillant, sa première pensée fut d'aller au poste voir son prisonnier, mais, quand il ouvrit la porte, il recula d'horreur ; le noir gisait à terre, à

moitié dévoré : les yeux, la cervelle, les lèvres, le nez, la langue et une grande partie du corps avaient disparu ; les fourmis, dont le corps grouillait, continuaient leur œuvre de destruction, qui fut terminée le jour même. Le pauvre ivrogne avait été la victime d'un passage de fourmis-lions.

Comme je connaissais déjà cette histoire, je résolus d'étudier ces insectes lors d'un passage et, quelques jours après, j'eus l'occasion d'en voir un petit convoi, qui serpentait sur le chemin.

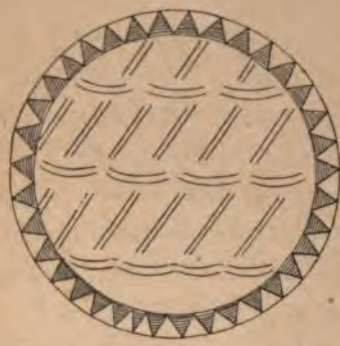


Fig. 41. — Ornement sculpté sur la porte d'une case.

La plus grosse des fourmis pouvait avoir un centimètre de long, la plus petite et les plus communes n'avait guère que cinq à six millimètres. Elles marchaient une trentaine de front et sur les flancs de la colonne les plus grosses évoluaient en tirailleurs. Au centre de la colonne, existait une sorte de couloir ainsi formé : deux fourmis, laissant entre elles un espace, marchaient côte à côte et sur elles deux une troisième fourmi, se faisant porter, faisait toit. La fourmi portée était une femelle pondeuse ; les deux qui la portaient étaient des mâles, et au centre, dans le

couloir, se trouvaient les toutes jeunes fourmis, incapables d'aller seules.

Ces renseignements m'ont été donnés par une personne digne de foi et, du reste, nombre de naturalistes mentionnent ces détails que j'ai vus moi-même.

Il existe deux variétés de magnans : une variété blanche, l'autre d'un noir mat, tirant sur le violet.

LE SERPENT MINUTE.

Le plus épouvantable des ennemis de l'homme en Afrique. Long de 15 ou 20 centimètres, et très mince, il est entièrement noir. Sitôt qu'il se sent en danger ou qu'il s'y croit, il se dresse sur sa queue en enflant ses joues ; puis, avec un sifflement très bref, il s'élance quelquefois à un mètre cinquante sur son ennemi qu'il mord. C'est la mort irrémédiable, sans aucun secours possible, car, quelques secondes après, le poison fait son œuvre foudroyante. De là le nom de ce terrible serpent dont la couleur et la petitesse font qu'on ne le voit que trop tard.

Un noir était occupé à couper l'herbe d'un petit champ, où le directeur de la Compagnie française voulait faire des essais de culture avec des pommes de terre. Ce noir était, selon l'habitude, accroupi sur ses talons et fauchait à l'aide d'un sabre les herbes qu'il empoignait au sommet avec la main gauche. Tout à coup, il poussa un cri et se leva terrifié. Un

serpent minute tenait encore après l'index de sa main gauche. Le serpent lâcha et s'enfuit. Le noir se baissa, posa son doigt sur une pierre et l'abattit d'un coup de sabre, mais, au moment où il se relevait, il tomba foudroyé.

Le serpent-minute est, avec le serpent trigonocéphale, le plus terrible des reptiles. Le serpent cracheur, qui envoie son venin à deux mètres devant lui, est aussi très redoutable, car ce venin a la propriété d'aveugler ceux qui en reçoivent dans les yeux; mais il est rare que cela arrive, car ce n'est que lorsqu'il ne peut faire autrement qu'il fait face à l'ennemi.

Le scorpion, qui atteint aussi d'assez grandes proportions, est un ennemi à redouter, surtout pour les noirs, qui vont nu-pieds. Le blanc le craint moins, car il porte généralement de fortes chaussures qui mettent ses pieds à l'abri.

Une sorte de python existe très communément, et dans toutes les caves de factoreries, on met un couple de ces reptiles, qui remplacent très avantageusement les chats. Ces pythons ont 1 mètre à 1 mètre 25; ils vivent là, tranquillement, sans faire de mal à personne, rendant même des services.

C'est égal, la première fois que je suis descendu dans un magasin, à Konakry, je n'étais qu'à moitié rassuré, et j'en suis sorti avec un certain plaisir.

LES MÉTIERS.

J'ai dit plus haut que tous les ouvriers manuels étaient considérés comme *captifs*, d'une caste impure et ne pouvant contracter d'union avec une femme libre, ou convoiter une fonction publique. Ces ouvriers ne sont en réalité captifs que de nom, et leur condition n'est certes pas faite pour apitoyer les âmes sensibles.

Fig. 42. — Pioche en fer forgé par les noirs.

J'ai pu voir opérer quelques-uns de ces ouvriers toujours très habiles et se servant à merveille d'outils très primitifs qui, la plupart du temps, ne répondent qu'à peine aux services qu'on réclame d'eux.

Le minerai de fer qu'on trouve communément entre les parallèles 14 à 15 est recueilli par les forgerons et traité par eux d'une façon très simple et très rudimentaire, ayant quelque analogie avec la façon dont on le traitait, il y a deux siècles, dans les campagnes de la haute Italie.

Les fours qu'ils emploient sont en argile, affectant la forme d'une demi-sphère, surmontée d'une cheminée évasée. Le fer obtenu est peu dense, très malléable même et de peu d'usage; ils en font des

socs de charrues, des fers de lances, des couteaux, etc., etc. Le bijoutier, qui traite également des minerais aurifères et argentifères, façonne des bijoux massifs (dans les Rivières du moins), sur lesquels les éternels signes du Zodiaque se détachent en relief.

Fig. 43.
Cartouchière en cuir ouvragé.

Les maçons sont évidemment moins habiles que les ouvriers du fer, mais pourtant, ils mènent à bien la construction d'une case qui, si elle a le temps de sécher, offre quelque garantie de durée. Du reste, les travaux d'édification ne sont jamais entrepris qu'à la saison sèche. Les matériaux consistent en terre argileuse (sable et paille hachée).

Les ouvriers du cuir atteignent seuls une perfection vraiment curieuse, d'abord dans l'art de la teinture. Ils obtiennent des rouges, des bleus, des jaunes, d'un bel éclat et d'une grande durée. Le travail de façon est toujours fait avec un soin extrême, souvent d'une délicatesse surprenante. Une fois l'objet façonné, ils dessinent dessus les ornements qu'ils y veulent mettre ; puis, à l'aide d'une pointe d'acier, ils enlèvent la fleur du cuir, faisant ainsi un dessin d'un blanc

jauni, très joli d'aspect. D'autres fois, sur un fond jaune et à l'aide d'une série d'encres de couleur, ils font de capricieuses arabesques, légères et très pures de contours.

Tous les ouvrages que j'ai vus étaient vraiment curieux : gris-gris, fourreaux de sabre, gaines de couteau, de poignard, étuis à flèches, sacs, etc., etc.;

Fig. 44. — Objets en bois fabriqués par les noirs.

Leur industrieux savoir s'exerce partout où ils en trouvent l'occasion.

Les tisserands ne commencent leurs travaux que vers la fin de la saison pluvieuse. Les femmes, à cette époque, leur livrent le coton cardé et filé et le tisserand se met à l'œuvre. A l'aide d'un petit métier très primitif et dont il existe un spécimen à l'Exposition permanente des Colonies, il tisse des bandes qui n'ont pas plus de 20 à 25 centimètres, bandes la plupart du temps ornées de petits dessins bleus. Ces

bandes ajoutées les unes aux autres servent à vêtir ces dames. Elles s'en parent sous les noms de boubou ou de pagne, et plus une femme en possède, plus elle est riche, évidemment.

Fig. 45. — Caïman sculpté sur un mur de case.

J'ai rapporté d'Afrique un pagne bleu et blanc, qui peut avoir 2^{m}, mètres de long sur 1^{m},50 de large; je l'ai payé 25 francs, et il n'est point rare d'en voir qui coûtent de 80 à 120 francs.

Le capitaine Binger a rapporté du pays de Kong, où il fit une mission en 1888-89, une série d'étoffes ayant 1 mètre, 1^{m},50 de large, et tissées d'un seul jet. On a pu voir ces étoffes à l'Exposition coloniale de 1889. C'est le seul exemple connu, et le pays de Kong est à peu près ignoré des blancs. Sur l'un de ces pagnes, on voyait une rosace tissée en couleur avec une régularité et un goût parfait. Ces étoffes curieuses sont restées la propriété du capitaine Binger.

Lorsque le tisserand a tissé un pagne blanc, les femmes se chargent de la teinture. C'est l'indigo qui

en fait tous les frais. Avant de plonger les étoffes dans la matière colorante, elles y tracent les dessins, dents, festons, etc., à l'aide de petits rubans cousus; puis, lorsque l'étoffe teinte est sèche, elles retirent ces rubans qui restent marqués en blanc sur le fond bleu.

Les procédés de teinture sont inconnus. Les femmes en font un secret, et l'on ignore quel est le mordant qu'elles emploient. L'étoffe est plongée à différentes reprises dans plusieurs bains jusqu'au moment où la teinte désirée est obtenue; alors on procède au séchage.

Fig. 46.— Taparka (fer à repasser).

Les ouvriers du bois (*laobé*) sont aussi très habiles; ils façonnent soit des idoles, soit des bâtons de chef très curieux, et témoignant parfois d'un grand souci de faire joli. Ils décorent également des calebasses, à l'aide d'incisions, et creusent des pirogues, font des sièges bas, offrant assez souvent l'aspect de deux demi-cercles soudés ensemble à leur partie ronde.

Telles sont les principales industries dans les Rivières du Sud, et je crois qu'elles sont aussi les mêmes dans toute l'Afrique.

Les hommes libres ne font rien, se contentant de la guerre ou de la chasse, et encore chassent-ils ra-

rement. Les femmes s'occupent de l'intérieur, et les captifs de la culture des champs...

J'ai, je le crois, dit tout ce que j'ai appris, dans ce trop court voyage, sans exagération, sans *histoires*. Puissent mes lecteurs trouver dans ces quelques pages un peu du charme pénétrant qui émane de cette Afrique si mystérieuse et si attirante. C'est là ce que je souhaite, me considérant comme suffisamment recompensé si j'ai pu réussir.

En terminant, je fais le vœu que dans l'avenir nos jeunes hommes portent leurs efforts vers ces merveilleux pays, qui promettent tant et qui tiennent leurs promesses, pour peu qu'on sache se diriger dans leurs climats; et que la France future sache un jour, comme la vieille Angleterre, faire pour ses filles d'outre-mer tous les efforts, tous les sacrifices qu'elles exigent. Elles ne sont pas ingrates, ces filles; elles rendront un jour au centuple à la mère patrie les services rendus.

FIN.

TABLE DES GRAVURES.

Pages

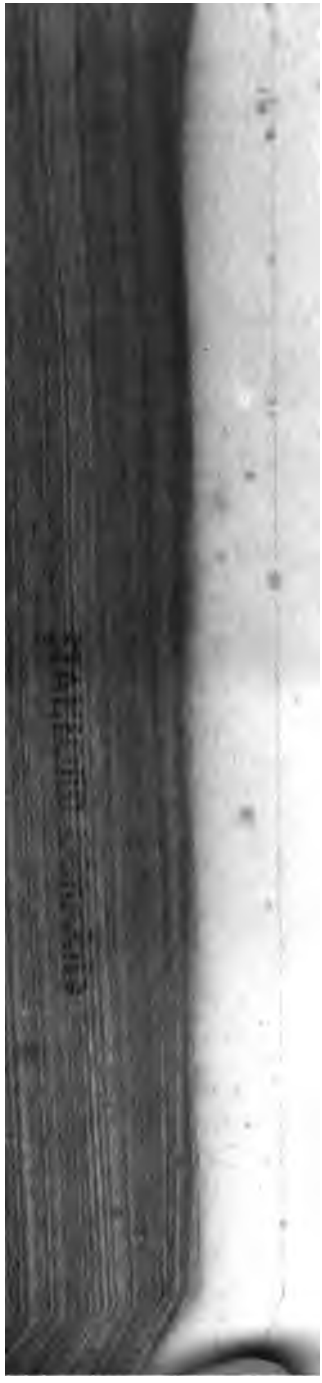
FIGURE 1. — Itinéraire de la mission Laumann..... 3
FIG. 2. — Une fontaine publique à Ténériffe..... 11
FIG. 3. — Le wharf de Konakry..... 27
FIG. 4. — Le village de Boulbiné..... 31
FIG. 5. — La mission catholique à Konakry..... 33
FIG. 6. — Konakry. — Le Gouvernement en 1891..... 40
FIG. 7. — Konakry. — Le Gouvernement en 1893..... 41
FIG. 8. — Fruit du kolatier. — D'après une aquarelle de l'auteur..... 51
FIG. 9. — La case de mamy Anna, traitante ouoloff à Konakry. 66
FIG. 10. — Cases de noirs à Konakry, d'après un croquis de l'auteur..... 69
FIG. 11. — La Compagnie française à Boké. Maison d'habitation. 77
FIG. 12. — Magasin des caoutchoucs à Boké..... 80
FIG. 13. — Le Fouta-Djallon à vol d'oiseau. — Les rives du Rio-Nunez. — D'après un croquis de l'auteur..... 81
FIG. 14. — Un tam-tam à Boké. — D'après un croquis de l'auteur..... 85
FIG. 15. — Un balafon. — D'après un croquis de l'auteur..... 89
FIG. 16. — L'indigo. — D'après une aquarelle de l'auteur..... 90
FIG. 17. — Bâton de commandement du manga de Boké. — D'après un croquis de l'auteur..... 95
FIG. 18. — Un cora. — D'après un croquis de l'auteur..... 107
FIG. 19. — Salancona, chef du village de Bel-Air. — D'après un croquis de l'auteur..... 133

Pages

Fig. 20. — Adamah. — D'après un croquis de l'auteur..... 139
Fig. 21. — Gris-gris de cou. — D'après un croquis de l'auteur. 147
Fig. 22. — Fac-similé d'une prière arabe renfermée dans un gris-gris..... 148
Fig. 23. — Gris-gris pendu à la porte du village de Boké. — D'après un croquis de l'auteur..... 149
Fig. 24. — Tabala ou tam-tam de Kabatang. — D'après un croquis de l'auteur..... 153
Fig. 25. — Cueillette d'un chou palmiste..... 163
Fig. 26. — L'*alikali* Yélan-Fodé et sa famille..... 171
Fig. 27. — Chez mamy Anna. Une voisine. — D'après une photographie de l'auteur..... 183
Fig. 28. — Le P. Raimbaud et l'école noire..... 191
Fig. 29. — Cour d'une factorerie à Konakry..... 197
Fig. 30. — Femmes Soussous..... 221
Fig. 31. — Idole provenant de Boké..... 234
Fig. 32. — Pilon à mil..... 240
Fig. 33. — Sabre, dans son fourreau de cuir..... 241
Fig. 34. — Poignard dans sa gaine..... 242
Fig. 35. — Flèche de l'intérieur..... 242
Fig. 36. — Carquois..... 243
Fig. 37. — Lance de chef soussou..... 243
Fig. 38. — Idole..... 246
Fig. 39. — Guitare..... 247
Fig. 40. — Corne pour appeler le vent..... 248
Fig. 41. — Ornement sculpté sur la porte d'une case..... 254
Fig. 42. — Pioche en fer forgé par les noirs..... 257
Fig. 43. — Cartouchière en cuir ouvragé..... 258
Fig. 44. — Objets en bois fabriqués par les noirs..... 259
Fig. 45. — Caïman sculpté sur un mur de case..... 260
Fig. 46. — Taparka (fer à repasser)..... 261

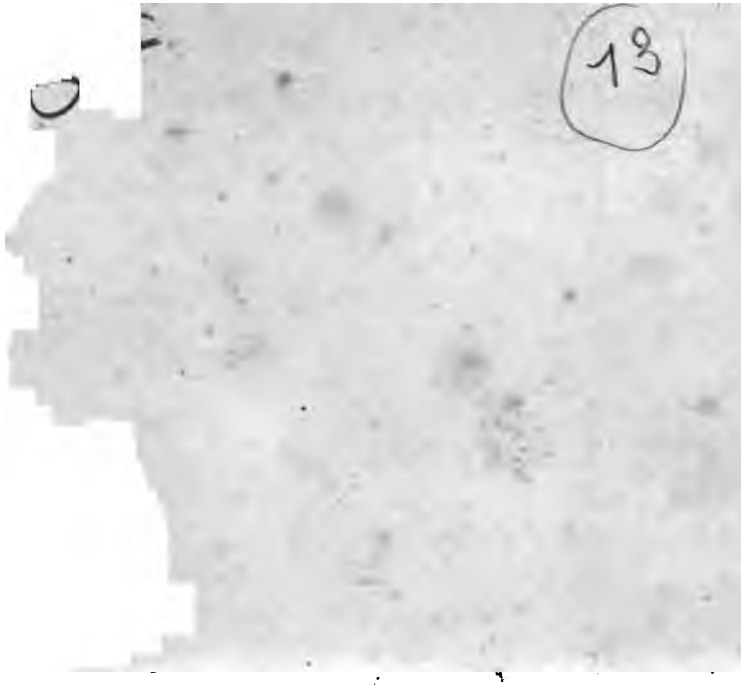
TABLE DES MATIÈRES.

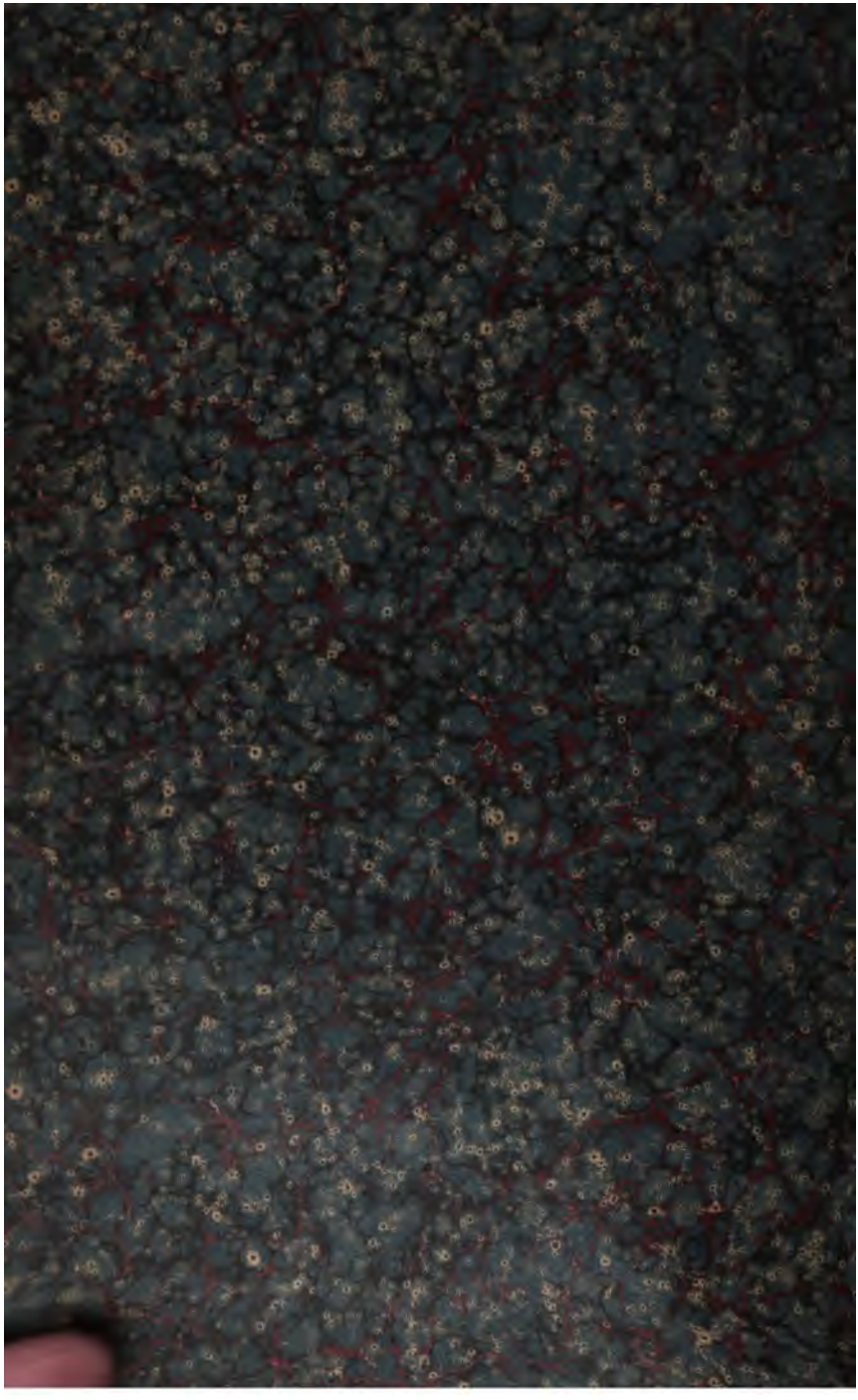
	Pages
Chapitre premier. — Le voyage	1
Chapitre II. — Santa-Cruz de Ténériffe	9
Chapitre III. — Dakar-Konakry	19
Chapitre IV. — A Konakry	25
Chapitre V. — Le kolatier	49
Chapitre VI. — Séjour à Konakry	63
Chapitre VII. — De Konakry à Boké	73
Chapitre VIII. — A Bel-Air	97
Chapitre IX. — L'enterrement	105
Chapitre X. — La mort de Tocba	115
Chapitre XI. — La route	145
Chapitre XII. — Retour à Konakry	179
Chapitre XIII. — Les îles de Loos. — Le Scarabée d'or	187
Chapitre XIV. — Séjour	195
Notes générales sur le pays Soussous	203
Boké. — Le Rio-Nunez	207
Le Rio-Pongo	209
Chapitre premier. — Sol agricole	211
Chapitre II. — La faune. — La flore	215
Chapitre III. — Usages et coutumes	219
Chapitre IV. — La mort. — Les funérailles	229
Chapitre V. — Organisation politique	231



CHAPITRE VI. — Les religions.....
CHAPITRE VII. — L'alimentation.....
CHAPITRE VIII. — Costumes et parures.....
CHAPITRE IX. — Les armes.....
CHAPITRE X. — Les arts au pays noir.....

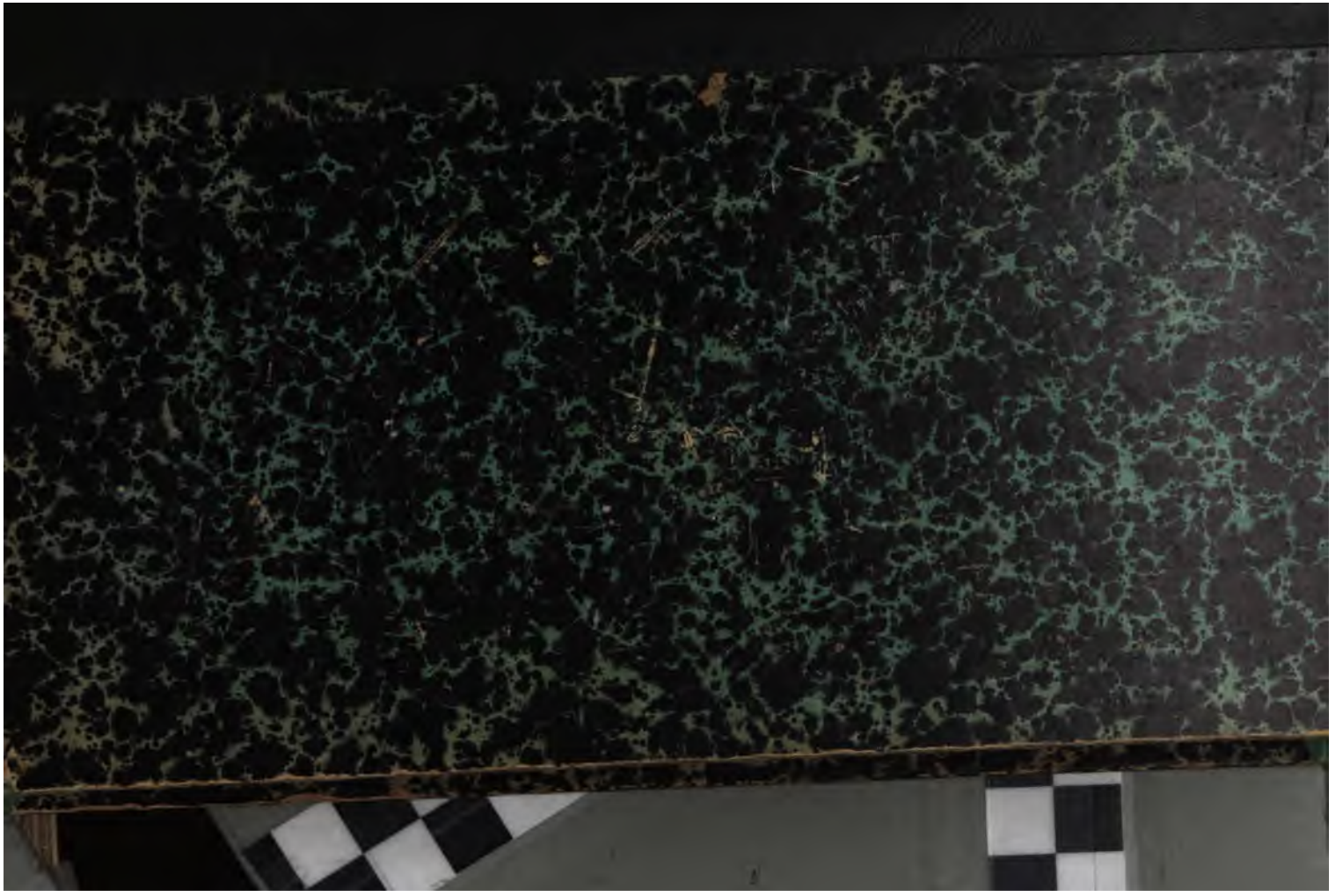
QUELQUES NOTES.....


13



DT 527 .L37
A la Cote occidentale d'Afriqu
Stanford University Libraries
3 6105 041 530 770

DT
527
L37

Stanford University Libraries
Stanford, California

Return this book on or before date due.